SOUVENIRS DE VOYAGE

EN

ARMÉNIE ET EN PERSE.

TÉHÉRAN ET ISPAHAN.

Depuis un mois, nous cheminions lentement et péniblement au milieu des neiges de l'Arménie. Cette marche laborieuse, dont nous avons raconté les principaux incidens (1), n'avait été interrompue que par de bien rares journées de halte, et, à mesure que nous approchions de la frontière persane, nous sentions redoubler en nous, avec la fatigue du voyage, le désir d'en atteindre bientôt le terme. Enfin nous arrivâmes à la limite des solitudes glacées où, par un froid de 25 degrés, les ouragans venus des ravins du Taurus avaient mis notre patience à de si rudes épreuves. Une troupe de cavaliers nous attendait sur la lisière des deux territoires de la Turquie et de la Perse. Ils étaient détachés par Méhémed-Châh à la rencontre de l'ambassade française, et devaient nous servir à la fois de guides et d'introducteurs sur les terres du souverain de l'Irân (2). A leur tête marchaient le fils et le neveu du gouverneur du district où nous allions entrer. Nous pressâmes nos chevaux, et nous fûmes bientôt au milieu de l'escorte hospitalière, avec laquelle nous échangeâmes les *salamalecs* d'usage. Les chefs de la troupe nous invitèrent ensuite à pénétrer plus avant dans les états du châh, leur maître, « où tout, disaient-ils, était à nous. »

(1) Voyez la livraison du 15 mai 1851.

(2) Nom par lequel les Persans désignent leur pays.

Pendant les quelques minutes données à l'accomplissement de ces formalités, j'avais observé attentivement les physionomies et les costumes étranges qui nous entouraient. Le fils et le neveu du gouverneur, qui se tenaient à la tête de l'escorte, étaient deux jeunes gens dont la figure presque enfantine contrastait singulièrement avec leurs uniformes taillés à la mode européenne. L'un de ces jeunes gens, qui n'avait guère que treize ou quatorze ans, était vêtu d'une redingote verte, à boutons d'argent, avec des paremens de velours amarante; il s'était chargé les épaules d'une énorme paire d'épaulettes dorées, et à sa ceinture se balançait un grand sabre soutenu par des agrafes en or émaillé; ses petites jambes étaient enfermées dans de larges pantalons dont l'extrémité disparaissait sous de fortes bottes à cœur et à glands. L'autre, un peu plus âgé, était affublé de la même manière que son compagnon, à la couleur de la redingote près, qui était écarlate; celui-ci avait le grade de colonel. C'était sous les ordres de ces deux commandans à visage imberbe que marchait une troupe de cent cavaliers à mine rébarbative, qui nous enveloppèrent, après l'échange des premières salutations, de façon à décrire autour de nous comme un vaste cercle. Ainsi pressés de toutes parts, nous ressemblions beaucoup plus à des prisonniers conduits par une bande de brigands qu'au personnel d'une ambassade protégé par une garde d'honneur.

Les costumes de tous ces cavaliers étaient des plus bizarres et des plus variés. Les Kurdes surtout se faisaient remarquer par la sauvage originalité de leur accoutrement; ils avaient presque tous des vestes de couleurs tranchantes, bleu clair, jaune vif ou rouge pourpre; chaque cavalier portait autour des reins une large ceinture de cuir noir ou un châle qui retenait à droite un bouclier bombé, en peau de rhinocéros, orné de dorures, et à gauche un sabre très arqué, sans garde, serré dans un fourreau de chagrin noir. Quelques cavaliers avaient ajouté à cet attirail militaire un pistolet dont la crosse, passée derrière le dos dans leur ceinture, était entourée d'un long cordon jeté en sautoir autour de leur cou. Deux ou trois petits sacs de cuir suspendus à ce cordon renfermaient de la poudre, des balles et des pierres à feu. De larges pantalons bleus ou blancs, recouverts du haut par une petite jaquette, flottaient sur le coude-pied ou étaient serrés par des rubans au-dessus de la cheville. La chaussure se composait de bottes de cuir rouge ou de souliers dont la semelle allongée et relevée en pointe rappelait exactement la forme des babouches chinoises. Tous ces Kurdes portaient de hauts bonnets pointus en feutre fauve, retenus par un turban, ou de grosses calottes rouges, entourées d'un chiffon jaune à points noirs, dont les bouts déchiquetés flottaient assez gracieusement sur leur cou nu et hâlé. Tous aussi ils tenaient dans la main droite une lance faite d'un long bambou, terminée par un fer extrêmement effilé,

autour duquel flottaient deux petites houppes de plumes noires. Le costume des Persans, mêlés en petit nombre aux Kurdes, était plus sévère. Sur une longue robe étroite et serrée à la taille se drapait une robe plus large, ouverte et à manches plissées jusqu'au coude. Quelques-uns portaient l'ample manteau, l'*abbah*, en poil de chameau, à fond blanc rayé de brun. Un bonnet pointu en peau d'agneau noir s'enfonçait jusqu'à leurs oreilles et rejoignait la barbe touffue qui s'étalait sur leur poitrine. Presque tous étaient armés de longs fusils à mèche, qu'ils tenaient appuyés sur l'épaule gauche ou couchés devant eux en travers de la selle.

Tels étaient les étranges satellites qui devaient diriger nos pas sur le territoire de la Perse. A peine nous étions-nous remis en route, qu'ils nous donnèrent le spectacle d'une de ces *fantasias* dans lesquelles les milices orientales aiment à déployer leur adresse et leur agilité. On nous dit que cette fête militaire était donnée en notre honneur et que nous devions la considérer comme une marque de grande distinction. D'abord calme, la masse des cavaliers s'agita et s'ébranla peu à peu, quelques-uns se détachèrent et s'élancèrent au galop sur nos flancs en brandissant leurs lances de bambou, ou en faisant des passes brillantes avec leurs longs fusils. Bientôt, animés par ce prélude, s'évitant, se rejoignant, feignant tour à tour l'attaque ou la fuite, ils exécutèrent avec la hardiesse et l'aisance de cavaliers consommés le simulacre d'un combat qui nous donna une haute idée de la cavalerie persane. Une pareille troupe serait évidemment une force redoutable dans une guerre de tirailleurs ou de partisans, où l'ennemi, harcelé, poursuivi sans relâche par ces bandes aguerries, s'épuiserait en vains efforts pour atteindre et frapper ses insaisissables agresseurs.

La vue de ces jeux militaires nous rappelait seule que nous avions changé de pays, et que la population turque aux graves et indolentes allures avait fait place autour de nous à une société d'humeur plus vive et plus pétulante. Quant à la nature, elle était toujours la même, aussi triste, aussi désolée en Perse qu'en Arménie. Les maisons où nous couchions étaient aussi sales que les tristes gîtes où nous nous étions arrêtés depuis notre départ de Trébizonde. Cependant peu à peu nous arrivâmes dans une partie moins sauvage du pays, et bientôt nous pûmes remarquer une amélioration notable dans la vie, dans les ressources matérielles des habitans. Des maisons commodes et propres succédèrent aux misérables cabanes des pâtres kurdes ou arméniens. Dans les villes que traversait notre caravane, on distinguait aussi les traces d'une civilisation plus avancée, et dans les mœurs des populations, à côté de quelques disparates, beaucoup de côtés sympathiques et presque séduisans. Il fallait toute la douceur, toute la cordialité de ces mœurs pour nous rendre supportables les fatigues d'un voyage qui devait encore se prolonger pendant trois mois jusqu'à Té-

héran, à travers des neiges qui ne nous quittèrent qu'aux abords de cette capitale.

Enfin nous aperçûmes les murs de Téhéran, et, à partir de ce moment, tous nos ennuis furent oubliés. Une nouvelle escorte vint au-devant de nous pour remplir la formalité que les Persans appellent l'*istakball*, et qui signifie littéralement l'*action d'aller au-devant*. L'*istakball* ne s'accorde qu'aux voyageurs de distinction. Au milieu des cavaliers qui accouraient à notre rencontre, on remarquait les principaux officiers du *beglier-bey* (commandant civil) et du *sordar* (commandant militaire) de la ville. Ces officiers nous invitèrent à mettre pied à terre à l'entrée d'une tente magnifique en drap rouge, ornée de riches broderies, et où une collation attendait l'ambassade. Après une courte halte, nous reprîmes le chemin de Téhéran, et notre attention fut bientôt entièrement absorbée par le spectacle de la foule qui se pressait pour nous voir, en poussant des cris que dominaient les voix rauques des derviches. Ces fanatiques étaient reconnaissables à leurs longs cheveux, aux peaux de tigre ou de chakal dont leurs épaules étaient couvertes. Armés de longs bâtons ou de massues garnies de gros clous dont les pointes étaient en dehors, ils excitaient l'enthousiasme de la multitude en poussant de temps à autre le cri de *Iâ-Ali!* — Quel était le sens de cette invocation? Était-elle faite en notre honneur, ou appelait-elle sur la tête des *Frenguis* la colère du gendre du prophète? — En présence de la population exaltée qui nous entourait, il nous était difficile de nous défendre d'une certaine défiance. A voir surtout la mine sauvage et les regards farouches de ces derviches, nous avions bien quelque raison de ne pas croire de très bon aloi ces marques équivoques de sympathie accompagnées du cri religieux de *Iâ-Ali!* Peu nous importait cependant; la population, dont notre cavalcade fendait les flots pressés, détournait à chaque pas notre attention de ces jongleries peu rassurantes. Des danseurs, des musiciens, des bateleurs déguisés et revêtus de peaux de bêtes, se mêlaient à la foule des curieux, qui s'écartait docilement pour leur livrer passage jusqu'à nous. Quelques-uns de ces bateleurs traînaient en laisse ou portaient sur leurs épaules de jeunes tigres, des ours ou des singes. A côté d'eux, des lutteurs, nus jusqu'à la ceinture, se tordaient en tous sens et décrivaient de grands cercles avec d'énormes massues, qu'ils faisaient mouvoir tout autour de leur corps, en faisant, par leurs contorsions, ressortir la vigueur de leurs membres et l'élasticité de leurs muscles. Plus loin, des confiseurs brisaient devant l'ambassadeur des fioles remplies de petites dragées qui s'éparpillaient sous les pieds de son cheval. Puis, comme pour purifier la terre et abattre la poussière soulevée par la foule, venaient des *sakkâs* ou porteurs d'eau soutenant des outres énormes sur leurs bras et répandant l'eau qu'elles contenaient sur le sable de la route. Tout avait été mis en œuvre pour nous recevoir digne-

ment : — les pâtissiers, les fruitiers, les confiseurs du bazar étaient accourus; c'était à qui offrirait ses gâteaux ou ses sucreries, ses oranges ou ses grenades. Il n'était pas jusqu'aux lions du châh que l'on n'eût envoyés à notre rencontre pour nous saluer de leurs rugissemens. Ces lions étaient simplement tenus par une chaîne de fer passée dans un collier, et obéissaient à deux hommes qui n'avaient pour toute arme qu'une petite baguette de bois vert.

Un peu avant d'arriver aux portes de la ville, nous vîmes successivement venir à nous les secrétaires des diverses légations, dépêchés par leurs chefs pour venir complimenter l'ambassadeur de France. Nous fîmes notre entrée à Téhéran au bruit du canon, au milieu d'une double haie de soldats qui bordaient les rues dans lesquelles nous passâmes. Le tonnerre commençait à gronder, et ses roulemens sourds accompagnaient les éclats de l'artillerie; les éclairs se succédaient avec rapidité; quelques larges gouttes d'eau tombèrent au moment où nous arrivions au palais destiné à l'ambassade, et les Persans se hâtèrent de dire qu'Allah nous protégeait, puisqu'il avait permis que l'ambassade atteignît le palais avant l'explosion de l'orage. L'habitation de l'ambassadeur fut aussitôt envahie par tous les hauts fonctionnaires de la ville; elle ne désemplit pas pendant plusieurs heures. La réception se fit selon les règles de l'étiquette orientale, et chaque visiteur prit place selon son rang autour de vastes tapis où s'étalaient de nombreux plateaux chargés de sorbets et de friandises.

Nous ne comptions passer que quelques jours à Téhéran. C'était à Ispahan que nous devions rencontrer le châh, que d'assez graves intérêts de politique intérieure avaient appelé dans cette ville. Une fois délivrés des réceptions et des présentations d'usage, nous mîmes à profit le temps qui nous restait pour visiter dans tous ses détails la capitale officielle de la Perse. Notre premier soin fut de nous assurer un gîte commode, car le palais destiné à l'ambassade ne pouvait en contenir tout le personnel. On fut obligé de nous chercher des logemens dans les maisons du voisinage, et on eut quelque peine à en trouver. Les riches ne se souciaient pas de nous héberger. Ils donnaient de l'argent aux *ferrachs* (domestiques) du gouverneur pour qu'ils ne violassent pas leur domicile. Ceux-ci retombaient alors sur les pauvres ou sur les avares pour prélever cet impôt d'une hospitalité gênante. Ceux qui ne pouvaient ou ne voulaient s'y soustraire à prix d'argent ne savaient pas résister à la crainte du châtiment dont le bâton toujours levé les menaçait. On parvint enfin à nous loger assez convenablement, et nous fûmes établis de manière à ne pas trop mal passer les jours de repos que nous devions prendre à Téhéran.

Cette ville ne compte guère que quatre ou cinq kilomètres de circuit. Les murailles, suivant le mode usité en Perse pour l'enceinte des villes, sont flanquées de tours et se dressent sur l'escarpement d'un large

fossé. Les portes, ornées de briques émaillées de diverses couleurs, sont défendues par une espèce de petit fortin construit en avant des murs; mais presque tous ces ouvrages tombent en ruine, et ne pourraient être d'aucune utilité en cas d'attaque sérieuse. Au premier aspect, Téhéran n'offre à l'œil qu'une longue ligne de murailles en briques jaunâtres que surmontent quelques coupoles de mosquées et les kiosques du palais du châh. Les édifices sont peu remarquables; les bazars sont mal construits et d'un misérable aspect. Les mosquées n'ont rien de grand dans l'ensemble, rien d'élégant dans les détails. On voit que Téhéran n'est en quelque sorte une capitale que par accident. Les princes *Kadjârs*, qui ont fait de cette cité de second ordre le siége de leur royaume, n'ont eu ni les goûts, ni sans doute les ressources qui perpétuent à Ispahan le souvenir de la glorieuse dynastie des Sophis. La seule partie de la ville qui soit digne d'intérêt est celle qu'on appelle l'*Ark*. C'est là que se trouvent le palais du châh, avec toutes ses dépendances, les habitations de quelques princes du sang royal et de quelques grands personnages attachés à la cour. C'est là aussi qu'est logée une partie de la garde du roi. Selon l'usage oriental, l'Ark est un quartier placé vers le centre de la ville, et séparé des autres par une muraille fortifiée au pied de laquelle sont des fossés qu'on traverse sur des ponts-levis.

La principale porte de cette enceinte royale est tournée au sud; après l'avoir dépassée, on s'engage dans une longue galerie sombre où se tiennent des soldats et quelques *kahoundjis* (1). De là on arrive sur une grande place qui porte le nom de *Meïdân-i-Châh* ou *Place Royale*. Elle est fermée de tous côtés par des murailles flanquées de tours et garnies de canons, par des casernes et par les murs extérieurs du sérail. De chaque côté de la porte du palais, des pièces d'artillerie semblent défendre les abords de la résidence royale; mais, en y regardant de près, on s'aperçoit qu'elles sont hors de service, qu'il manque à celle-ci une roue, à celle-là un affût, et qu'elles figurent là plutôt comme emblèmes de la puissance royale que comme moyens de défense. Au milieu du *Meïdân* est une plate-forme élevée d'un mètre environ, sur laquelle repose encore une énorme pièce de canon placée là on ne sait trop pourquoi. Cette pièce n'est pourtant pas complétement inutile, et la destination qu'on lui a donnée doit être indiquée ici comme un trait de mœurs locales. Il est convenu que le coupable qui parvient à se blottir sous son affût brisé est inviolable, quel que soit son crime; il y attend le passage du roi, qui finit toujours par lui accorder sa grace. Téhéran compte d'autres lieux d'asile, qui sont généralement des mosquées ou certains tombeaux d'imâms en grand crédit auprès des dévots; mais ce qu'on aurait peine à croire, c'est que les écuries jouis-

(1) Ceux qui fument le *kahoûn* ou *pipe à eau*.

sent du même droit d'inviolabilité. Cet usage singulier repose sur un préjugé passé en proverbe et qui dit qu'*un cheval ne conduit jamais à la victoire celui qui s'est rendu coupable de trahison*. Cependant le droit d'asile n'est pas étendu à toutes les écuries, l'abus serait trop grand; mais il est consacré à l'égard de celles du roi, des principaux personnages et des ministres étrangers.

Le sérail se compose de plusieurs édifices ou palais séparés qui s'élèvent au milieu de grands jardins. La porte par laquelle on y pénètre ouvre sur le *Meïdân;* elle a le nom de *porte de la Félicité,—Deri-sa-Adet*. Au-dessus s'élève un pavillon dont le centre, garni d'une immense fenêtre, est un salon réservé au châh pour les occasions où il lui prend fantaisie de voir manœuvrer ses troupes, ou d'assister aux divertissemens du *Baïram*. L'entrée du sérail de Téhéran est interdite à tout le monde. La seule portion qui en soit accessible est celle qu'on rencontre après avoir passé devant les corps-de-garde et les salles où se tiennent les officiers de service. On entre dans une cour plantée de grands arbres à l'ombre desquels une eau fraîche et limpide coule dans des bassins et des canaux de marbre. Cette cour est fermée par des murs sur lesquels on a, comme ornemens, figuré des arcades enjolivées de dessins variés, agencés au moyen de petites briques coloriées. A l'autre extrémité de cette enceinte d'honneur s'élève le *takht-i-khânêh* ou la *salle du trône*. Le *takht-i-khânêh* forme le centre d'un petit édifice dont les deux ailes contiennent des salons réservés pour les personnages que le châh daigne admettre comme spectateurs aux cérémonies de sa cour.

La salle du trône n'est point fermée; une ouverture, qui règne dans toute sa largeur et sur toute sa hauteur, la laisse voir en entier. Deux colonnes torses magnifiques, faites chacune de trois blocs d'albâtre, soutiennent l'entablement de la façade : le fût de ces colonnes est d'un seul morceau; elles ont environ neuf mètres de haut. Sur les spirales sont délicatement peintes en vert et en or des guirlandes de fleurs, autour desquelles s'enroulent des plantes grimpantes. Les côtés ou pied-droits de cette devanture sont couverts de miroirs encadrés d'or et incrustés dans le mur. Le soubassement de la façade est garni de plaques d'albâtre sculpté. A la partie supérieure de l'édifice règne, sur toute la longueur, un auvent en bois découpé et peint, destiné à défendre l'intérieur de la salle royale contre les rayons verticaux du soleil. Un immense rideau ou *perdàh*, en toile double, orné d'arabesques peintes, et qu'un système de poulies permet de baisser ou de replier sur lui-même, forme au-dessus de la salle une sorte de tente qui n'y laisse pénétrer qu'un mystérieux demi-jour. Le salon royal est d'une grande magnificence : des portraits de rois, de héros, de femmes, des tableaux de batailles, couvrent tous les panneaux; des arabesques, des miroirs de toutes grandeurs et découpés de mille manières, de

délicates moulures azurées ou dorées relient entre elles toutes les peintures. Au fond de la salle est une grande arcade assez profonde pour qu'on ait pu y creuser un bassin où l'eau s'élève et retombe en pluie fine; au-dessus du bassin, une fenêtre garnie de vitraux représentant des fleurs bleues, rouges, jaunes ou vertes, répand une faible et douce lumière : partout le sol est caché sous un tapis riche et moelleux. Le plafond, pour être en harmonie avec cet ensemble si somptueux, est divisé en compartimens ou caissons sculptés et peints de la façon la plus gracieuse.

Au milieu de cette salle ainsi décorée, et tourné du côté de l'ouverture, s'élève le *takht* ou *trône*. Il est impossible d'imaginer rien de plus original et de plus élégant tout à la fois que ce trône. Il est tout entier en albâtre, et consiste en une grande table à l'extrémité de laquelle est une partie élevée où s'assied le roi. On y étale des coussins en brocart d'or, retenus par une espèce de dossier sculpté que supportent deux petites colonnettes. Cette estrade est entourée d'une galerie ornée de sculptures et surmontée de statuettes. On monte à cette galerie, haute environ d'un mètre, par deux marches qui semblent appuyées sur le dos de deux lions couchés, et qui sont flanquées de deux sphinx. Les autres parties de l'estrade royale ont pour points d'appui des colonnes au centre et sur les côtés des lions assis, ou des cariatides qui représentent des *pichketmèths*, c'est-à-dire des pages en costume de harem. Toutes les parties de ce trône sont en albâtre rehaussé par des ornemens dorés : c'est là qu'aux grandes fêtes le châh vient s'asseoir dans toute la majesté de sa pompe royale, et se faire voir à ses courtisans ainsi qu'aux spectateurs privilégiés qui obtiennent la faveur de pénétrer dans l'enceinte voisine du *takht-i-khânêh*. Lors de ces cérémonies, le roi est seul dans la salle du trône; personne ne peut se tenir près de lui : il doit y apparaître comme dans une sphère différente de celle des mortels. L'air qu'il respire doit être pur de toute émanation humaine. Dans cet isolement, et grace à l'entourage habilement disposé et fantastique au milieu duquel on l'entrevoit, le châh semble, aux yeux de ses sujets, un être supérieur à eux. L'imagination persane, prompte à s'exalter, croit voir un signe céleste dans l'auréole factice dont s'entoure le souverain, et une religieuse terreur se mêle au respect qu'inspire la personne royale.

Les autres parties de la demeure du châh sont interdites. Rarement les premières portes s'ouvrent pour quelques familiers du monarque ou devant quelques personnages favorisés qu'on daigne admettre auprès du *soleil qui éclaire le monde*, du *pôle de l'univers*, de l'*étoile radieuse qui brille sur les destinées de la Perse*. Dans le quartier réservé et inabordable du sérail sont les appartemens des femmes, des enfans et des esclaves de tout genre qui peuplent cette espèce de petite ville royale. Méhémed-Châh, qui régnait encore au moment de notre pas-

sage à Téhéran, était un prince beaucoup moins fastueux que son prédécesseur : sa cour et surtout son intérieur étaient fort simples; plus austère que son grand-père Feth-Ali-Châh, il se contentait d'avoir quatre femmes. Sa vie maladive se passait obscurément dans la pratique de vertus privées, bonnes tout au plus à lui conquérir l'estime de son peuple, mais complétement négatives pour la pompe et la gloire de son règne.

Les maisons de Téhéran contrastent par leur aspect généralement pauvre et chétif avec la magnificence de la demeure royale. Elles sont très basses. C'est à peine si l'on en peut citer quelques-unes ayant un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Les Persans, n'employant dans leurs constructions que des briques crues assemblées avec un peu de boue, ne pourraient donner un plus grand développement à leurs constructions sans en compromettre la solidité. Nous pûmes nous-mêmes reconnaître pendant notre séjour à Téhéran que la timidité des architectes persans n'était à un certain point de vue que de la prudence. Le temps était devenu très mauvais, et, ce qui arrive fréquemment après l'hiver, des pluies torrentielles étaient tombées pendant quatre jours. On put voir alors un grand nombre de maisons s'affaisser sur elles-mêmes et s'écrouler en obstruant les rues de leurs décombres. De tous côtés, des ouvriers étaient occupés à déblayer et à relever ces ruines improvisées. Deux jours après ce désastre, le temps étant devenu beau, on ne pouvait reconnaître qu'à un enduit de boue encore fraîche les maisons qui avaient été renversées. Comment se fait-il que les Persans, si industrieux et si intelligens d'ailleurs, qui ont autour d'eux de la pierre et de la chaux à profusion, s'obstinent à bâtir avec la fange de leurs ruisseaux de fragiles demeures qui d'un instant à l'autre peuvent les ensevelir sous leurs débris? La raison de ce fait est dans un usage presque général en Orient, l'usage de bâtir pour soi et non pour ses descendans. Les enfans prennent rarement pour demeure l'habitation de leurs parens. Aussi, à part les maisons des riches, construites d'ordinaire avec des matériaux durables, ne voit-on guère en Perse, dans les villes ou dans les campagnes, que des habitations dont la solidité, calculée pour un petit nombre d'années, n'atteint pas même toujours le terme fixé par l'architecte.

Le climat de Téhéran passe, non sans raison, pour très malsain. Cette ville, située au pied de montagnes qui l'abritent des vents frais, est exposée, sur des terres basses, aux rayons du soleil, qui, pendant près de six mois, sont intolérables. Le vent du sud y arrive brûlant, et le manque d'eau y entretient une malpropreté pernicieuse. Les rues, les bazars, où les chaleurs de l'été vaporisent la fange des cloaques infects que la négligence laisse sans cesse s'y former, exhalent des miasmes malfaisans qui engendrent la fièvre et d'autres maladies dangereuses. Pour s'y soustraire, la cour, les gens riches et en général tous ceux

que leurs affaires journalières ne retiennent pas dans la ville s'en éloignent à partir du mois de mai. Ils se retirent dans les gorges de la montagne qui en est voisine, et sur les pentes de laquelle se dressent les tentes des fugitifs. Les Persans, comme en général tous les Orientaux, ont beaucoup de goût pour la vie nomade. Méhémed-Châh lui-même l'affectionnait, et c'était pour lui un plaisir que d'aller habiter sa tente sur un rocher du *Chimrân,* au bord d'un petit ruisseau roulant sur des cailloux, à l'ombre de quelques saules. Il ne paraît pas que son grand-père Feth-Ali-Châh ait eu les mêmes goûts, car il avait fait bâtir, pour s'y réfugier l'été, un grand palais situé au pied de la montagne. Cette maison de campagne s'appelle *Kasr-è-Kadjâr* (château des Kadjars) ou *Takht-i-Kadjar* (trône des Kadjars). Le plan n'en est point sans grandeur, et les détails en sont remarquables. Les jardins sont en amphithéâtre, et plusieurs étages en terrasses auxquels on arrive par de nombreux escaliers séparent le château du parc, dont la végétation est d'une beauté surprenante pour un pays généralement aride.

Aux portes de la ville, il y a une autre résidence royale, inhabitée aujourd'hui, qu'on appelle *Negâristân.* Ce palais est remarquable par une salle sur les murs de laquelle est figurée la présentation au roi de Perse des ambassadeurs de France et d'Angleterre qui vinrent à la cour de Feth-Ali-Châh au commencement de ce siècle. Dans le fond de la salle, on a représenté le châh sur son trône, entouré de ses fils. Sur le mur de droite, on voit le général Gardanne avec quelques-uns des officiers ou attachés qui l'accompagnaient. Sur le mur de gauche est sir John Malcolm avec trois personnes de sa suite. Autour d'eux, dans diverses attitudes, les hauts dignitaires de l'état assistent à la cérémonie. Ces peintures sont d'une exécution assez médiocre, la perspective appliquée aux personnages ou aux objets y est mal comprise; mais la couleur est d'une puissance et d'un relief qui prouvent que les artistes persans ont, à défaut de la science, qui s'acquiert, un vif sentiment de l'art, que le travail ne peut donner. Ils peignent d'inspiration et sans étude. Ils ne savent pas observer les distances et resserrer les détails dans un petit espace d'après les lois de la perspective. Poussés vers les arts du dessin par un goût inné, ils cherchent à imiter les objets isolément, sans se rendre compte des rapports qui existent entre eux. Aussi excellent-ils dans les ouvrages de détail : ils font, par exemple, de petites peintures de fleurs ou d'ornemens qui sont d'une vérité et d'un fini exquis; mais, aussitôt qu'ils sortent de ce genre pour représenter de grandes scènes, leur ignorance les trahit et fait tort à leurs qualités réelles, que l'étude n'a pas fécondées. Toutefois il faut convenir qu'il est très surprenant de trouver chez un peuple qui a si peu de contact avec l'Europe des productions aussi remarquables que les peintures du *Negâristân.*

Parmi les scènes de mœurs les plus originales et les plus curieuses

que l'on puisse voir en Perse, il faut citer en première ligne les fêtes religieuses qui se célèbrent au commencement de chaque nouvelle année, le premier jour du mois de moharrem. Pendant notre séjour à Téhéran, nous eûmes l'occasion d'assister à ces solennités connues généralement sous le nom de *tazièhs*. Le but des *tazièhs* est de vénérer la mémoire d'Ali, gendre du prophète, et de ses fils, Husseïn et Hassan, dont la fin tragique engendra le schisme qui partage les musulmans en sunnites, ou partisans d'Omar, et *chyas*, ou sectateurs d'Ali. Ce schisme, qui n'a rien changé quant au fond de la doctrine de Mahomet, a pour base le droit d'hérédité d'Ali comme gendre, et de Husseïn et Hassan comme petits-fils de Mahomet, au détriment d'Aboubekhr et d'Omar, que les Persans considèrent comme des usurpateurs. Un dévot philosophe, un rêveur qui vivait au XIVe siècle à Ardebil, sous le nom de *Seffi-ed-Din* (pureté de la foi), fonda la secte des chyites ou partisans d'Ali. Animé d'une piété fervente, exalté par l'idée de faire revivre les droits du gendre de Mahomet, l'anachorète d'Ardebil sut enflammer l'imagination des Persans par un éloquent récit des malheurs d'Ali et de ses fils, victimes de la cruauté d'Omar. La secte des chyas ou chyites représenta bientôt non-seulement la foi religieuse de la Perse, mais ses instincts d'indépendance en face de la dynastie tartare qui gouvernait alors le royaume d'Irân. Le petit-fils du cheik Seffi-ed-Din, Ismaël, leva enfin l'étendard de la révolte qui mit le pouvoir entre les mains de sa race, devenue célèbre sur le trône de Perse sous le nom de *dynastie des Soffis* ou *Seffeviehs*. Dès-lors fut creusé entre les sunnites et les chyas un abîme infranchissable, et l'intolérance religieuse qui sépara, à partir de cette époque, les deux sectes est l'origine de l'aversion mortelle qui règne encore aujourd'hui entre les Turcs et les Persans, plus profonde que la haine qui sépare les chrétiens et les musulmans.

Destinées à faire revivre les souvenirs de la grande révolution religieuse qui a soustrait la Perse à la domination des partisans d'Omar, les fêtes appelées *tazièhs* sont pour tous les Persans une époque d'effervescence ou plutôt de fièvre religieuse, pendant laquelle il serait imprudent de donner le moindre prétexte à leur fanatisme. Les cérémonies dont les *tazièhs* sont le motif rappellent beaucoup les mystères que l'on représentait en Europe au moyen-âge. Ces représentations dramatiques ont lieu sous de larges tentes dressées sur les places publiques, dans les cours des mosquées, ou à l'intérieur des palais des grands, qui en font alors tous les frais par zèle religieux. Ces tentes sont ornées avec un grand luxe : on y étale des cachemires, des étoffes riches, que prêtent à cette occasion les personnes dévotes; on y accroche des peaux de bêtes, sur lesquelles figurent des cottes de mailles, des boucliers, des poignards et des armes de toute espèce. Au milieu s'élève

l'estrade qui doit servir de scène, ainsi qu'une chaire du haut de laquelle, avant chaque représentation, un mollah prêche pour préparer les assistans au drame sanglant qui va être joué. On y retrace, aux yeux des nombreux spectateurs que la dévotion attire, les combats soutenus par les deux petits-fils de Mahomet, leur mort et la captivité de leur famille. On y fait paraître un envoyé franc qui intercède en faveur de la femme et des enfans de Husseïn auprès du kalife, et qui est mis à mort pour prix de sa généreuse intervention. Dans le costume des personnages se révèle un scrupule de vérité historique qu'on ne s'attendrait guère à rencontrer chez les ordonnateurs de ces grossières tragédies. Le *Frengui*, qui s'y trouve avoir un si beau rôle, porte un costume moderne dont on se procure les diverses parties chez les Européens qui habitent le pays. Ceux-ci se prêtent d'autant plus volontiers à cet acte de complaisance que les Persans paraissent très touchés de la mort de l'envoyé européen qui paya de sa tête les réclamations qu'il éleva en faveur de la famille infortunée de Husseïn. Les acteurs de l'un de ces théâtres profitèrent de notre présence à Téhéran pour emprunter des chapeaux à trois cornes et d'autres détails de costumes dont ils affublèrent les *Frenguis* supposés; leur chef était lui-même coiffé d'un casque anglais. Cette mascarade produisit beaucoup d'effet, et tous les Persans s'accordèrent à trouver très brillante la suite de l'ambassadeur improvisé.

Quelques jours plus tard, nous assistâmes à une seconde représentation de cet épisode; mais cette fois on avait resserré dans un même cadre la récapitulation de tous les faits qui s'y rattachent. Ces espèces de tragédies religieuses sont trop développées pour qu'on puisse les représenter dans une seule séance : il faut ordinairement trois représentations pour mener la pièce à bout. Ensuite on termine par un résumé qui annonce la clôture de cette série de solennités funèbres et précède le *Baïram*, époque de réjouissances qui succède aux jours de deuil. C'était un de ces résumés que nous fûmes conviés à entendre. La représentation se donnait en plein air, sur une place autour de laquelle les spectateurs étaient distribués aux fenêtres et sur les terrasses des maisons environnantes. Une scène me frappa surtout, celle du combat entre les partisans d'Ali et la troupe de Yezid. Le simulacre de cette lutte offrait un tel caractère de vérité, qu'il y eut un moment où l'on put croire que des coups sérieux allaient être portés. Les combattans s'animaient de plus en plus et s'exaltaient au point qu'il fallut employer la force pour suspendre un conflit qui allait devenir meurtrier. Un événement qui aurait pu avoir des suites graves, mais qui ne prêta qu'à rire, vint clore brusquement ces représentations dramatiques. Une des maisons sur lesquelles étaient groupés des spectateurs s'affaissa sous leurs pieds au moment où l'émotion était la plus vive. Cela

causa une grande inquiétude parmi la foule et même parmi les acteurs, qui crurent devoir se retirer. On s'empressa de courir aux ruines et de porter secours à ceux que l'on supposait y être enterrés; mais ils s'étaient déjà dégagés sans aucun mal du milieu des décombres, en gens habitués à ces sortes d'accidens.

Ces drames produisent un effet extraordinaire sur la multitude, qui s'y presse chaque jour avec une curiosité passionnée, et qui obtient souvent qu'on prolonge les représentations bien au-delà des dix jours rigoureusement accordés pour la célébration de ces fêtes. Ce sont de vrais poèmes que ces *tazièhs* qu'on récite devant une foule religieusement attentive. Quelques passages qui nous en furent traduits nous parurent pleins de sentiment et d'énergie. Les acteurs les chantent et les déclament avec une accentuation éloquente, et les gestes qui accompagnent leur déclamation agissent vivement sur les auditeurs, qui répondent aux strophes les plus pathétiques par des sanglots déchirans. Pendant l'époque consacrée à ces fêtes, les gens dévots s'imposent de rudes pénitences : ils ne vont point au bain, ils s'abstiennent de voyager et ne s'occupent point de leurs affaires. Quelques jours avant et après cette époque, les hommes les plus fanatiques, ou ceux qui ont quelque grande pénitence à faire, parcourent la ville en chantant les louanges d'Ali et en se meurtrissant la poitrine. Quelques-uns se traversent les chairs avec des broches de fer, et nus jusqu'à la ceinture, couverts de plaies volontaires, ils excitent la compassion en montrant leurs hideuses blessures; d'autres, armés de pied en cap, teints de sang, le visage noirci, imitent Husseïn, ses combats et ses souffrances dans le désert, où les traditions rapportent qu'il eut à endurer une chaleur et une soif accablantes. Pendant la durée des *tazièhs*, grace à l'intervention de l'envoyé français et au rôle de protecteur qu'on lui reconnaît alors fort à propos, on témoigne les plus grands égards aux Européens; mais les Turcs et en général les sunnites de toute nation ne sont pas traités de même et ne sauraient agir avec trop de circonspection, tant que cette fatale période n'est pas écoulée, car si par malheur l'un d'eux donnait prétexte à quelque plainte, il courrait danger de mort. La populace, exaltée par le souvenir de la fin tragique de Husseïn et de Hassan, ne connaîtrait plus de frein; surexcitée par le spectacle récent de leur martyre, elle immolerait sans pitié le malheureux sunnite en expiation du meurtre commis, il y a plusieurs siècles, par les fanatiques compagnons d'Omar. Les Persans ne négligent rien d'ailleurs pour exciter le fanatisme musulman et pousser à bout la patience de la secte rivale. Ils ne lui épargnent aucune injure, aucun outrage; ils vont jusqu'à former une image grossière qui, sous les traits les plus hideux, représente Omar; puis, s'adressant à la statue maudite, ils l'invectivent et lui reprochent d'avoir dépouillé la famille d'Ali de son droit de suc-

cession. Ils épuisent, dans cette occasion, tout le vocabulaire de leurs imprécations et de leurs injures, et, quand ils ne savent plus qu'ajouter à ce déluge d'outrages, ils mettent la statue en pièces, à coups de pierres et de bâton. Cet Omar factice est creux et recèle dans ses flancs une quantité de sucreries et de petits bonbons de toute espèce qui s'en échappent, et que la populace s'empresse de recueillir.

Les fêtes d'Ali avaient été le principal épisode de notre séjour à Téhéran. La ville, tirée un moment de son calme habituel par ces solennités religieuses, reprit bientôt sa physionomie accoutumée. Rien ne nous retenait plus dans la triste résidence des princes Kadjars, et nous partîmes pour Ispahan, où la cour du châh devait nous offrir un nouvel aspect de la vie persane.

Pendant cinq jours après notre départ de Téhéran, nous marchâmes dans un pays nu et sur un sol couvert d'une épaisse couche de sel. La chaleur était étouffante, des vapeurs s'élevaient à la surface de la terre et formaient comme un voile qui cachait l'horizon. Excepté quelques montagnes qui se montraient au loin, l'œil ne distinguait aucune forme dans la masse confuse qu'il ne pouvait pénétrer. Une sorte de mirage régnait autour de nous et nous empêchait de distinguer l'horizon réel. Cependant nous avancions toujours, et nos yeux éblouis finirent par distinguer, au-dessus d'un amas de vapeurs bleuâtres, un point brillant qui semblait être l'image du soleil reflétée dans un miroir : c'était la coupole d'or de la mosquée de Khoûm. L'éclatante coupole brilla long-temps à nos yeux impatiens avant que nous eussions pu atteindre la ville, dont l'approche nous fut indiquée par plusieurs mausolées qui bordent la route. Khoûm est considéré comme une cité sainte, et beaucoup de personnages dévots y choisissent le lieu de leur sépulture. Dans les tombeaux qui s'élèvent aux abords de cette ville reposent des *imâm-zadèhs,* ou descendans d'Ali, considérés comme des saints. Il y a deux siècles, on voyait encore près de Khoûm plus de quatre cents de ces tombeaux; mais ce nombre est aujourd'hui fort réduit.

Il était deux heures de l'après-midi quand nous arrivâmes au bord d'une rivière qui baigne les murs de la ville; on la passe sur un pont de douze arches, à l'extrémité duquel s'ouvre une porte conduisant au bazar, et de là dans les rues de Khoûm. Nous fûmes logés dans un grand palais, jadis fort élégant, mais aujourd'hui délabré. Les *chyites* ont Khoûm en grande vénération. C'est à son rang de cité sainte que cette ville doit toute son importance, car elle n'a d'autre industrie que celle du savon et des poteries communes. Toutefois le sentiment religieux n'a pas suffi à en arrêter la destruction, et maintenant Khoûm est remplie de ruines. Feth-Ali-Châh honorait cette ville d'un pieux respect, qu'il poussait au point de ne marcher jamais qu'à pied dans ses rues. Lorsque son oncle régnait encore et que lui-même était l'héritier

présomptif d'un trône si mal affermi, il avait fait vœu, s'il y parvenait, d'orner Khoûm de riches édifices et d'exempter les habitans de tout impôt. Devenu châh, le prince accomplit fidèlement son vœu. Il tenta même de relever Khoûm et de lui rendre un peu de l'éclat que ce lieu de pèlerinage, autrefois fréquenté, se sentait humilié d'avoir perdu; mais le culte des saints ne peut à lui seul sauver les empires, et la ville des *Seïds*, la ville peuplée des descendans d'Ali, est tombée comme les autres cités de la Perse. Néanmoins le tombeau de Fatmé, que les Persans appellent *Massuma* ou *la Pure*, attire encore à Khoûm un assez grand nombre de pèlerins. Cette Fatmé est une petite-fille d'Ali, amenée à Khoûm par son père, l'*imâm Moussa*, qui voulut la soustraire aux persécutions des kalifes de Bagdad. A sa mort, le peuple crut que Dieu l'avait enlevée au ciel. Son tombeau, quoique vide, n'en est pas moins honoré. Le mausolée, tout de marbre et d'or, est entouré d'une énorme grille d'argent massif. De tous côtés se voient des offrandes consistant en armes, pierreries ou riches vêtemens. La coupole a été revêtue de plaques d'or par Feth-Ali-Châh. J'ai tenté là, comme en beaucoup d'autres endroits, de pénétrer dans le sanctuaire et de soulever le voile abaissé par le fanatisme des musulmans sur ces lieux qu'ils interdisent aux chrétiens. J'étais arrivé jusque dans la dernière cour du monument, guidé dans le labyrinthe sacré par un *ferrach* ou *cicerone* de la ville que l'espoir d'une récompense avait enhardi à enfreindre la règle; mais à peine avais-je quitté la dernière marche de l'escalier qui conduit à l'endroit le plus secret et levé un regard curieux sur la porte du tombeau, qu'un mollah s'élança furieux à ma rencontre. Il n'osa s'en prendre à moi, mais il injuria mon guide en lui intimant l'ordre d'emmener immédiatement le chrétien dont la présence seule souillait le pavé qu'il foulait. Il fallut partir aussitôt sans avoir pu saluer l'étoile sainte qui projette ses rayons lumineux dans le sanctuaire de la foi des Persans.

Parmi les rois de Perse qui se sont fait enterrer à Khoûm figurent Châh-Abbas II et Châh-Sophi. Feth-Ali-Châh, fidèle à sa dévotion, avait, de son vivant, choisi pour le lieu de sa sépulture une petite mosquée attenante à celle de Fatmé. Il avait pris soin de l'orner de marbres, d'or et de glaces. Il y est enseveli dans une tombe d'albâtre, de forme quadrangulaire, fermée par une tablette sur laquelle est sculpté son portrait en pied. L'imâm Djumâh, le chef des mollahs de la ville, comme s'il avait voulu me faire oublier l'affront que j'avais reçu dans une des cours de cette enceinte, m'invita avec mes compagnons, le lendemain même du jour de ma visite dans la mosquée de Fatmé, à venir prendre le thé dans l'intérieur du sépulcre où est déposé le corps du roi, et il nous fit les honneurs de cette collation avec une parfaite courtoisie.

De Khoûm, nous nous rendîmes à Kachân. A peu près à moitié chemin, nous fîmes halte en un caravansérail qui porte le nom de *Pas-*

singân. Ce lieu était complétement inhabité. Pour avoir des provisions, il fallut que le *meïmandar* envoyât son frère, avec quelques cavaliers, dans un village caché derrière la montagne qui était voisine. Les rayas persans se dérobent ainsi, du mieux qu'ils peuvent, aux regards des voyageurs. Ils espèrent, en plaçant leurs demeures dans le fond des ravins ou derrière un rideau de montagnes, échapper aux exactions dont ils sont si souvent victimes. C'est ce qu'avaient fait ceux du voisinage de Passingân. Quand ils virent arriver nos *ferrachs* et nos *goulams* avec un firman royal pour tout paiement, ils ne voulurent rien entendre. Le frère du *meïmandar*, tenant à honneur de faire respecter les ordres dont il était porteur, voulut employer la force. Les habitans du village résistèrent. On se battit, et le pauvre Méhémed-Khan, chargé de la désagréable commission que lui avait confiée son frère, revint avec la mâchoire cassée. Il ramenait en outre deux de ses cavaliers grièvement blessés. Cependant, grace à un secours envoyé à temps, les gens du *meïmandar* purent se tirer des mains des villageois et nous rapporter les provisions nécessaires. Il est probable que ces pauvres diables eurent à payer plus tard bien cher leur incartade.

Le surlendemain, nous entrions dans Kachân. Cette ville est remarquable par ses fabriques, d'où sortent des étoffes de soie brochée, des satins, des brocarts d'un très beau travail et d'une solidité parfaite. On y fait aussi des velours et des châles ordinaires; mais les importations anglaises, qui gagnent toujours du terrain en Perse depuis une trentaine d'années, ont porté aux manufactures de Kachân un coup mortel. On n'y compte plus qu'un petit nombre de métiers en activité; on n'y trouve plus de ces fabriques employant mille ouvriers comme il y a deux siècles. Ce triste résultat est dû à l'introduction forcée de marchandises d'Europe qui se vendent à un prix inférieur à celui des produits nationaux. La Perse a essayé long-temps de lutter contre cet envahissement du commerce européen; mais, vaincue par la ténacité, la persévérance des intéressés et par l'intimidation à laquelle ils ne se sont pas fait faute de recourir, elle a cédé. Elle a ouvert les portes de ses bazars, abaissé les tarifs de ses douanes devant les ballots de toute sorte à l'entrée desquels les agens diplomatiques prêtaient depuis long-temps l'appui de leur influence. — Anomalie bizarre, tandis que les Persans sont accablés d'impôts prélevés sous toutes les formes, il n'y a, pour les marchands européens en Perse, ni douanes, ni patentes, ni contributions d'aucune espèce! Ils peuvent à leur aise inonder la Perse de produits étrangers, et ruiner, par la modicité de leurs prix, l'industrie nationale de ce pays. — C'est toujours par là, quand ce n'est pas par une conquête territoriale, que l'on commence ce grand œuvre qu'on est convenu d'appeler civilisation. N'est-il pas triste cependant de voir en Asie se perdre et disparaître l'une après l'autre, d'année en

année, les industries de toute sorte dont l'Europe elle-même était tributaire? L'Inde autrefois n'avait-elle pas ses mousselines recherchées, ses soieries? S'il lui reste encore ses cachemires, dont le style et la beauté originale se perdent de plus en plus, c'est à ses troupeaux seuls qu'elle le doit : cet immense et riche pays est partout couvert de traces d'un art élégant et grandiose qu'il faudra bientôt chercher parmi les ruines. La Perse, dont les toiles, les velours, les brocarts d'or et d'argent faisaient l'admiration et l'envie des Européens, a renoncé à ces riches étoffes pour se vêtir de draps grossiers ou de cotonnades anglaises.

Nous ne fîmes que passer à Kachân, et nous fûmes bientôt à notre dernière étape, au village de Guez, situé à trois heures d'Ispahan. Il fallut faire halte dans ce village pour donner le temps aux autorités persanes de préparer la réception qui nous attendait. Devant nous se dessinait, sur un ciel pur, la silhouette sévère des montagnes au pied desquelles s'étend la magnifique ville de Châh-Abbas. Les paysans de Guez ont exécuté des travaux vraiment dignes d'admiration pour amener l'eau dans leurs champs en lui faisant parcourir sous terre des distances considérables; nous avions déjà eu occasion, en plusieurs endroits, de remarquer ces canaux, mais nulle part nous ne les avions encore vus pratiqués sur une aussi grande étendue et avec autant d'art. Ces aqueducs, qu'on nomme *kehridjs*, sont des souterrains immenses qui ont quelquefois une longueur de plusieurs *farsaks* (1); ils sont assez larges et assez hauts pour permettre aux travailleurs d'y circuler facilement; ils sont simplement creusés et comme forés dans le sol que l'on taille en voûte, à la partie supérieure, pour lui laisser de la solidité; de distance en distance, on fait une ouverture, en forme de puits, par laquelle on peut descendre dans l'aqueduc et y faire les réparations convenables, ou plutôt le dégager des terres qui s'éboulent fréquemment et obstruent le passage des eaux. C'est à ces sources factices que les cultivateurs puisent l'eau nécessaire à l'arrosement de leurs terres.

La Perse étant généralement privée d'eau, il a fallu que l'art y vînt suppléer la nature. Les fleuves et les rivières y sont très rares, on ne les rencontre que dans les contrées montagneuses; il y en a un très petit nombre qui prennent leur cours dans les plaines, et, presque sans exception, toutes les rivières qui s'y sont formé un lit finissent tôt ou tard par tarir. Il faut attribuer cette singularité à plusieurs causes : la grande sécheresse du climat rend la terre très avide; il en résulte qu'elle absorbe, sur les bords des rivières, une grande quantité d'eau qui s'y infiltre et diminue d'autant la masse fluviale. La culture, si

(1) Un *farsak* équivaut à peu près à six kilomètres.

restreinte qu'elle soit, ne pouvant réussir qu'à la condition d'innombrables irrigations, est une seconde et notable cause de diminution dans les cours d'eau. Enfin toutes les rivières qui ne vont pas à l'une des mers limitrophes de la Perse, ou qui ne se jettent pas dans les fleuves, se répandent dans des plaines immenses, où, ne trouvant pas d'issue ni de pente pour s'écouler, elles se perdent dans les terres, ou se vaporisent sous les rayons ardens du soleil.

Après un jour passé à Guez, nous prîmes la route d'Ispahan, et nous ne tardâmes pas à rencontrer une troupe considérable de cavaliers qui venaient à notre rencontre. Ceux qui marchaient en avant portaient de riches costumes; à leurs magnifiques robes de cachemire, jetées par-dessus de petites redingotes à la mode franque, nous les reconnûmes pour des personnages d'un rang élevé. C'étaient des *châhzâdèhs* que le roi envoyait pour complimenter de sa part l'*elchi-bey* (1); ils s'acquittèrent de leur mission en termes très gracieux, et nous débitèrent des complimens parfaitement tournés sur le bonheur que l'Irân éprouvait d'avoir pour hôte l'ambassadeur du roi de France. Conduits par les *châhzâdèhs*, nous arrivâmes à des tentes dressées sur le bord de la route, et à l'entrée desquelles les princes nous firent mettre pied à terre. Dans ces tentes, on avait étalé des tapis et des coussins où nous prîmes place autour de plusieurs plateaux chargés de friandises. Quand nous fûmes tous rangés en cercle, les complimens recommencèrent de plus belle, et l'on fit circuler en même temps les pâtisseries, le thé, le café, les *kalioûns* (espèces de pipes); puis nous remontâmes à cheval, escortés des princes et de plus de trois cents cavaliers. Au fur et à mesure que nous avancions vers la ville, la foule grossissait, et les piétons se mêlaient aux chevaux. Les *goulams* qui ouvraient la marche avaient beaucoup de peine à frayer un passage à notre cortége, qui produisait un effet très imposant.

Ce fut ainsi pressés et entourés par les gens du châh que nous arrivâmes aux portes d'Ispahan. Tous les détails des scènes variées qui se succédèrent sous nos yeux pendant cette marche très lente à travers une des plus magnifiques villes de l'Orient sont restés gravés dans ma mémoire. Ispahan déroulait devant nous la longue ligne de ses constructions basses, dominées çà et là par quelques dômes aux minarets émaillés. Des groupes d'arbres clair-semés ajoutaient par intervalles leur verdure aux tons de ce tableau, qui avait pour fond de grandes montagnes âpres et sévères dont les flancs d'un bleu sombre faisaient merveilleusement ressortir la ville toute lumineuse. A la première porte d'Ispahan, nous rencontrâmes, au milieu d'un concours immense de peuple, une escouade d'officiers royaux, les *nazaktchis* du

(1) Titre de l'ambassadeur en langue du pays.

châh, espèce d'exécuteurs de ses volontés ou de hérauts qui assistent près de lui à toutes les cérémonies, et lui forment une avant-garde quand il change de place. Ils étaient vêtus de longues robes rouges traînantes, et portaient sur la tête un turban très élevé formé d'un châle également rouge. Après les saluts d'usage, ils se mirent sur deux rangs, et précédés du *nazaktchi-bachi* armé d'une longue baguette, ils ouvrirent la marche de notre pompeux cortége.

Après avoir dépassé la première porte, qui n'offre rien de remarquable, nous nous trouvâmes engagés dans une espèce de longue rue plantée d'arbres. Cette rue est bordée de chaque côté de grands murs servant de clôture à des jardins, et au-dessus desquels des vignes, des figuiers, mûris par un printemps précoce, élançaient leurs rameaux vigoureux. De distance en distance, nous passions devant des bassins, mais les grandes herbes qui les envahissaient nous disaient assez que l'eau n'y venait guère. Vers le milieu de cette avenue s'élève une charmante petite mosquée qui me parut être un bijou de l'architecture persane, mais dont les abords semés de décombres produisent une impression pénible. Ce monument délicat et gracieux nous donnait un avant-goût des magnificences de la capitale des Sophis, en même temps que de l'air d'abandon et de ruine qui règne partout dans cette grande ville. Cependant notre cortége marchait toujours, il fallait le suivre, et nous passâmes devant la charmante mosquée avec le regret de ne pouvoir la contempler plus à loisir. Au bout de l'avenue, nous trouvâmes une seconde porte, flanquée de deux lions de marbre grossièrement sculptés. C'était là que commençait réellement la ville. Après avoir fait quelques pas dans une demi-obscurité, sous une rotonde où se tenaient quelques *serbâs* (1), nous entrâmes dans la première rue d'Ispahan. Ce n'était point une rue découverte; c'était une espèce de grand passage voûté qui à divers intervalles laissait apercevoir le ciel. Ce quartier nous parut dépeuplé; les débris des maisons roulaient sous les pieds des chevaux, qui les broyaient en soulevant une épaisse poussière. Quelques pauvres boutiques mal garnies, encore plus mal achalandées, indiquaient que c'était là une des extrémités abandonnées du grand marché. En effet, les boutiques se multipliaient à mesure que nous avancions, et bientôt nous nous trouvâmes en plein bazar; mais les marchands étaient venus au-devant de l'ambassade, et tout était fermé, comme en un jour de repos ou de fête.

Nous suivîmes ainsi pendant près d'une heure, sous des voûtes obscures, une enfilade interminable de bazars. Enfin nous débouchâmes sur une grande place au fond de laquelle s'élevaient côte à côte une superbe mosquée et un gigantesque pavillon terminé par une galerie

(1) *Serbâs*, soldats d'infanterie.

aérienne formée de légères colonnes. Cette place s'appelait, comme à Téhéran, le *Meïdan-i-Châh* ou *Place Royale;* la mosquée était celle de *Matchit-Djûmah,* et le pavillon appartenait au palais de Châh-Abbas. Nous étions dans le plus beau quartier d'Ispahan, dans le quartier du roi, pour lequel Châh-Abbas et les autres princes de sa race ont prodigué l'or de la Perse en le mettant au service des plus splendides créations de l'art oriental.

De cette place, on passe sous la voûte d'un grand bazar où l'on travaille le cuivre qui sert à fabriquer toute la vaisselle de la ville. De passage en passage, de place en place et de rue en rue, nous arrivâmes ainsi à la superbe avenue appelée le *Tchar-Bagh.* Quatre rangées de platanes gigantesques, dont le tronc monstrueux portait majestueusement la tête en forme de parasol, ouvraient devant nous cinq allées larges et droites, qui s'étendaient littéralement à perte de vue. Dans celle du milieu s'encadrait un canal dont les eaux limpides se déversaient, de deux cents pas en deux cents pas, dans de grands bassins, et formaient ainsi une suite de gracieuses cascades. De chaque côté de ces bassins étaient des kiosques peints ou revêtus de faïence, et, entre les kiosques, d'immenses jardins montraient leurs arbres par-dessus les longs murs disposés en arcades qui fermaient l'avenue.

Au-delà du *Tchar-Bagh*, nous nous trouvâmes sur une longue et large chaussée comprise entre deux murailles. Nous nous croyions dans une nouvelle rue, lorsque des arcades ouvertes de distance en distance nous permirent de voir que nous étions sur un pont et que nous traversions le Zendèroûd, rivière qui borde Ispahan du côté du sud. A l'extrémité du pont, un corps d'infanterie était rangé en bataille. L'aspect de ces troupes, à l'uniforme moitié européen, moitié persan, était très pittoresque. Elles nous présentèrent les armes quand nous passâmes devant leurs rangs, et les fanfares de leur musique un peu sauvage, mais d'un rhythme guerrier, se mêlèrent au bruit des tambours qui battaient aux champs. Devant nous se montraient quelques dômes à côté desquels des campaniles signalaient une ville chrétienne. C'était Djoulfâh, le faubourg qu'habitent les Arméniens. Après avoir traversé quelques champs où les eaux de la rivière entretiennent une culture variée, nous entrâmes dans le *mâhallèh* (1) chrétien, et nous descendîmes de cheval devant une assez belle maison, qui était destinée à l'ambassadeur.

Le gros de la multitude qui nous avait accueillis à notre entrée à Ispahan s'était peu à peu retiré. Nous n'avions plus avec nous que l'escorte officielle des gens du roi, dont le devoir était de nous accompagner jusqu'à notre demeure. Les mêmes civilités que nous avions

(1) *Mahallèh,* quartier.

reçues dans toutes les villes de la Perse nous attendaient à Djoulfâh. Quand toutes les cérémonies d'usage furent terminées, chacun de nous se retira dans le logement qui lui avait été préparé, et nous en prîmes possession avec la satisfaction de voyageurs fatigués d'une marche de cinq mois, qui arrivent enfin au terme de leurs courses.

La présence du châh à Ispahan avait été déterminée par de graves motifs. Ce voyage était une sorte d'expédition militaire contre cette ville, où depuis long-temps il régnait un désordre et une anarchie qui mettaient en péril non-seulement la vie et les biens des honnêtes citoyens, mais encore l'autorité royale. Le grand *mouchthaïd* d'Ispahan, chef de la religion et de tous les mollahs de Perse, aveuglé sans doute par son importance et fier de ses immenses richesses, avait conçu le projet de s'affranchir de l'autorité royale. Pour réussir dans son entreprise, il avait enrôlé sous sa bannière et soudoyait des bandes de mauvais sujets, de voleurs et d'assassins, venus de tous les coins de la Perse pour se ranger sous le drapeau qui abritait leurs crimes. Ces bandits portaient le surnom de *loutis*. Ils avaient commencé par chasser la trop faible garnison d'Ispahan, et s'étaient rendus les maîtres de la ville, dont ils rançonnaient sans pitié les pusillanimes habitans. Prélevant sur tous les marchands des impôts arbitraires le poignard à la main, et saccageant la maison, violant les femmes et les filles des récalcitrans, ces bandits poussaient l'atrocité jusqu'à prendre les maris et les pères de leurs victimes pour témoins de leurs sauvages exécutions. Quatre à cinq mille forcenés faisaient ainsi trembler toute une grande cité. Malgré la puissance redoutée du *mouchthaïd*, malgré la terreur qu'inspiraient ses sicaires, plusieurs fois cependant des plaintes étaient arrivées aux oreilles du souverain; mais l'apathique indifférence qui est le propre des gouvernemens orientaux avait retardé l'emploi des mesures vigoureuses que réclamait la déplorable situation d'Ispahan. Pendant plusieurs années, on avait fermé les yeux sur les désordres dont cette ville était le théâtre; mais le moment était venu où cette attitude passive n'était plus permise. On avait résolu d'en finir, et le châh lui-même s'était mis en campagne pour châtier les misérables enhardis par une trop longue impunité. Les bandes armées du *mouchthaïd* ayant voulu faire quelque résistance, on avait eu d'abord la générosité ou la faiblesse de parlementer. Ce fut une faute, car une partie de la bande profita du délai qu'on lui accordait pour s'évader. Cependant tous les brigands qui avaient à redouter les suites de leurs méfaits ne quittèrent point la ville, et les plus effrontés ou les plus lents à se sauver étaient encore à Ispahan, quand le roi ordonna des perquisitions dans tous les repaires où l'on supposait que les malfaiteurs pouvaient s'être réfugiés. On en découvrit un certain nombre qui payèrent pour les autres. Parmi ceux-là, il se trouva quelques chefs qui s'étaient plus

particulièrement signalés par leur férocité. Le châh installa aussitôt un *divân-i-khânèh* ou tribunal pour les juger. Au moment où nous arrivâmes à Ispahan, la justice royale n'était pas complétement satisfaite. Des milliers de victimes accouraient encore pour témoigner contre les coupables; les femmes racontaient avec une fiévreuse émotion les crimes commis sur elles-mêmes. Les jugemens furent sommaires et les châtimens immédiats. Il semblait que la justice persane eût pris à tâche de lutter de barbarie avec les coupables. Les uns, jetés au milieu d'un peloton de soldats, furent percés à coups de baïonnette; d'autres eurent les yeux crevés, les ongles arrachés; plusieurs furent enterrés à mi-corps, la tête en bas, à la file, les jambes sortant de terre et attachées les unes aux autres, de manière à former ce que les Persans appelaient des *jardins de vignes*. L'atrocité ingénieuse de l'exécuteur s'exerça plus cruellement encore sur un chef de ces *loutis :* après lui avoir coupé le nez, la langue et arraché les dents, il eut l'infernale idée de les lui clouer aux talons; puis, pour compléter, disait-il, sa ressemblance avec un âne, il lui passa au cou un sac plein de paille et l'attacha à une mangeoire. Le malheureux ne mourut qu'au bout de trois jours, dans les souffrances les plus atroces. J'ai vu moi-même des femmes venir, les larmes aux yeux, solliciter du divan la faveur de trancher les mains et la tête de ceux qui les avaient violées. On peut, par ces exécutions, juger du caractère persan. La justice de l'Irân n'est satisfaite qu'autant que le châtiment égale en cruauté le crime qu'elle punit. Les instincts sanguinaires de cette nation ne se révèlent pas seulement dans les crimes de l'assassin ou du voleur, mais dans les arrêts du juge, qui compromet par d'horribles raffinemens le salutaire effet des rigueurs pénales.

Trois jours s'étaient passés depuis notre arrivée à Ispahan; l'étiquette voulait que l'ambassadeur se présentât devant le châh; les astronomes avaient été mis en demeure de se prononcer sur l'opportunité du moment où cette cérémonie devrait avoir lieu. Après avoir consulté les astres, ils décidèrent que le quatrième jour, qui était le terme d'usage, se présentait sous de fâcheux auspices, et qu'il fallait en choisir un autre. Cependant, sur les instances de l'ambassadeur, les choses restèrent dans les limites tracées par les habitudes d'étiquette, et nous dûmes comparaître sans délai devant le *châh-in-châh* ou *roi des rois*, devant l'*étoile du monde*. Des chevaux des écuries royales vinrent nous prendre. Précédés d'une avant-garde de *goulâms*, de *serbâs* et de *nazaktchis*, nous nous rendîmes au camp, où nous fûmes accueillis avec les plus grands honneurs. On nous fit descendre de cheval auprès d'un kiosque qu'on appelle *Haïnèh-Khânèh*, ou *kiosque des Miroirs*, situé à côté du palais habité par le châh. Nous y fûmes reçus par le ministre des affaires étrangères, Mirza-Ali, jeune homme de

vingt-deux ans, fort affable et parlant très bien le français. L'étiquette ne permettait pas au châh de nous faire offrir en sa présence le *kalioûn* et le thé; mais, comme nous ne pouvions sortir de la demeure royale sans y avoir reçu cette marque d'hospitalité, Mirza-Ali avait été chargé de ce soin. Nous passâmes donc dans le *kiosque des Miroirs* environ une demi-heure, pendant laquelle de nombreux *pichketmèths* (1) firent circuler d'excellens *kalioûns*, du thé et du café à la rose.

Le ministre des affaires étrangères, prévenu que le châh nous attendait, leva la séance et nous conduisit à son petit palais de *Hapht-Dest*. Nous y pénétrâmes par une galerie le long de laquelle étaient rangés une foule d'officiers, de *mirzas*, de *goulâms* et de *ferrachs*. Précédés du grand-maître des cérémonies, nous entrâmes dans un beau jardin dont nous suivîmes les allées entre deux haies de soldats qui présentaient les armes. Au fond du jardin était un pavillon ouvert où se tenait le châh, que nous ne pouvions voir. Nous en étions encore très éloignés, quand, selon l'usage, on nous fit faire un grand salut, qu'il fallut répéter un peu plus loin. Nous arrivâmes, en marchant à pas comptés, jusqu'à la hauteur du pavillon où nous attendait le roi, que nous distinguâmes cette fois. Là, naturellement, les génuflexions des Persans recommencèrent, ainsi que nos saluts respectueux; puis nous fûmes admis en présence du *pôle de l'univers*. Nous nous rangeâmes, les uns à côté des autres, contre le mur presque en face du châh, chacun de nous prenant la place qui lui revenait d'après celle qu'il occupait hiérarchiquement dans le personnel de la mission. Nous fîmes encore deux saluts au roi, et le maître des cérémonies prononça quelques courtes paroles de présentation, après quoi le châh fit signe à l'*elchi* de s'asseoir. Les autres membres de la légation restèrent debout.

La salle où nous étions était petite; les murs en étaient revêtus de peintures et de dorures du haut en bas, ainsi que le plafond. Un canal d'eau courante, formant au milieu un bassin avec jet d'eau, divisait cette pièce dans le sens de sa longueur. Au fond s'élevait une estrade à laquelle on montait par un petit escalier de quatre marches. Au-dessus de cette estrade s'ouvrait une espèce de grande niche ou d'arcade un peu moins large que la salle, terminée par une demi-coupole formée d'encorbellemens superposés et ornée de peintures. Trois fenêtres à barreaux de fer donnaient vue sur le camp royal. Le châh était assis sur cette estrade, dans un fauteuil en marqueterie d'ivoire, de nacre et d'or. Il était immobile. Son costume était très riche : une petite redingote de cachemire rouge, boutonnée sur la poitrine, était serrée autour de sa taille par une ceinture sur laquelle scintillait une brillante plaque de pierreries; les paremens de cet habit étaient brodés en

(1) Pages de service dans les appartemens du châh.

perles. Il avait les épaules et le haut des bras également chargés de perles formant de gracieux dessins. Sa tête était couverte du bonnet de peau d'agneau noir, qui caractérise la dynastie des Kadjârs et est devenu national. Cette coiffure était entourée d'une espèce de guirlande ou de couronne de gros diamans, surmontée d'une aigrette aussi en diamans. Aucun autre ornement ou attribut royal ne distinguait le châh. Ce prince nous parut jeune encore; sa figure, belle, mais peu expressive, exprimait la bonté plutôt que l'énergie.

L'étiquette voulait que l'ambassadeur portât le premier la parole. Son interprète avait pour cette circonstance élaboré, avec tout le soin dont il était capable, une harangue fleurie, ornée de flatteries métaphoriques et ampoulées, telle que l'exigeait le langage persan. Il la débita avec une accentuation tout orientale, qui parut faire beaucoup de plaisir au roi. Méhémed-Châh y fit une réponse brève, mais aussi aimable que le permettait l'usage. Après ces préliminaires, l'ambassadeur remit au châh ses lettres de créance : c'était un magnifique vélin enrichi d'arabesques coloriées et dorées, enfermé dans un superbe sachet de soie et d'or. Un des secrétaires le prit sur ses deux mains, et, montant le petit escalier, alla le déposer aux pieds du roi. L'ambassadeur saisit ce moment pour nous présenter, les uns après les autres, au châh, qui parut frappé de la diversité de nos attributions et de la spécialité que chacun de nous représentait dans cette petite société d'Européens venus de si loin pour étudier son pays. Nous nous retirâmes presque aussitôt, en saluant et en marchant à reculons. Le maître des cérémonies nous fit prendre place un à un en face de la fenêtre de la salle où était le châh, et nous répétâmes les *salamaleks* voulus.

La visite au premier ministre de Méhémed-Châh devait suivre immédiatement l'audience royale. Sortant de la salle du trône, nous nous rendîmes donc chez le vizir Hadji-Mirza-Agassi (1), qui avait une habitation dans l'enceinte du palais. Il nous reçut sans faste et avec une simplicité qui aurait choqué l'ambassadeur et les convenances, si cette simplicité n'avait été dans les habitudes de ce personnage, qui affectait une vie austère. Ce ministre était un mollah. Il avait été, en cette qualité, chargé de l'éducation de Méhémed-Châh. Il s'était attaché à son élève, et, changeant de position en même temps que lui, quand celui-ci était monté sur le trône, il était devenu son premier ministre. Non-seulement il dirigeait toutes les affaires de l'état, mais il avait acquis sur son maître une influence presque sans limites. Le châh ne s'occupait d'aucune affaire, et le sceptre était véritablement dans les mains de Hadji-Mirza-Agassi.

(1) On a pu lire dans la *Revue* un tableau de la cour de Méhémed-Châh en 1845, où la physionomie originale de ce vizir est rendue avec une parfaite vérité. Voyez la livraison du 15 juillet 1850.

Qu'on imagine un nez très long, courbé sur une bouche édentée surmontée de quelques poils mal teints, un œil éraillé, mais vif et spirituel, un geste brusque, un air fin ou plutôt rusé, et on aura l'exact portrait de ce singulier personnage. Ce petit vieillard encore vert était, comme un Persan, vaniteux à l'excès, de plus poète et beau parleur. Hadji-Mirza-Agassi avait trop d'esprit pour ne pas comprendre la supériorité européenne, mais il était trop fanatique pour la reconnaître. Il était d'un caractère trop faible, ou son ame était trop vénale pour ne pas subir les influences étrangères, quand elles apparaissaient sous la forme de menaces ou de présens. Il était, du reste, ignorant de tout ce qui n'était pas la lettre du Koran, et donnait presque tout son temps aux exercices d'une étroite dévotion. Il n'en avait pas pour cela moins de prétentions à connaître les affaires; son ambition était de paraître ne rien ignorer, et, chose remarquable pour un prêtre, il se donnait surtout pour un artilleur consommé. Aussi avait-il voulu se conserver les fonctions de grand-maître de l'artillerie.

Notre visite à Hadji-Mirza-Agassi fut courte; sa conversation n'était guère de nature à détruire les préjugés peu favorables à sa personne qui nous dominaient avant cette présentation. L'ignorance du mollah se trahissait chaque fois qu'il s'écartait des lieux communs de politesse pour toucher à des sujets un peu sérieux. Nous avions peine à garder notre gravité en voyant ce petit homme commenter ses paroles par des gestes grotesques et donner à chaque instant des coups de poing à son bonnet, qu'il mettait ainsi de travers dans un sens ou dans l'autre. Cette pantomime singulière signifiait, selon les dispositions du personnage, la colère ou l'admiration. Le hadji nous fit d'ailleurs un accueil excessivement flatteur, en ajoutant force thé et gâteaux épicés à ses paroles aimables.

En sortant du palais de Hapht-Dest, nous traversâmes le camp royal. Il était disposé autour de la demeure du châh, sur la rive droite du Zendéroûd et en face de la ville. Les tentes des soldats étaient alignées avec un ordre tout militaire, suivant l'arme ou le régiment auquel ils appartenaient. Quelques tentes plus grandes et plus belles servaient de résidence aux ministres, aux officiers de la maison du roi et à tous les khâns ou généraux qui faisaient partie de sa suite. L'aspect de ces troupes était très martial; le service se faisait militairement et à l'européenne. L'artillerie avait ses canons rangés en bon ordre et gardés par des factionnaires, le sabre au poing. Les chevaux étaient attachés derrière, au milieu des tentes, à des mangeoires qu'on avait construites très habilement et à peu de frais avec de la terre détrempée. La cavalerie se tenait derrière l'artillerie. A la gauche, du côté du palais où était le châh, l'infanterie avait dressé ses tentes sous les arbres. Les régimens se distinguaient les uns des autres à la couleur de l'uniforme. La garde du roi, en habits rouges, avait le premier rang; puis ve-

naient les régimens provinciaux avec leurs vestes bleues ou jaunes. Au milieu de toutes ces troupes résonnait de temps à autre le tambour, la trompette ou la voix d'un mollah qui annonçait l'heure de la prière. On y voyait aussi les *hachpâss* ou cuisiniers, circulant avec leurs plats de *pilau* sur la tête et leurs broches de *khebâb* (1), ou bien des *kalioûndjis* qui s'en allaient d'une tente à l'autre offrant leur *tombeki-chirazi*, tabac de Chiraz. On rencontrait encore des *saccas* qui colportaient de tous côtés leurs grandes outres noires pleines d'eau dont ils offraient un échantillon aux passans dans une tasse de cuivre *au nom d'Ali*. Ce camp pouvait contenir environ six mille hommes et deux mille chevaux qui avaient accompagné Méhémed-Châh depuis Téhéran.

A Ispahan comme à Téhéran, nous ne donnâmes aux visites officielles que le temps strictement nécessaire, et nous consacrâmes la meilleure partie de la journée à visiter la ville, à observer les habitans. Nous avions commencé par nous demander quelle était l'origine d'Ispahan, quel rôle avait joué cette ville dans l'antiquité, et nous avions reconnu que ces deux questions étaient également difficiles à résoudre. D'un côté, les géographes anciens donnent le nom d'*Aspa* ou *Aspadana* à une ville dont la position topographique paraît correspondre à celle de la capitale de la Perse; de l'autre, ils ne nous fournissent sur cette ville aucun renseignement qui puisse nous aider à en constater l'identité, en sorte qu'on hésite à prendre, comme indice sérieux, la conformité de nom qui existe entre *Aspadana* et *Ispahan*. Quant aux écrivains orientaux, les uns font remonter l'origine de cette ville jusqu'aux temps fabuleux de la dynastie des *Pichdâdiens*, et assurent qu'elle était la capitale de l'Irân 700 ans avant Jésus-Christ. D'autres croient qu'Ispahan doit son existence à la réunion de deux villages, celui de Cheheristan, fortifié par Alexandre, et celui de *Iaoudieh* (la juiverie), fondé par Nabuchodonosor. Entre des versions si différentes, l'érudition est bien forcée d'avouer son incompétence.

Quoi qu'il en soit, Ispahan est sans contredit l'une des plus grandes villes du monde. L'espace qu'elle occupe n'a pas moins de 40 kilomètres de circonférence; mais, dans ce périmètre immense, il faut comprendre les faubourgs, villages, palais ou jardins, les uns habités, les autres ruinés, qui sont attenans aux murs d'enceinte, le tout ne faisant qu'une seule et même ville. Cette étendue a fait dire aux Persans ce mot qui, malgré son exagération tout orientale, est resté populaire : *Ispahan est la moitié du monde*. Sa population aurait diminué considérablement depuis deux cents ans, si le chiffre de six cent mille ames, que lui ont attribué les voyageurs du XVIIe siècle, était réel; on n'accorde plus à Ispahan que cent mille ames environ, et encore est-il extrêmement difficile d'établir ce dénombrement d'après des données

(1) Mouton rôti coupé en petits morceaux.

certaines. La fluctuation continuelle de la population, les émigrations fréquentes dans toute la Perse, sont des causes d'erreurs qui rendent assez difficile l'application de la statistique aux populations de l'Irân. A ces causes il faut ajouter l'absence presque totale de tableaux de recensement ou d'états civils qui indiquent la naissance et la mort des citoyens. Ce manque de statistique officielle a mis en goût de calculs un peu trop ingénieux certains voyageurs qui ont voulu chercher, dans le nombre des moutons tués à la boucherie d'Ispahan, le chiffre approximatif de sa population. Il est impossible d'ajouter foi à un calcul établi sur cette base. Outre que les Persans mangent peu de viande, il faut observer que la plupart des habitans sont trop pauvres pour s'en permettre l'usage, et ne mangent guère que du pain, du laitage et des légumes. On ne pourrait pas davantage se baser sur l'étendue de la ville ou le nombre des maisons. Si cette manière de procéder pouvait être certaine au temps de Châh-Abbas, alors qu'il appelait à lui la population et que Ispahan était florissant, aujourd'hui elle mènerait à l'erreur, car les cinq sixièmes des maisons ou des palais sont ruinés et entièrement abandonnés.

Malgré cette diminution considérable de la population, Ispahan n'en a pas moins conservé un aspect grandiose. On peut même dire que l'effet que cette ville produit aujourd'hui ne doit pas être moindre que celui qu'elle produisait au temps de sa plus brillante splendeur. En Perse, les maisons ou les quartiers abandonnés n'ont pas extérieurement et ne présentent pas à l'œil cet aspect triste et délabré qu'ils ont dans nos pays. Les maisons n'ont point de façade sur la rue; rien n'est apparent, et tout ce qui contribue à en rendre l'habitation commode ou agréable, tout ce qui en fait le luxe se trouve à l'intérieur et caché derrière des murs qui bravent la curiosité du passant. Il en résulte qu'on peut s'y méprendre et parcourir certains quartiers d'Ispahan, sans se douter que les maisons en sont désertes et tombent en ruines. Le voyageur se fait encore plus aisément illusion quand il contemple de loin la ville et qu'il voit ses majestueuses mosquées briller étincelantes au-dessus des mille coupoles des bazars et d'un nombre considérable de palais ou d'habitations de toute sorte. Ce n'est qu'en pénétrant dans cette grande cité, où se meut trop à l'aise une population amoindrie, et en marchant au travers de ses rues solitaires, que l'on comprend tout ce qu'elle a perdu depuis la fin tragique du dernier des Sophis.

Les monumens les plus remarquables de la Perse moderne, surtout à Ispahan, ce sont les mosquées. Si l'on voulait juger de la dévotion des peuples par les frais d'embellissement qu'ils font pour décorer les lieux destinés à l'adoration de l'Être suprême, on ne pourrait se refuser à croire les nations de l'Orient éminemment plus religieuses que celles de l'Occident. En Europe, les palais des rois, les musées, les hôtels de ville, les maisons des particuliers même, rivalisent de richesse

architectonique et d'ornemens de toute sorte avec les temples chrétiens, qu'ils soient de style grec ou gothique. Chez les peuples musulmans, les architectes ont employé tout leur savoir, appliqué les inventions les plus élégantes de leur imagination à la construction et à la décoration des mosquées : celles-ci dominent partout les villes, et leurs puissantes coupoles s'élèvent majestueusement, entre leurs minarets élancés, au-dessus de toutes les habitations, simples maisons ou palais. Aux mosquées, les plus beaux marbres, l'albâtre égyptien, le granit rouge, les colonnes élégantes en vert antique ou en porphyre, les chapiteaux dorés et gracieusement sculptés; aux mosquées encore, les arabesques qui, sur l'émail, tracent les versets du Koran en lettres brillantes, les voûtes superposées aux stalactites d'or, les arcades élancées qui se courbent et s'entrelacent en décrivant l'ogive arabe ou le cintre byzantin. Partout l'idée de Dieu y domine, partout son culte frappe le regard, et la pensée de l'homme est ramenée vers le ciel.

La partie sud de la ville est celle où se trouvent réunis les édifices principaux. Là, sur un espace immense, s'ouvre la grande place, qui porte le nom de ***Meïdân-i-Châh*** ou ***Place Royale***. En temps ordinaire, la plus grande partie du ***Meïdan-i-Châh,*** qui est sans contredit une des plus vastes places du monde, est occupée par une foule de petits marchands forains, dont le commerce consiste en denrées d'espèce commune et surtout en marchandises d'occasion : c'est une espèce de foire permanente à la portée des consommateurs pauvres. Là, fripiers, quincaillers, fruitiers, revendeurs de toute espèce, abrités sous de grands parasols, étalent sur des lambeaux de tapis ou des nattes la défroque des morts, de vieilles armes rouillées, des outils, des selles ou brides de hasard, des pastèques, du raisin ou des fruits secs. Plus loin sont les maquignons et les chameliers, qui s'efforcent d'énumérer aux acheteurs les qualités de leurs chevaux, ou de faire l'éloge de la docilité de leurs chameaux. A côté d'eux retentissent les coups de marteau des maréchaux qui ferrent les chevaux ou les mules de quelque caravane prête à partir. Au milieu de ce monde animé sont quelques échoppes plus paisibles, sous lesquelles siégent gravement les écrivains et les médecins ou ***hékims***. Ceux-ci sont en même temps apothicaires, et ils débitent les drogues qu'ils ordonnent, ce qui les entraîne à prodiguer les médicamens, au risque de tuer les malades. Quant aux écrivains, ils ont peu de pratiques, car en Perse il y a bien peu d'individus qui soient totalement illettrés. A côté des ***hékims*** sont les cuisiniers, qui, sur un petit fourneau où pétille une braise ardente, font rôtir leurs brochettes de ***khébâb***. Dans ces restaurans en plein air, on trouve facilement le moyen de faire un bon repas : du ***pilau*** toujours prêt, du mouton rôti, des concombres, ou des salades trempées dans de l'hydromel, avec quelques dattes ou du raisin, tel est le menu dont peuvent se régaler, sans grands frais, les chalands attardés. Dans un

coin de la place sont des derviches qui font des prédications au nom d'Ali, ou des conteurs qui récitent les poésies épicuriennes d'Hafiz, le *Gulistân* (1) de Saadi, ou les exploits de *Roustâm*, l'Hercule et le Roland des Persans. Au centre de cette population agitée et bruyante de vendeurs et d'acheteurs s'élève, sur une estrade, le bureau de l'inspecteur du marché. Il est entouré de ses estafiers, dont les fonctions consistent à bâtonner ceux qui mettraient du trouble dans la foule. Ce bazar en plein air est celui des pauvres marchands qui n'ont pas les moyens de louer des boutiques dans les bazars couverts. Cependant les places occupées par eux sur ce marché ne sont pas gratuites : elles paient toutes un droit d'étalage, fort modique il est vrai, qui descend jusqu'à 1 sou, mais qui ne laisse pas de rendre jusqu'à 40 ou 50 francs par jour. Cet impôt est levé au profit de la mosquée royale, dont il est l'un des meilleurs revenus, précisément en raison du pauvre trafic qui s'exerce sur cette place, car, à cause du peu de confiance que les marchands inspirent, les percepteurs font leur collecte chaque jour, ou au moins chaque semaine, sans jamais accorder de crédit. Le soir, tous ces étalagistes rassemblent leurs marchandises, les recouvrent de leurs parasols ou de leurs nattes, et les confient à la garde des surveillans de la police.

C'est sur cette même place que débouchent les bazars permanens. Dans une cité asiatique, ces grands marchés constituent, pour ainsi dire, une ville à part, ville qui a aussi ses rues, sa population, sa police et surtout sa physionomie distincte. Les bazars d'Ispahan sont dignes de cette superbe ville : ils se divisent en plusieurs quartiers, qui sont traversés par d'innombrables rues ou galeries bien bâties et ornées de quelques peintures. Il faut plus d'une heure, à cheval, pour parcourir la voie centrale, celle à laquelle aboutissent toutes les autres de chaque côté. Rien dans nos pays ne peut donner l'idée d'un bazar d'Orient. Qu'on se figure de longues allées larges de douze à quinze pieds, voûtées, éclairées du haut et bordées, sans interruption, de boutiques garnies de marchandises entassées au fond, exposées sur les parois latérales ou étalées sur la devanture. Dans chacun de ces magasins, qui n'ont guère plus de sept à huit pieds de largeur et de profondeur, sont assis gravement sur leurs talons les marchands qui fument, comptent, mesurent ou débattent leurs prix avec les acheteurs. Entre ces boutiques, le passage est obstrué par une foule de gens vêtus de costumes différens, de toutes couleurs, à pied, à cheval, artisans, bourgeois, *mirzas*, portefaix, soldats, muletiers, *sakkas*, *kalioûndji*, femmes voilées, derviches qui invoquent Ali, ou chameaux chargés de pesans fardeaux. Tout ce peuple se meut, se presse, se heurte ou se gare aux cris répétés de *kabardah! kabardah* (gare à vous)!

(1) *Gulistân* est le poème le plus renommé de Saadi.

Dans les bazars d'Orient, tous les artisans ne sont pas confondus, tous les négoces ne sont pas mêlés; ils sont séparés, ils ont des quartiers distincts; chaque nature de marchandises a son bazar particulier. Ainsi il y a le bazar des drapiers, le bazar des armuriers, le bazar des cordonniers, des tailleurs, des confiseurs, etc., et ce dernier n'est pas l'un des moins importans. Les Persans, en effet, sont friands, et mangent beaucoup de sucreries. Cette classification des bazars, établie d'après les diverses branches de négoce, leur donne un aspect très pittoresque. Rien, par exemple, n'est curieux comme le bazar où sont groupés, sans apprêt, avec tous les accidens que forme le hasard, les damas du Khorassan ou les canons damasquinés de Chiraz à côté des flèches peintes de la Turcomanie ou des boucliers kurdes; plus loin, ce sont les marchands de tapis, ou ceux qui vendent les *kadoks* (1) d'Ispahan; ils étalent dans un pêle-mêle harmonieux leurs charmans *sedjiàdèhs* (2) aux mille couleurs habilement nuancées, ou leurs longues bandes de toile de coton à grands ramages de fleurs et d'oiseaux entremêlés; ici est la rue des *Hachpâss*, où le boutiquier vient prendre son repas, composé d'un peu de *pilau* et de quelques morceaux de *khebâb;* à côté, un *kalioûndji* lui prépare une pipe en lui assurant que son *tombeki* est bien du véritable *chirazi*. Cette partie du bazar n'est pas une des moins pittoresques : les tons vigoureux qui lui sont particuliers y déterminent des effets d'ombre et de lumière qui ne seraient pas indignes de la palette de Rembrandt. Les élégantes boutiques des émailleurs font une heureuse opposition à la teinte enfumée et quelque peu sombre de ce bazar culinaire. Là sont disposés avec art, pour séduire les amateurs, les charmans *kalioûns* en or, en argent, émaillés de bleu, de vert, avec des guirlandes de perles, et des tubes habilement sculptés. Tout près des émailleurs sont les peintres, les habiles faiseurs de boîtes et de *kalamdans* ou écritoires, sur lesquelles, avec un fini et une délicatesse inouis, ils représentent des oiseaux, des fleurs, des arabesques ou des scènes de harem. De ce côté du bazar se trouvent aussi les séduisans *haïnèhs*, petits miroirs dont la glace est cachée et couverte de peintures délicieuses : c'est là un des ouvrages dans lesquels les Persans excellent; ils y apportent un fini, une adresse, une touche délicate qui font de ces miroirs de petits chefs-d'œuvre.

De distance en distance, dans ces galeries, s'ouvre une grande porte, qui est celle d'un caravansérail. Comme les bazars, les caravansérails ont leur spécialité : les uns reçoivent les épices, les drogues ou les matières propres à la teinture; les autres les soieries, les velours, ou les porcelaines, les verreries, les peaux, les métaux, etc. Ce sont des espèces d'hôtelleries où descendent, avec leurs marchandises, les né-

(1) Cotonnades de couleur.

(2) Tapis pour faire la prière.

gocians en gros, qui y trouvent un logement et un magasin, pour lesquels ils paient une légère redevance pendant le temps de leur séjour. C'est là que viennent s'approvisionner les détaillans; c'est là aussi que les agens du fisc comptent les ballots, et prélèvent l'impôt dû par leurs propriétaires.

Les bazars s'ouvrent et se ferment de bonne heure. Les marchands retournent, dès que le soleil est couché, dans leurs maisons, où il ne reste, pendant qu'ils sont à leurs affaires, que les femmes et les enfans. Au milieu du jour, cette espèce de ville marchande contient la plus grande partie de la population; c'est là que se rencontrent et que débattent leurs intérêts les bourgeois, les ouvriers d'Ispahan. Quant aux personnages d'un rang élevé, ils n'y circulent pas. Ils y passent entourés de leur cortége de *ferrachs*, si c'est leur chemin, mais ils ne s'y arrêtent pas; ils compromettraient leur dignité. Dès qu'il fait nuit, les bazars sont déserts, et les boutiques bien fermées, cadenassées, sont confiées à la garde de nombreux agens de police.

La place du Meïdan-i-Châh réunit les trois monumens les plus caractéristiques d'une ville orientale : bordée d'un côté par les bazars, elle est terminée de l'autre par la plus belle mosquée et par le plus beau palais d'Ispahan. La mosquée s'appelle, nous l'avons dit, *Matchit-Djumah* ou *Matchit-i-Châh*, ce qui signifie *mosquée principale* ou *mosquée royale*. Il va sans dire que ce n'est pas d'après nos temples européens, de style grec ou gothique, qu'on peut se faire une idée des mosquées persanes. Dans ce pays, l'art et les mille détails qui forment l'ensemble de ses productions architectoniques ont un caractère particulier, une essence originale que l'on ne trouve ni en Égypte ni à Constantinople, et qu'on ne commence à pressentir que de l'autre côté du Tigre. Aucun germe de cet art persan n'a pris racine sur la rive occidentale de ce fleuve, qui est, en Asie, comme une limite infranchissable posée entre deux natures, entre deux civilisations tout-à-fait distinctes : celle des Arabes du Kaire, puis des Turcs à l'occident, et celle des Arabes de Bagdad et des Persans à l'orient; la civilisation des kalifes fatimites d'une part, et de l'autre celle des kalifes abassides.

Parmi les modèles de l'architecture religieuse qui a pris naissance sous les seconds, on en retrouve du temps d'Haroun-el-Rechid, qui régnait à Bagdad au VIIIe siècle; mais le temple que l'on peut considérer aujourd'hui comme le plus beau type de ces pieux édifices est sans contredit la mosquée royale d'Ispahan. Elle termine, ainsi que j'ai dit, la Place Royale. Défendue de la foule des marchands, acheteurs ou cavaliers qui encombrent le Meïdan, par un petit mur le long duquel règne un banc, elle est précédée par une avant-cour qui a la forme régulière d'un demi-pentagone. Sur l'un des côtés de cette cour s'élève le portail entre deux minarets élancés, dont l'émail bleu se perd dans l'azur du ciel. Une haute arcade ornée de dessins d'un goût exquis

lui sert de porche. L'ogive gigantesque de cette arcade est dessinée par un faisceau de torsades élégantes revêtues d'émail, et qui s'élancent, de chaque côté, d'une base découpée dans un bloc d'albâtre figurant un grand vase. De longues tablettes de porcelaine bleue, sur lesquelles ressortent en blanc des versets du Koran, forment un cadre splendide à cette majestueuse entrée. Sous cette arcade gigantesque, une porte en bois de cyprès, couverte d'ornemens et de lames épaisses d'argent massif ciselées et travaillées à jour, donne entrée dans la mosquée. Au haut de cette porte est fixée une chaîne qui descend et se divise, à quelques pieds du sol, en deux bouts rattachés aux jambages, de manière à barrer le passage aux animaux. Grace à quelques relations utiles que j'avais formées à Ispahan, j'eus le bonheur d'être autorisé à franchir cette barrière devant laquelle tout chrétien doit s'arrêter. Au-delà du seuil si soigneusement défendu contre tout visiteur profane, on se trouve dans un vestibule où se réunissent, pour fumer et causer, les fidèles qui viennent de purifier leur ame par la prière. Les mollahs altérés par un long prêche peuvent y puiser, dans une énorme vasque de jaspe, l'eau qu'y entretient à perpétuité, au moyen d'une rente pieuse, la charité de quelque dévot personnage. De ce porche, on passe dans le cloître intérieur. C'est une vaste cour carrée, au centre de laquelle est un bassin pour les ablutions. Des arcades disposées autour de ce préau sont autant de cellules ou d'écoles, où les mollahs enseignent l'astrologie et mêlent la lecture des poésies philosophiques de Saadi aux arguties et aux commentaires les plus subtils du Koran. Sur l'un des côtés de ce vaste cloître s'ouvre le profond et mystérieux sanctuaire au fond duquel s'entrevoit le *mehrâb* ou la niche mystique vers laquelle les musulmans doivent se tourner pour être dans la direction de la Mecque, quand ils font leurs prières.

Le sanctuaire, ou lieu de la prière par excellence, est dominé par une vaste coupole. Un demi-jour favorable au recueillement l'éclaire à peine. C'est là que les zélés croyans viennent passer de longues heures, absorbés dans les pratiques d'une dévotion contemplative qu'exalte trop souvent l'usage immodéré de l'opium. Les murs élevés et les pilastres épais sur lesquels s'appuie, pour mieux s'élancer, le dôme gigantesque de la mosquée sont ornés, à la base, de larges plaques de jaspe ou d'albâtre et entièrement revêtus d'émaux aux mosaïques richement coloriées. Sous la coupole est placée la chaire, tribune de la prédication religieuse et emblème du trône pontifical du haut duquel Mahomet dicta ses lois.

La grande mosquée d'Ispahan a été fondée au commencement du XVIIe siècle par Châh-Abbas, qui y dépensa plus de 50,000 toûmans royaux, ou un million et demi de francs, somme immense pour un pays où la main-d'œuvre est peu coûteuse. Il existe beaucoup d'autres mosquées dans cette capitale; les unes dressent leurs dômes cha-

toyans entre des minarets d'émail; les autres, plus modestes, n'ont que des coupoles en briques : aucune n'égale en richesse et en beauté la grande mosquée royale.

Le palais érigé par Châh-Abbas, qui s'élève à côté de la grande mosquée, est une véritable ville. Il y a là plusieurs palais, plusieurs kiosques, un nombre infini d'habitations, les unes près des autres, séparées par des jardins spacieux, et toutes comprises et renfermées dans une enceinte particulière d'une très vaste étendue. Cette demeure somptueuse domine la place du *Meïdan* de toute la hauteur d'un kiosque ou portique immense, qui a plus de cinquante mètres d'élévation. A la partie supérieure est une galerie aérienne, dont les sveltes colonnes supportent une toiture en bois peint et sculpté. De là le souverain embrassait d'un seul coup d'œil sa capitale entière et tout le territoire environnant, aussi loin que pouvait s'étendre son regard, qui ne s'arrêtait qu'aux gorges du Zendéroud, ou se perdait, plus loin encore, dans le mirage du désert de Yezd.

L'entrée principale du palais est sur la place : c'est une porte de très grandes proportions, dont les montans sont en porphyre et les ventaux en bois de cèdre garni de lames et de clous d'argent. Elle porte le nom d'*Alâh-kapi*, c'est-à-dire la *Porte haute* ou la *Porte sacrée*, de même qu'à Stamboul on dit la *Sublime Porte*. Quand on a franchi le seuil royal, on ne retrouve plus cette magnificence et cette pompe que le luxe oriental et le faste particulier aux Sophis étalaient jadis dans ce vaste palais. On erre au milieu des ruines, le pied heurte çà et là des débris dorés ou quelques fragmens de porphyre amoncelés sous la poussière des décombres. Parmi les causes qui ont pu amener une telle décadence, il en est une qui, en Orient, a produit partout les mêmes effets : c'est la répulsion qu'éprouvent les Orientaux pour l'habitation de leurs pères. Ils bâtissent pour eux-mêmes, et l'insuffisance de leurs moyens ou le manque d'artistes habiles les obligent souvent à dépouiller les lieux habités par leurs ancêtres pour parer leur nouvelle résidence. Fidèles à cette coutume ou à ce préjugé, les successeurs de Châh-Abbas ont laissé tomber en ruines la plus grande partie de son palais. Moins fastueux que ce prince, ils se sont contentés de demeures moins magnifiques, ou se sont relégués dans quelques-uns des kiosques de cette espèce de ville royale. Cependant, comme pour montrer ce que fut la splendeur de cette cour magnifique des Sophis, il reste encore debout au milieu de ces ruines un palais qu'habita Châh-Abbas-le-Grand. Il est situé au centre de plusieurs jardins qu'on appelle *Hecht-Beïcht* ou les *huit paradis*, par allusion aux séjours délicieux qui s'y trouvent. Ce kiosque est composé d'un corps de bâtiment où sont plusieurs petites pièces élégantes, retirées et intimes. Elles communiquent à une salle qui n'a pas moins de trente mètres de long sur six de large

et qui coupe toute la largeur de l'édifice. Cette pièce est d'une ornementation extrêmement remarquable : les murs, les fenêtres, les portes et le plafond en sont tout dorés et couverts de peintures parfaitement exécutées. Les peintures des portes notamment sont d'une touche exquise : sur les panneaux qui divisent chaque ventail sont peints de petits tableaux qui représentent des femmes, des danseuses dans des costumes charmans, ou des bouquets de fleurs artistement disposées, reproduits avec une élégance de pinceau surprenante.

Ce que cette salle royale offre de plus beau et de très réellement remarquable, ce sont six grands tableaux qui ont cinq mètres de long sur trois ou quatre de haut, retraçant des faits de l'histoire de Perse. Châh-Abbas, fondateur de cette magnifique résidence, s'était plu à y rappeler des épisodes de la vie de ses glorieux ancêtres. Il ne s'y était pas oublié : à côté de Châh-Ismaël combattant les Turcs, de Châh-Thamas recevant l'empereur indien *Houmaïoûn*, auquel il accorda une hospitalité toute royale, on voit Châh-Abbas taillant en pièces l'armée des Tartares-Yuzbeks. Les autres tableaux représentent des fêtes royales. Cette salle était celle du trône. On y arrivait par un salon avec lequel la salle du trône était mise en communication au moyen de deux belles portes. Ce salon est lui-même splendidement orné d'innombrables glaces de Venise et de peintures de toute sorte. L'or, le stuc, l'azur et l'albâtre se mêlent et s'allient pour charmer l'œil, depuis la base jusqu'au plafond. Un grand bassin d'eau sans cesse renouvelée est au milieu. Une des faces de ce vestibule royal, exposée au nord, est entièrement ouverte sur un portique formé de dix-huit colonnes dorées et tournées en spirale, qui supportent un toit sous lequel, abrité du soleil, l'air se répand et circule sans obstacle. C'est de ce portique même que la résidence de Châh-Abbas tire son nom.

Parmi les merveilles de l'art oriental que renferme Ispahan, nous citerons encore un autre palais, celui d'*Amarat-Serpouchet*, charmante retraite consacrée à de mystérieux plaisirs par un fils de Feth-Ali-Châh, et qui servait, au moment de notre passage, de résidence au gouverneur d'Ispahan. Tout dans ce palais respire le charme de la vie orientale, telle que les poètes l'ont rêvée et décrite quelquefois. On entre : on est dans un petit jardin embaumé de fleurs odorantes, toujours belles, toujours rafraîchies par la douce rosée que répand un jet d'eau qui ne s'arrête jamais. Là, le chèvrefeuille embaumé et la rose, *délicieuse coupe où vient boire le rossignol* (1), s'élancent en longues guirlandes, et retombent en se jouant au-dessus de l'albâtre des vasques élégantes. L'eau limpide du bassin déborde et tombe en capricieux festons pour baigner les jacinthes et les tubéreuses qui remplissent

(1) Métaphore usitée par les poètes arabes et persans pour désigner la rose.

l'atmosphère de leurs parfums. Le pavé de marbre, toujours blanc, toujours frais, réfléchit comme un miroir les lilas et les myrtes. On se croit transporté par une bonne fée dans un de ces palais enchantés des contes arabes. Encore un pas, et on est assis au milieu des merveilles fantastiques d'un Orient fabuleux. Montons ces degrés, soulevons cette élégante tapisserie; nous entrons dans un appartement où les yeux éblouis ont peine à s'ouvrir. La lumière du jour ne parvient à faire entrer quelques faibles rayons qu'au travers de vitraux coloriés et découpés en forme de fleurs. Le pied s'y appuie silencieusement sur d'épais et riches tapis. Tout dans ce charmant réduit invite à de doux songes. Un panneau se lève, une salle vous apparaît à demi éclairée par un jour bleuâtre : c'est le réduit le plus secret de la beauté. Le sybarite fondateur de cet ermitage, où mille voluptés se cachaient pour lui, y a enfanté les plus suaves créations, imaginé les plus subtils raffinemens de la jouissance. Dans un large bassin, toujours plein d'une eau limpide et profonde, se baignent seize cariatides en marbre, groupées par quatre et supportant quatre colonnettes de glace et d'or, le long desquelles se glisse une douce lumière. Sur sa nappe tranquille de larges nénuphars en cristal laissent échapper de leurs longs pistils de gracieux jets d'eau dont les gouttes éparpillées rafraîchissent la salle. Partout de vives peintures, des sculptures gracieuses, de riches mosaïques. Cent miroirs répètent les charmans détails de cet ensemble enchanteur. Le palais *Amarat-Serpouchet* est d'une date récente; il fut construit par le prince Seïf-Oud-Dovlèt-Mirza, fils de Feth-Ali-Châh, qui eut en partage le gouvernement d'Ispahan. Le prince n'avait pas eu l'ambition de rivaliser avec les splendeurs de Châh-Abbas; il n'avait pas visé aux grandeurs somptueuses de *Tchehel-Sutoun*. Homme de goût et de plaisir, épicurien de l'école de Hafiz, le *châhzadèh* avait conçu l'idée d'un paradis à son usage; il l'avait réalisée. Entouré des ruines des Sophis, redoutant la tristesse des spectacles de dévastation et de misère qui se multipliaient en Perse, il avait réus i à les oublier en charmant ses yeux par tout ce que l'art et l'imagination pouvaient enfanter de plus délicat et de plus galant. Mais combien d'exactions furent le prix des plaisirs du prince! Voilà ce que je ne sus pas et ce que pourraient dire les Ispahanis. Dépossédé, comme la plupart des princes de sa famille, par suite de la politique que crut devoir adopter Méhémed-Châh en montant sur le trône, le *châhzadèh* vit modestement aujourd'hui à Téhéran, rêvant avec tristesse à son délicieux *Amarat*.

Près de l'enceinte royale, au milieu de la grande avenue de *Tchar-Bâgh*, est encore un monument dont il faut dire quelques mots : c'est le dernier ouvrage des Sophis, une mosquée élevée par Châh-Sultân-Husseïn. Cet édifice, dont le dôme et les élégans minarets se mêlent aux têtes superbes des platanes, n'est pas exclusivement réservé à la

prière. C'est ce que les Persans appellent un *medresseh*, c'est-à-dire une école dans laquelle les mollahs instruisent les jeunes mirzas et commentent, pour l'enseignement religieux, les textes arabes du Koran. Une grande porte, en partie barrée par une chaîne selon l'usage, sert d'entrée au *medresseh*, et introduit le visiteur dans un portique très vaste et magnifiquement orné de mosaïques. En face s'ouvre une arcade qui laisse voir les ombrages d'un vaste jardin; à droite et à gauche sont des logemens réservés aux mollahs. C'est là aussi que se tiennent les marchands attirés par l'affluence des élèves. Leurs tréteaux en gradins sont chargés de fruits, de pastèques et de concombres; les bols de lait caillé ou *yogourt* rivalisent avec les *cherbets* (sorbets), l'hydromel, les *pilaus* odorans et safranés, affriandant par leur fumet les écoliers qui hésitent en face des broches engageantes de *khebâb*, sur lesquelles le *hachpâss* du lieu répand généreusement le poivre. A côté, les *kalioûndjis* préparent leur meilleur *tombeki*, et essaient leurs pipes, dont on entend les ronflemens aspirés par d'excellens poumons. C'est à ces buffets que viennent se restaurer les étudians. Ils y sont bien traités; la carte n'est pas chère, et le beau ciel d'Ispahan prête au repas frugal qu'on leur sert en plein air une saveur à laquelle moi-même je ne fus pas insensible. Au centre du portique est une large vasque en porphyre, remplie d'eau, sur les bords de laquelle sont des tasses en cuivre mises à la disposition de ceux qui ont soif.

L'intérieur du *medresseh* ressemble à celui de toutes les mosquées; nous ne le décrirons pas : nous remarquerons seulement que le charme particulier de cette mosquée est dans ses magnifiques ombrages. Partout les jasmins et les rosiers s'y enroulent au pied des arbres, grimpent dans leurs branches et répandent de délicieux parfums. Dans ce lieu, l'étude est un plaisir, et les jeunes Persans qui viennent l'y chercher s'y oublient volontiers. Aussi cette école est-elle la plus fréquentée d'Ispahan.

Après avoir parlé des monumens d'Ispahan, parlerons-nous de sa population? Ce que nous avons dit des désordres commis par les *loutis* fait assez connaître combien les habitans d'Ispahan poussent loin ce mélange de fatalisme et de violence, de torpeur et d'exaltation, qui est le propre des Orientaux. Tout l'intérêt d'un séjour à Ispahan se concentre dans une visite aux admirables créations de la puissance des Sophis, qui s'y offrent si nombreuses au voyageur. La vie des Persans se partage elle-même tout entière entre les bazars, les mosquées et les palais. C'est là que nous l'avons observée pendant notre séjour dans la seconde capitale de la Perse; c'est là que nous avons rencontré à la fois le passé dans ses formes les plus splendides et le présent sous son aspect le moins triste.

EUGÈNE FLANDIN.

LES ARTS

EN 1851.

LA ROME SOUTERRAINE. — L'EXPÉDITION DE MÉSOPOTAMIE. — LE SÉRAPÉUM.

Si la littérature est l'expression de la société, les arts sont le dernier mot de la civilisation et l'indice le plus certain de la vitalité d'un peuple. Aussi, à la veille d'une crise redoutée, quand l'avenir est enveloppé d'une obscurité fatale, quand les cœurs les plus résolus sont troublés et craignent de voir périr dans un commun naufrage la société et la civilisation, il est doux d'avoir à signaler dans le monde des arts un mouvement inespéré. Ce symptôme suffirait presque pour nous rassurer sur l'existence de cette société qu'on croit défaillante. Il indique chez elle comme une sorte de certitude de l'avenir, comme un redoublement de vitalité suprême du plus favorable augure. Ce n'est pas quand l'arbre va périr que la séve monte avec tant d'ardeur.

Ce goût des arts, qui tend chaque jour à se généraliser, sera un des caractères les plus frappans de notre époque. Jamais peut-être leur action n'a été plus marquée, leur influence plus étendue; jamais ceux qui les cultivent n'ont été plus nombreux, plus zélés, plus habiles; jamais leurs efforts n'ont été plus suivis et n'ont obtenu un succès plus réel. Il faudrait remonter jusqu'aux jours les plus prospères du dernier règne pour assister à un mouvement aussi énergique. Les artistes ont eu foi dans la protection éclairée que de nobles et encourageantes paroles leur avaient fait entrevoir lors de la clôture du dernier salon. Chacun d'eux s'est remis à l'œuvre avec une nouvelle

ardeur, ceux-là pour se maintenir au premier rang, ceux-ci pour le conquérir, et nous ne doutons pas qu'à la prochaine exposition, plus d'une œuvre excellente ne vienne consacrer une réputation acquise ou révéler un talent nouveau. Cette assertion peut paraître hasardée; nous espérons cependant que l'occasion s'offrira de prouver qu'elle n'a rien de téméraire. En attendant que nous puissions jeter un coup d'œil sur les travaux qui se préparent dans nos ateliers, sur les décorations qui s'achèvent dans nos églises, nous devons nous occuper d'objets d'un ordre tout particulier, qui présentent un intérêt sinon également vif, du moins également général et considérable.

Le mouvement que nous constatons ici ne s'est pas arrêté, en effet, à ce qu'on pourrait appeler la *production*. Il a embrassé tous les travaux qui concernent les beaux-arts: la décoration des édifices publics, le classement et l'organisation des musées, la restauration des monumens historiques, — la publication des documens qui intéressent les arts, — l'achèvement de monumens d'un ordre spécial, comme le tombeau de l'empereur Napoléon, celui de l'archevêque de Paris, — les décorations sculpturales du pont d'Iéna, de l'École des mines, de l'École des arts et métiers. Ce mouvement, l'active volonté d'un ministre a su résolûment étendre son action hors des limites étroites fixées par le budget. Toutes les fois qu'une occasion favorable et qui intéressait la gloire du pays s'est présentée, M. Léon Faucher s'est empressé de la saisir, et, si les ressources ordinaires ne pouvaient suffire à l'exécution de projets non prévus, il n'a jamais craint de prendre une initiative délicate, de réclamer les crédits nécessaires, et, il faut le dire, il a toujours réussi. Ainsi, sur sa proposition, l'assemblée législative vient de décider qu'une somme importante serait consacrée à l'une de ces grandes publications dont s'honore la France, la *Rome souterraine* de M. Perret; que les fouilles entreprises à Ninive par M. Botta et interrompues depuis plusieurs années seraient continuées par M. Place, son successeur au consulat de Mossul; qu'une grande expédition scientifique serait envoyée dans la Mésopotamie et la Babylonie pour compléter les belles découvertes faites sur le sol assyrien; qu'en Égypte, un temple du dieu Sérapis, récemment découvert par M. Mariette aux environs de Memphis, serait déblayé, et que les statues et les nombreux objets d'art provenant de ces fouilles viendraient enrichir le musée du Louvre. L'assemblée a complété son œuvre par le vote des crédits extraordinaires, qui ne s'élèvent pas à moins de 312,000 francs.

Chacune de ces décisions législatives a, comme on voit, une importance réelle, et quelques-unes sont d'un haut intérêt pour les arts. Comme, parmi les travaux qu'elles encouragent, quelques-uns ont eu déjà un certain retentissement et qu'ils ne peuvent manquer d'attirer long-temps encore l'attention du monde savant, nous croyons utile de les examiner ici avec quelque détail, dans l'intention surtout d'en

faire pressentir les résultats probables. Le temps présent semblait peu favorable aux arts, et les voilà tout à coup en veine de prospérité. C'est le bilan de cette situation inespérée que nous voudrions établir sur le terrain des études archéologiques d'abord, et plus tard dans le domaine des créations originales.

I.

Dans les premiers mois de l'année 1850, le bruit se répandit parmi les artistes et les savans que d'intéressantes découvertes venaient d'être faites dans les catacombes de Rome. On racontait qu'un de nos architectes les plus intelligens s'était livré à une longue et pénible investigation de cette cité souterraine, avait pénétré dans de nouvelles galeries, découvert de nombreuses salles ornées de peintures et de curieux monumens, qu'il avait dessiné et mesuré les unes, calqué les autres, et que le résultat de cette patiente exploration devait apporter de nouvelles lumières tant sur les premiers temps de l'histoire du christianisme que sur les origines de l'art chrétien.

L'intérêt et la curiosité de tous ceux qui s'occupent de l'histoire de l'art étaient éveillés au plus haut degré, lorsque, peu de temps après, M. Perret revint à Paris, rapportant ses précieuses collections. *Fama crescit eundo :* cette fois, le contraire avait eu lieu; le fait avait une tout autre importance que ce que la renommée avait pu en raconter. Monumens et fragmens d'architecture, peintures à fresque et sur verre, mosaïques, vases, lampes, inscriptions et symboles gravés sur les pierres sépulcrales des cimetières des premiers chrétiens, M. Perret avait tout recueilli, tout reproduit; son portefeuille renfermait plus de cinq cents pièces, dont la majeure partie était inédite : c'était un véritable trésor d'une valeur inestimable. Cette collection n'était pas seulement précieuse par la quantité des morceaux recueillis, par l'importance de chaque pièce, par la rareté et la nouveauté du plus grand nombre : elle avait été formée avec une méthode qui en augmentait singulièrement la valeur. En effet, M. Perret était parti de France avec un plan bien arrêté, avait suivi un ordre presque rigoureux dans ses recherches, entreprises avec un but déterminé; enfin il n'avait ni recueilli au hasard ni reproduit légèrement les monumens découverts. Obéissant au mouvement si remarquable qui, depuis quelques années, a remplacé dans les études historiques les conjectures par les faits, et qui veut qu'avant tout on remonte aux origines, M. Perret, tout entier à l'étude de l'histoire de l'art chrétien, avait résolu de remonter dans le passé aussi loin qu'il lui serait permis de le faire, et c'est au fond des catacombes, c'est dans leurs parties encore inexplorées qu'il avait dû rechercher les plus anciens monumens de date certaine.

Les catacombes de Rome se composent, comme on sait, d'une suite

de galeries souterraines, aboutissant à des carrefours et donnant accès, de distance en distance, dans des salles cintrées d'ordinaire, et dont les parois contiennent tantôt des niches cintrées également, tantôt de simples tiroirs superposés. Ces niches et ces tiroirs sont destinés à recevoir les corps. On dirait une tranformation du *columbarium* païen devenu insuffisant, et devant, au lieu des urnes cinéraires, recevoir les corps dans leur intégrité. Les vastes souterrains qui s'étendent sous la campagne romaine, et d'où autrefois on a extrait la pouzzolane, avaient été de temps immémorial appropriés à ces usages funèbres; mais, dès que les chrétiens s'y furent établis, le hasard seul ne présida plus à ces excavations (1) : on les étendit et on les continua sur un plan déterminé. Une corporation religieuse fut chargée de diriger les travaux, proportionnant la forme et la dimension de chaque nouvelle salle à l'importance du personnage dont elle devait recevoir les restes. Les parties des parois de ces salles laissées libres étaient disposées de façon à recevoir des peintures, surtout quand il s'agissait d'un personnage vénéré pour sa piété ou son martyre. Le fond du caveau, et particulièrement le pourtour de l'archivolte, et dans les salles principales les plafonds étaient réservés pour cette décoration. Souvent il est arrivé (et nous en trouvons la preuve dans les dessins de M. Perret) que, toutes les niches du caveau étant pleines et la place manquant pour un nouveau mort, il a fallu excaver les parties revêtues de peintures et tailler en plein tableau, souvent aussi les peintures sont superposées, et de nouveaux sujets sont appliqués sur de plus anciens; mais il est un fait constant, c'est que la peinture recouverte est toujours supérieure à la peinture qui la recouvre. Plus l'art se rapprochait de la tradition païenne, moins il avait déchu; les procédés étaient nécessairement supérieurs. Il est fort probable que les chrétiens n'avaient fait que continuer la tradition païenne, quant au système d'ornementation des sépultures, comme les Romains eux-mêmes n'avaient fait que se conformer aux usages de leurs pères, imitateurs des Étrusques et des

(1) Il n'est pas nécessaire d'avoir fait une étude approfondie des catacombes, mais il suffit d'une promenade dans ces souterrains et d'un examen fort superficiel de la situation relative de chacun d'eux pour reconnaître qu'il ne faut pas prendre rigoureusement à la lettre la tradition qui les représente comme les refuges des premiers chrétiens au moment des persécutions. J'ignore absolument la façon de procéder de la police romaine sous Néron ou Dioclétien, mais son action eût été nulle, si en quelques heures de temps elle n'eût pas découvert ce refuge de toute une secte, c'est-à-dire d'une population de plusieurs milliers d'hommes. Il est probable que quelques-unes de ces anciennes carrières ou *arénaires*, situées sous la propriété de grands personnages convertis secrètement au nouveau culte, ont pu servir dans l'occasion de refuge à leurs amis persécutés et à ceux de leurs compagnons que la perspective du martyre effrayait. La plupart des catacombes ont encore conservé les noms de leurs anciens possesseurs : telles sont les catacombes de Saint-Saturnin et de Saint-Thrason, près de la porte Salara, celles de Saint-Calixte, etc.; mais si les catacombes ne servirent pas de refuge à la secte entière, elles servirent certainement de sépulture aux martyrs.

Égyptiens, en consacrant ces souterrains à la religion et aux morts. Les catacombes romaines sont l'analogue des nécropoles de Thèbes et de Memphis, des latomies de Naples et de Syracuse, et des hypogées de Tarquinie. Une chose digne de remarque, c'est que la décoration des hypogées étrusques comprend également des images et des symboles relatifs à l'état des ames après la mort, et les emblèmes des peines et des récompenses posthumes y sont fréquemment figurés.

Aucune de ces sépultures souterraines ne renferme un si grand nombre de peintures et de sculptures, de monumens de toute espèce, que les catacombes romaines. Pendant plus de six siècles, les artistes chrétiens y ont déployé à loisir leur savoir-faire. C'est un musée religieux des plus curieux et des plus complets. Cependant, depuis longues années, l'étude des catacombes de Rome et des monumens singuliers qu'elles renferment avait été complétement négligée. — L'entrée des cryptes était obstruée; beaucoup de galeries étaient fermées, et l'accès en était en quelque sorte interdit à l'étranger qui se présentait pour les visiter. Enfin, sous le pontificat de Grégoire XVI, la découverte de peintures d'un certain intérêt, et particulièrement d'une image de la Vierge qui remontait au IIIe siècle de l'ère chrétienne, vint reporter l'attention des savans et des fidèles sur ces souterrains mystérieux. On en reprit l'exploration avec une nouvelle ardeur. On s'attendait à ce que d'importantes découvertes signaleraient ce mouvement, et on espérait que les résultats en seraient consignés dans quelque intéressante publication; il n'en fut rien. Quelques peintures furent reproduites isolément dans divers recueils d'une valeur secondaire, et le père Marchi, savant jésuite, qui avait imprimé aux recherches les plus récentes et à la nouvelle étude des catacombes romaines une active impulsion, ne se servit guère des monumens découverts en dernier lieu et reproduits d'ailleurs avec soin, mais sur une très petite échelle, que comme de pièces à l'appui de l'histoire des édifices chrétiens des premiers siècles qu'il publie aujourd'hui. Le champ, comme on voit, était libre; il appartenait à M. Perret de montrer ce qu'il pouvait produire.

Notre laborieux compatriote a consacré six années de sa vie à mener à bonne fin sa longue et difficile entreprise. Il s'était proposé de tout explorer et de tout voir, et il a voulu se tenir parole. C'étaient soixante catacombes à parcourir, dont les galeries, réunies bout à bout, présentent un parcours de plus de trois cents lieues. En sens inverse des bâtimens construits sur les terrains qui les recouvrent, ces demeures souterraines présentent plusieurs étages superposés, dont le quatrième et le plus profond s'enfonce à plus de quatre-vingts pieds sous le sol. M. Perret n'a reculé devant aucun sacrifice, aucun obstacle, aucune fatigue. Pendant cinq années de sa vie, il s'est en quelque sorte enseveli vivant dans ces immenses caveaux mortuaires, explorant dans

tous les sens les vastes et mystérieux quartiers de cette cité souterraine qui s'étend sous les faubourgs de la ville antique ou sous la campagne romaine. Les dangers étaient nombreux, et les difficultés semblaient insurmontables. Plusieurs fois, M. Perret s'est presque vu contraint de renoncer à sa courageuse entreprise. Tantôt les guides, rebutés et voyant s'ouvrir devant eux des espaces inconnus et s'allonger de tous côtés de nouvelles et profondes galeries, hésitaient, s'arrêtaient et refusaient d'accompagner le voyageur dans des quartiers qu'ils n'avaient pas encore parcourus, et où ils couraient le risque de s'égarer, ce qui leur arriva en plus d'une occasion. Les promesses, l'exemple et la constance de M. Perret pouvaient seuls triompher de leur répugnance. D'autres fois, un éboulement leur barrait le chemin, et on ne pouvait passer outre qu'après avoir déblayé d'étroits couloirs, qui pouvaient se refermer derrière l'explorateur; souvent l'humidité et d'inquiétantes infiltrations rendaient le passage plus périlleux encore; enfin, quand il fallait descendre au plus profond de la crypte, dans ce dernier étage dont nous parlions tout à l'heure, l'air, qui ne peut jamais se renouveler, devenait de plus en plus rare, les flambeaux s'éteignaient, et la suffocation était imminente. A ces difficultés matérielles se joignaient des empêchemens d'une tout autre nature, mais dont l'expérience et la volonté de l'explorateur pouvaient seules triompher. Les artistes dont le concours lui était nécessaire, n'étant pas soutenus par le puissant mobile qui l'animait, se lassaient d'un travail ingrat, toujours exécuté à la lueur des lampes, de cette existence de mineur ou de troglodyte, et hésitaient à l'accompagner dans d'interminables et périlleuses excursions. Avait-il découvert quelque nouveau pan de mur orné de peintures, les siècles semblaient entrer en lutte avec lui, et refusaient de lui rendre les monumens de cet art qu'ils avaient comme dévorés. Ce n'était qu'au prix de fatigues infinies, d'expériences délicates, de beaucoup de temps et d'une merveilleuse patience, qu'il parvenait à enlever le voile de poussière et de nitre dont ces peintures étaient recouvertes, et à les rendre à la lumière.

Toutefois les difficultés les plus réelles peut-être, et qu'un moment M. Perret a pu croire insurmontables, prenaient leur source dans les scrupules les plus honorables. Avant tout, M. Perret voulait être vrai; ce cachet de sincérité qu'il désirait imprimer à son œuvre, le mode particulier de reproduction que, pour arriver à ce résultat, il s'était fait comme une inflexible loi d'adopter et de suivre lui rendaient singulièrement difficile le choix de ses interprètes, et il désespéra plus d'une fois d'en rencontrer de suffisans. M. Perret sentait que la vérité, la naïveté devaient faire le principal mérite d'un travail qui, reproduisant des monumens nouveaux et inconnus pour la plupart, ne pouvait acquérir de prix qu'autant que le caractère propre et vrai, c'est-

à-dire la forme et l'esprit des monumens, seraient conservés, et qu'il pourrait nous en donner la représentation en quelque sorte identique; mais, pour arriver à cette identité, il faut s'astreindre à copier fidèlement, naïvement, sans rien ajouter à ce qui est, sans rien retrancher, et reproduire les défectuosités avec le même scrupule que les beautés; or cette fidélité quand même, cette naïveté soumise, sont ce que l'on obtient le plus difficilement d'un artiste de talent. Consentir à ne pas montrer ce qu'on sait, renoncer à toute personnalité, c'est un sacrifice auquel personne ne se résigne volontiers dans les arts comme en toute chose; aussi un copiste fidèle et naïf est-il beaucoup plus difficile à rencontrer qu'un bon traducteur. Où celui-ci met son savoir-faire et son adresse, celui-là met sa conscience, et il paraîtrait que les gens consciencieux sont infiniment moins nombreux que les gens habiles ou les gens adroits. Pour reproduire une fresque, il ne suffit pas seulement de la calquer; il faut un dessinateur pour reporter le calque, un peintre pour rétablir la couleur. C'était ce dessinateur et ce peintre que M. Perret devait rencontrer et diriger, dont il fallait obtenir cet absolu sacrifice de toute personnalité. M. Perret a mis dans ce choix le bon sens et le tact qui le distinguent; il s'est associé un de nos artistes les plus méritans et les plus sincères, M. Savinien Petit, et le résultat nous prouve que sa confiance ne pouvait être mieux placée. Les dessins de M. Petit, exécutés avec une sorte de candide et scrupuleuse fidélité, et dans lesquels on n'a nullement cherché à dissimuler les imperfections des originaux, empruntent à ce système de rigoureuse exactitude ce caractère de nouveauté, de naïve majesté, parfois de surnaturelle grandeur, qui les distinguent de toutes les reproductions analogues. Il n'y a là ni négligence ni mépris effronté de la vérité, comme dans certaines publications antérieures, ni puérile affectation de naïveté, comme pouvaient le faire craindre certaines influences ou l'exagération systématique du principe adopté. Il y a conscience et réalité, rien ne fait dissonnance; le mode juste est trouvé. Aussi l'effet produit par le portefeuille de M. Perret a-t-il été universel et profond.

Un rapide coup d'œil jeté sur les publications de ses devanciers nous permettra de mieux apprécier tout le mérite et toute la valeur de son travail. — Il paraît à peu près certain que jusqu'aux VIIIe et IXe siècles, les catacombes furent en grande vénération; les plus grands soins étaient apportés à l'entretien de ces galeries souterraines. A certaines époques de l'année et particulièrement lors des fêtes des martyrs, on y célébrait de pompeuses cérémonies; les fidèles y sollicitaient une place après leur mort; les papes eux-mêmes recherchaient cet honneur, et de leur vivant y faisaient de longues retraites comme pour retremper leur foi dans ces solitudes consacrées. Peu à peu cependant la ferveur tomba, le zèle se refroidit, et, vers le milieu du IXe siècle, la

plupart des catacombes, sinon toutes, étaient oubliées, et les ouvertures qui y donnent accès étaient comblées. Pendant quatre ou cinq siècles, on parut même ignorer qu'elles eussent existé. Ce ne fut qu'au XVI[e] siècle, sous le pontificat de Sixte-Quint, qu'on en fit comme une nouvelle découverte et qu'on recommença à s'en occuper. Ce pape, dont la puissante activité s'appliquait à tout, les avait fait ouvrir pour en extraire les reliques des martyrs, et peut-être, qui sait? pour y chercher des trésors qu'elles pouvaient recéler. Les curieux et les savans, obéissant au mouvement du siècle qui reportait vers le passé son attention inquiète, saisirent avec empressement l'occasion qui s'offrait d'examiner en détail ces mystérieuses retraites et les innombrables monumens des temps d'autrefois qu'elles renfermaient. Antoine Bosio, agent de l'ordre de Malte à Rome, mit surtout à l'exploration des catacombes une ardeur et une persévérance infatigables. Il ne se contenta pas de voir, il fit dessiner tous les monumens qu'il put rencontrer, tombeaux, chapelles souterraines, autels, sculptures, peintures, mosaïques, et il fit tout graver. La description de ces objets devait composer un ouvrage auquel il donna aussi le titre de *Roma soterranea* (Rome souterraine), mais qui ne put être publié qu'après sa mort. Bosio dressa les plans des catacombes connues avec une merveilleuse exactitude. Le travail de Bosio fut revu et complété par Arringhi, qui le publia de 1651 à 1659. Bottari mit à profit ces recherches dans son ouvrage sur les rites ecclésiastiques des trois premiers siècles du christianisme, et reproduisit identiquement les dessins de Bosio, tout imparfaits qu'ils étaient. Bien d'autres qui depuis ont écrit sur les catacombes se sont toujours servis de ces spécimens incomplets.

Séroux d'Agincourt, qui, venu plus tard, apporta dans l'examen des peintures et des sculptures des catacombes sa critique judicieuse et son goût éclairé, fut peut-être le premier qui envisagea ces monumens au point de vue de l'art. L'ingénieux et savant rapporteur du projet de loi sur la *Rome souterraine* de M. Perret nous paraît avoir fait un peu trop bon marché de cette partie des travaux de l'historien de *l'art par les monumens*, qu'il mentionne à peine; mais peut-être ne devons-nous voir là qu'une réticence politique. Ces planches de Bosio, reproduites par Bottari, « traitées, selon M. Vitet, dans cet esprit de convention et d'à peu près qui était la maladie des maîtres de l'époque, et à plus forte raison des manœuvres, » sont jugées peut-être plus sévèrement encore par Séroux d'Agincourt. « Ce n'est pas, nous dit-il, en ce qui concerne les arts que les écrivains dont il vient d'être question (Bosio, Arringhi, Severano, Boldetti, Bottari, Marangoni, Buonarotti) se sont occupés des catacombes. S'ils eussent conçu ce projet, les dessinateurs qu'ils ont employés les auraient réellement desservis par l'infidélité de leurs imitations, au lieu de eur être utiles. Leurs gra-

vures ne servent quelquefois à autre chose qu'à indiquer le nombre des figures et à faire connaître les costumes ecclésiastiques. La comparaison que j'en ai faite sur les lieux mêmes avec les monumens originaux m'ayant convaincu qu'ils ne pouvaient servir à établir avec la précision convenable le style de chaque âge, je me suis décidé à faire dessiner de nouveau tous les sujets propres à entrer dans mon plan parmi ceux qui avaient été déjà publiés. J'y ai joint les peintures et les sculptures découvertes depuis la publication des ouvrages de Boldetti et de Bottari, qui n'avaient pas encore été dessinés, et notamment celles qui ont été trouvées sous mes yeux depuis l'an 1780, me flattant qu'indépendamment de l'usage que j'en voulais faire, les personnes qui cultivent la science des antiquités ecclésiastiques seraient bien aises de les connaître (1). »

Il y a certainement une différence très sensible entre les dessins de Séroux d'Agincourt et les dessins de ses devanciers, mais la plupart de ces reproductions se sentent toujours du goût de l'époque et sont encore exécutées dans des proportions trop réduites. Nous trouvons, il est vrai, une intention de *fac-simile* dans quelques têtes données, dans les dimensions des originaux; mais le dessinateur n'a pas voulu ou plutôt n'a pas pu obéir à la volonté qui le dirigeait. Ces mêmes défauts que M. Vitet reproche aux planches de Bosio et de Bottari se retrouvent dans les dessins de Séroux d'Agincourt, comme on les rencontre, du reste, dans la plupart des planches de son grand ouvrage, et cela par une excellente raison, parce qu'à cette époque les dessinateurs n'étaient rien moins que guéris de cette maladie de l'à peu près signalée dans l'éloquent rapport que nous avons déjà cité. Le sont-ils bien aujourd'hui? Nous n'oserions l'assurer. Il y a certainement plus de rigueur et moins d'une certaine convention dans les dessins qui ornent les grandes publications contemporaines. Nous craignons cependant quelquefois qu'on ne tende à remplacer une manière par une autre, qu'on ne recherche et qu'on ne s'impose un parti pris de simplicité trop absolue. C'est sur cette tendance que devra surtout porter la sollicitude de la commission qui sera chargée de surveiller la publication de l'œuvre de M. Perret. Elle tiendra à ce que ses dessins soient reproduits identiquement, s'il se peut, et que le graveur ne sacrifie pas plus à la naïveté puérile et à la gaucherie affectée qu'au style, à l'effet, à la tournure.

Quoi qu'il en soit, les immenses progrès faits, depuis Séroux d'Agincourt, à ce point de vue de la réalité dans les arts du dessin, ont grandement profité à M. Perret, qui a obtenu les résultats que son devancier n'avait fait que pressentir et entrevoir. Nous conviendrons, pour être juste, que M. Perret a eu l'avantage de pouvoir consacrer à cette

(1) Voyez Séroux d'Agincourt, t. I, p. 22.

reproduction des peintures et sculptures des catacombes un ouvrage spécial; aussi la plupart de ses dessins, exécutés sur une grande échelle et quelquefois dans la proportion des peintures originales, ne laissent-ils rien à désirer. Ajoutons que cette collection, qui restitue à toute une période de l'histoire de l'art son véritable caractère, ne comprend pas moins de trois cent soixante études de format grand in-folio, dont cent cinquante-quatre fresques, soixante-cinq monumens, vingt-trois planches de peintures sur verre reproduisant quatre-vingt six sujets, quarante-une planches représentant des lampes, vases, anneaux et instrumens de martyre, au nombre de plus de cent objets différens, enfin quatre-vingt-quinze planches d'inscriptions comprenant plus de cinq cents pierres sépulcrales; mais ce qui doit donner à ce recueil une valeur inappréciable, c'est que sur les cent cinquante-quatre fresques dessinées par l'auteur, et qui remontent pour la plupart aux premiers siècles de l'église, plus des deux tiers sont inédites, et un certain nombre n'ont été découvertes que de 1840 à 1850. Nous mentionnerons, parmi ces dernières, les peintures du célèbre puits de la Platonia, qui servit de tombeau pendant un certain temps à saint Pierre et à saint Paul, que le pape Damase avait fait orner de fresques vers 365, et qui, depuis cette époque, était resté fermé. M. Perret, autorisé par le gouvernement romain, a pu y descendre, a fait enlever les matériaux qui l'encombraient, et y a découvert des peintures représentant le Christ, les apôtres, et deux tombeaux en marbre de Paros, où furent sans doute déposés les restes de saint Pierre et de saint Paul.

Ce n'est pas seulement la restitution d'une histoire incomplète et cette sorte de révélation d'un art tout nouveau qui donnent aux découvertes de M. Perret une si haute valeur; ce sont surtout les résultats inattendus qu'elles nous présentent, au double point de vue de l'art et du dogme. Elles comblent, en effet, des lacunes de plus d'un genre; elles permettent de rattacher d'une manière incontestable l'art moderne à l'art antique; elles lèvent, d'autre part, à en croire les hommes les plus compétens, certains doutes que l'interruption de ce qu'on pourrait appeler la tradition par les monumens avait laissés sur quelques points des premiers temps de l'histoire du christianisme. Enfin, et toujours à ce double point de vue de l'art et du dogme, M. Perret croit, à l'aide de ses découvertes, pouvoir établir de la manière la plus certaine les origines des images traditionnelles du Christ, de la Vierge, des apôtres et d'un grand nombre de personnages. La publication de cette vaste collection doit donc exciter à un haut degré l'intérêt, non-seulement des artistes, mais des croyans et de tous ceux qui s'occupent de l'histoire des premiers temps du christianisme. Nous ne savons si M. Perret convaincra les incrédules et s'il fera cesser toute incertitude. Ce qu'il y a de certain, c'est que les monumens qu'il nous met sous

les yeux sont extrêmement nombreux et portent en quelque sorte chacun sa date. Ainsi, dans les catacombes de Saint-Calixte, sur la voie Appienne, à Saint-Pierre et à Saint-Marcellin, il a découvert les plus anciennes peintures où soient figurées les images du Christ. Ces peintures retracent des sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament : Jonas, le Christ et les docteurs, la résurrection de Lazare, la multiplication des pains, la croix entourée de fleurs, et on y remarque une représentation extrêmement curieuse des premières agapes. Cette dernière composition, qui nous montre une matrone charitable placée entre deux serviteurs assis aux deux bouts de la table, et distribuant des vivres aux survenans, est traitée avec un naturel et une noblesse de style bien rares dans tous les temps. Ces fresques sont d'ailleurs de la meilleure époque; elles remontent aux Iᵉʳ et IIᵉ siècles et seront reproduites par cinquante-huit planches de l'ouvrage de M. Perret. Dans quelques-unes de ces peintures, l'ensemble de la décoration et même les sujets sont empruntés au paganisme, et à ce propos Séroux d'Agincourt remarque fort judicieusement que l'esprit d'imitation devait d'autant plus naturellement se manifester de cette façon, que les usages civils étaient les mêmes pour les deux cultes et que souvent un père idolâtre avait des enfans chrétiens. Dans la plupart des autres fresques, le paganisme expirant et la religion nouvelle se combinent plus ou moins heureusement et indiquent aussi clairement que possible la transition. Ainsi les sujets sont bien pris dans l'Ancien et le Nouveau-Testament, mais la distribution des groupes, l'arrangement des accessoires et en général l'aspect et tout ce qui tient au mode d'exécution appartiennent à l'art païen encore florissant. Le christianisme fournit le fond, le paganisme la forme. De siècle en siècle, et à mesure que le christianisme gagne du terrain, cette forme se modifie; l'art nouveau cherche un nouveau mode de représentation; il ne se borne plus à penser, il exprime et avec un langage qui lui est propre.

Les découvertes faites aux catacombes de Sainte-Agnès, sur la voie Nomentane, dont les peintures paraissent remonter aux IIᵉ et IIIᵉ siècles, ne sont pas moins intéressantes, et cependant ce cimetière, comme celui de Saint-Calixte, est l'un des plus anciennement ouverts. Au nombre des cinquante-sept sujets recueillis dans ses cryptes par M. Perret, on remarque *Adam et Eve tentés par le serpent, Tobie et l'Ange, Daniel dans la fosse aux lions, Hérode et les Mages,* le *Paralytique* et un *Moïse frappant le rocher,* « que Raphaël semble avoir vu avant de travailler au Vatican, » a dit M. Vitet dans son rapport. La plus remarquable de toutes ces peintures est celle où Jésus-Christ est représenté assis au milieu de ses disciples. Il y a dans ce morceau du charme et de la majesté, et les airs, les mouvemens de tête sont à la fois simples, nobles et délicats.

Aux catacombes de Saint-Laurent et Sainte-Cyriaque sur la voie Tiburtine, M. Perret a retrouvé une curieuse image de la Vierge avec l'enfant Jésus et plusieurs saints, un portrait de Notre-Seigneur avec deux apôtres, dont l'attitude est pleine de majesté, et peut-être les plus anciens portraits que l'on connaisse de sainte Cécile, sainte Cyriaque et sainte Catherine. Ces peintures datent des IIIe et IVe siècles.

Les catacombes de Sainte-Priscille présentent une des cryptes les plus remarquables, dite la sépulture de sainte Priscille. Les peintures qui décorent ce caveau sont certainement le spécimen le plus frappant de l'art retrouvé dans les catacombes. Aux deux extrémités du tombeau sont figurées deux femmes debout, les mains levées, les yeux tournés vers le ciel, dans l'attitude de la prière, *orantes;* l'une d'elles représente sainte Priscille, l'autre sa compagne; toutes les deux, mais particulièrement la sainte, portent des costumes d'une grande magnificence et d'une disposition tout-à-fait extraordinaire. M. Perret a recueilli dans les mêmes catacombes une autre magnifique figure de femme en prière, vêtue d'une robe rouge ornée d'une large draperie noire, et d'une majesté sans pareille. Le *Moïse frappant le rocher* qu'on trouve dans les mêmes salles est peut-être supérieur au Moïse des catacombes de Sainte-Agnès. Toutes ces figures sont traitées avec une ampleur et une puissance de jet qu'on n'a pas surpassées. A Sainte-Praxède, à Saint-Prétextat, à Saint-Hermès, à Saint-Sixte, à Saint-Thrason, à Saint-Saturnin, et dans un grand nombre de catacombes, les recherches de M. Perret n'ont pas eu de moins heureux résultats. Il y a retrouvé plus de quatre-vingts sujets, la plupart relatifs aux origines du christianisme.

Les peintures sur verre ne sont pas d'un moindre intérêt; ce ne sont pas des vitraux de fenêtres, ce sont des médaillons incrustés dans les parois et au fond des vases dans lesquels on recueillait le sang des martyrs ou qui servaient aux cérémonies du culte. Les sujets qui les décorent, et qui représentent presque toujours des symboles religieux ou de saints personnages, sont gravés sur des feuilles d'or appliquées sur le verre ou faisant corps avec lui. Les inscriptions, au nombre de cinq cents et presque toutes des quatre premiers siècles du christianisme, ont été recueillies en *fac-simile;* les modèles de vases et de lampes sont pour la plupart inédits. Les terres cuites sont peu nombreuses, mais d'un grand prix; on distingue dans le nombre un grand médaillon représentant une tête de Christ barbue, d'un merveilleux caractère, finie comme un camée et qui rappelle le Jupiter Trophonius du Musée des antiques.

La partie de la publication de M. Perret relative à l'architecture a surtout le mérite de la nouveauté. M. Perret n'a pas voulu, avec raison, refaire ce que ses devanciers avaient restitué déjà d'une façon à peu près

satisfaisante; il s'est donc borné à dessiner un petit nombre de salles déjà connues, en choisissant de préférence celles qui présentaient un caractère particulier, et il a consacré ses autres dessins, soixante-quatre sur soixante-treize, à la reproduction de salles découvertes depuis les anciennes publications. « Cette partie de l'ouvrage de M. Perret, dit M. Vitet, juge si compétent en pareille matière, quoique moins attrayante, n'est ni moins neuve, ni moins intéressante en son genre que celle qui concerne la peinture. On y rencontre des chapiteaux, des bases de colonne et autres détails architectoniques qui ne peuvent manquer de causer quelque émoi chez les archéologues. D'après leur forme et leurs principaux caractères, on les croirait volontiers postérieurs à l'an 1000, tandis qu'ils doivent être du v[e] siècle au plus. Ces catacombes sont comme un réservoir où tous les âges, même à leur insu, sont toujours venus puiser. La parfaite exactitude de ces dessins d'architecture résulte des innombrables cotes prises par M. Perret lui-même. En sa qualité d'architecte, il devait apporter un soin particulier à cette partie de son travail, et les pièces justificatives sur lesquelles il s'appuie sont hors de contestation (1). »

On peut se faire une idée maintenant de l'excellence de la collection de M. Perret, de sa nouveauté et de l'intérêt que les amis des arts devaient attacher à ce qu'elle ne restât pas ensevelie dans les cartons de l'auteur, et surtout à ce qu'elle ne fût pas perdue pour la France. Dès que le gouvernement eut connaissance de ce beau travail et qu'il eut pu en apprécier le mérite, il sentit qu'il avait un noble devoir à remplir. Il s'agissait d'élever un monument national et d'empêcher que M. Perret, contraint par la nécessité de rentrer dans des avances qui engageaient sa fortune, ne portât son ouvrage à l'étranger, qui lui faisait des offres. M. le ministre de l'intérieur pensa que cela devait suffire pour intéresser les sympathies et le patriotisme de l'assemblée. C'est à elle qu'il résolut de demander le crédit nécessaire (180,814 fr.). Le ministre n'avait pas trop présumé du bon goût et de la générosité de ses collègues, et l'ouvrage de M. Perret sera publié en France, publié par l'état, c'est-à-dire d'une manière digne de son importance et digne du pays.

II.

Les Égyptiens, les Perses, les Grecs et les Romains, tous les peuples qui ont joué un certain rôle dans l'histoire du passé, nous ont laissé des traces de leur existence, des monumens de leur civilisation. Jusqu'à nos jours, les Assyriens seuls nous étaient restés à peu près inconnus. L'histoire profane et les livres saints parlent accidentellement

(1) M. Vitet, *Rapport* sur la publication de *Rome souterraine,* page 10.

des Assyriens comme d'un grand peuple; mais ce grand peuple avait passé sur la terre sans y laisser d'empreinte, et son histoire était perdue. Tout ce qui avait appartenu à ce puissant empire, contemporain des premiers âges du monde, qui avait pour siége ces vastes plaines de la Mésopotamie, le berceau du genre humain, et pour capitales Babylone et Ninive, tout ce qui pouvait rappeler son passé et amener la restitution de son histoire restait comme enveloppé d'une impénétrable obscurité; l'oubli semblait avoir tout dévoré. M. Botta, le premier, a déchiré le voile dont s'enveloppaient ces vieilles et mystérieuses nations: il nous a révélé d'un même coup une histoire, un art et une civilisation. Grace à lui, Ninive s'est comme relevée du milieu des ruines où elle dormait depuis le prophète Jonas; les palais de ses rois ont été retrouvés et fouillés, et bientôt l'Assyrie nous sera connue comme la vieille Égypte. Ses monarques superbes, premiers dominateurs de ces contrées du centre de l'Orient que baignent le Tigre et l'Euphrate, ont reparu devant nous, terribles dans la guerre, fastueux dans la paix, traînant les nations à leur suite ou les brisant sous leurs chars. Ces nations elles-mêmes sont sorties de la poussière où elles reposaient depuis trente siècles. Voilà ces somptueux Assyriens, amoureux des plaisirs, plus amoureux encore de leurs personnes, qui devaient consacrer la moitié d'un jour à étager symétriquement leur barbe ou à boucler leur chevelure. Leurs riches vêtemens, leurs costumes si variés, leurs armes d'un travail si curieux, leurs meubles, leurs ustensiles, leurs bijoux, sont là sous nos yeux. Nous connaissons leurs usages, leurs mœurs; leurs arts surtout nous sont révélés. La rare perfection qu'ils savaient donner à leurs sculptures est un sujet d'étonnement pour nos artistes, et ces bas-reliefs, ces colosses de pierre, simples ornemens d'un palais, nous font comprendre la colère des prophètes contre ces simulacres d'or et d'argent d'un si merveilleux travail, que leur vue seule corrompait le peuple de Dieu et le poussait à l'idolâtrie (1).

On conçoit l'émotion que cette résurrection d'un empire et d'un peuple a causée dans le monde savant. Depuis lors, une partie des monumens découverts par M. Botta ont été transportés en France et ont formé un nouveau musée. Le palais qu'il avait exploré a été décrit avec soin et représenté en détail dans un magnifique ouvrage; on peut donc juger en parfaite connaissance de cause de l'importance de la découverte, de la rareté et de la valeur des monumens recueillis. Sur les bords du Tigre comme en Égypte, la France avait donné l'impulsion et fait les premières découvertes. Pourquoi faut-il que la révolution de février soit venue interrompre une entreprise si heureusement com-

(1) Baruch, VI, 81. La Bible fait connaître le nom du dieu des Ninivites : il s'appelait Nesroch.

meneée? Au moment où cette révolution éclata, les sommes allouées par l'état étaient en partie épuisées, et des besoins autrement urgens ne permettaient plus à l'explorateur de compter sur des ressources de cette nature. Par une coïncidence fatale, vers la même époque, le consul de Bassorah fut rappelé, et le consulat de Mossul fut supprimé. Les recherches cessèrent donc absolument, et, jusqu'aux objets découverts à Khorsabad et qu'on n'avait pu encore enlever, tout fut abandonné. L'Angleterre, comme d'habitude, a profité de cette fâcheuse situation. Tandis que M. Botta se trouvait dans l'impossibilité de reprendre et de poursuivre ses investigations, elle a dépêché sur le sol de l'ancienne Assyrie de savans et courageux explorateurs qui ont fouillé avec ardeur le filon que l'archéologue français avait ouvert. Ils ont d'abord recueilli une quantité de ces petits bas-reliefs d'un mètre de hauteur, dessinés par M. Flandin (1), les plus curieux peut-être pour l'histoire de la civilisation assyrienne, et que, dans l'impossibilité de tout emporter d'une seule fois, on avait laissés dans les tranchées du monticule de Khorsabad; puis, ils se sont attaqués aux plus considérables de ces monticules qui paraissent recéler chacun le palais d'un roi, et Koyoundjek, Khorsabad de Nimbroud, ont été simultanément explorés. A Khorsabad de Nimbroud, où l'un de nos compatriotes, M. Lottin de Laval, avait le premier signalé la présence d'antiquités curieuses, M. Layard a rencontré un monument de date plus ancienne que le palais découvert par M. Botta, et il y a recueilli de nombreux et précieux spécimens de l'art assyrien d'une époque antérieure à celle des sculptures de Khorsabad. Cette différence ne se manifeste toutefois que dans les détails; à Nimbroud comme à Khorsabad, la disposition du palais paraît la même, et la décoration sculpturale se compose également de colosses et de bas-reliefs alternant avec des inscriptions. Les colosses de Nimbroud, déposés au Musée britannique depuis environ une année, sont de moindre dimension que les colosses du musée du Louvre. En revanche, tandis que les deux colosses du Louvre représentent chacun un taureau ailé, à figure humaine, ceux du Musée britannique représentent l'un un taureau, l'autre un lion ailé, également à figures humaines. A Nimbroud comme à Khorsabad, toutes ces figures se ressemblent, et paraissent être les portraits du prince régnant. Seulement la coiffure et les détails de l'ajustement ne sont pas les mêmes.

L'intérêt qui s'attache à ces découvertes est d'autant plus vif, qu'aujourd'hui les textes nombreux qui accompagnent les sculptures assyriennes ne sont plus indéchiffrables, et que d'ingénieux et patiens érudits ont su rendre la vie à ces lettres mortes. Une communication toute

(1) M. Flandin a décrit ici même les admirables monumens reproduits par son crayon. Voyez les livraisons du 15 juin et du 1er juillet 1845.

récente du colonel Rawlinson (1) paraît établir d'une manière certaine la date des monumens trouvés dans les palais de Khorsabad, de Koyoundjek et de Ninive. Le colonel Rawlinson restitue avec précision toute une période de l'histoire de la seconde dynastie assyrienne, comprenant les règnes des quatre souverains qui se sont succédé de l'an 740 à l'an 600 avant Jésus-Christ (2). Le plus ancien en date de ces rois, qui ne serait arrivé au trône qu'après un interrègne dont M. Rawlinson n'a pu déterminer la durée, est celui qui avait bâti et qui habitait le palais de Khorsabad, découvert par M. Botta; son nom serait Sargina, Sarghun (3) ou Sargon, le Salmanazar de la Bible. L'épithète de Shalmenezer, qui lui est attribuée dans plusieurs des inscriptions copiées par M. Botta, ne laisserait aucun doute à ce sujet. La planche soixante-dix des inscriptions de Khorsabad, reproduites dans l'ouvrage sur Ninive, retracerait la conquête de Samarie par ce prince dans la première année de son règne, et la conduite en captivité des vingt-sept mille deux cent quatre-vingts familles juives, qu'il remplaça par des colons de Babylone, une de ses autres conquêtes (4). D'autres bas-reliefs auraient trait à la soumission de l'Égypte et des provinces limitrophes, et à l'appui que, selon Ménandre, Salmanazar aurait accordé aux Citiens contre Sidon. Une statue de ce prince, avec une inscription trouvée à Chypre par M. Rawlinson, ne laisserait aucun doute à ce sujet. Les bas-reliefs du palais de Khorsabad comprendraient quinze années du règne de Sargon. M. Rawlinson pense que ce monument était achevé lors de la seconde conquête de la Judée et de la captivité de Babylone, dans la sixième année du règne d'Ézéchias. On ne trouve, en effet, aucun bas-relief et aucune inscription qui rappellent ces événemens; ceux qui ont trait à la guerre de Judée décorent un autre palais, et se rapportent à l'invasion de Sennachérib pendant la quatorzième année du règne d'Ézéchias.

Sargon avait bâti le palais de Khorsabad, Sennachérib a bâti celui de Koyoundjek, dont la découverte est toute récente (5), et que M. Layard vient d'exhumer. Là comme à Khorsabad, à Ninive et à Nimbroud, on a trouvé de nombreuses salles décorées de bas-reliefs et de colosses figurant des taureaux et des lions ailés à têtes humaines,

(1) Lettre au directeur de l'*Athenæum* en date du 19 août 1851.

(2) Le palais de Nimbroud, qui renferme, comme nous venons de le voir, les sculptures les plus précieuses, aurait appartenu à un prince de la dynastie antérieure, Sardanapale Ier.

(3) Le palais de Khorsabad s'appela Sarghun jusqu'à la conquête arabe. La ville de Sar'oûn, du district de Ninioua, dont Yacouti fait mention dans son dictionnaire géographique, dit *Mou'djem-el-Bouldan*, et qu'il représente comme ruinée et cachant sous ses décombres d'anciens trésors, n'est autre sans doute que le palais de Sarghun.

(4) *Les Rois*, XVIII, 10-11.

(5) M. Botta avait commencé par fouiller le Koyoundjek, et n'avait rencontré que des fragmens insignifians. M. Layard, plus persistant, a été plus heureux.

représentation symbolique du monarque qui réunissait la force et la majesté. Sennachérib fit, à l'exemple de Sargon, son père, la guerre aux Babyloniens, aux Juifs et aux habitans de Sidon. La Bible rapporte la destruction miraculeuse de son armée par l'ange du Seigneur, qui tua dans une nuit cent quatre-vingt-cinq mille hommes, — sa fuite, hâtée par cet esprit de *crainte et de frayeur* que lui envoya le Seigneur, et son assassinat dans le temple de son dieu Nesroch par ses fils Adramélech et Sarasor (1). Selon M. Rawlinson, l'inscription recueillie par M. Layard sur l'un des taureaux qui décorent l'entrée principale du palais de Koyoundjek comprendrait l'histoire de la troisième année du règne de ce prince, c'est-à-dire la conquête de Sidon et la guerre contre les villes de Syrie pendant laquelle eut lieu le soulèvement de la Palestine contre le roi Padiya et les officiers assyriens chargés du gouvernement de la province conquise. Padiya dut se réfugier à Jérusalem auprès d'Ézéchias, tributaire de Sennachérib. Les rebelles invoquèrent l'assistance des rois d'Égypte. Une nombreuse armée, commandée par le roi de Pelusium, marcha à leur secours. Sennachérib la défit complétement dans les environs d'une ville qui se nommerait Aliaku, peut-être Asatus, près d'Ascalon (2). Padiya sortit alors de Jérusalem et fut réinstallé dans son gouvernement. Peu après cette époque, des différends étant survenus entre Sennachérib et Ézéchias, son vassal, au sujet du tribut, Sennachérib ravagea toute la Judée, et menaça Jérusalem. Ézéchias fit sa soumission et abandonna au monarque, comme rançon, 30 talens d'or, 300 talens d'argent, les ornemens du temple, les esclaves, les jeunes gens, les jeunes filles et les serviteurs mâles et femelles. A la suite de cette guerre heureuse, Sennachérib retourna en Assyrie. C'est à cette campagne qu'il est fait allusion dans l'Écriture (3), et peut-être dans Hérodote (4). La concordance entre les historiens sacrés et profanes et la chronique de Sennachérib déchiffrée par M. Rawlinson existerait jusque dans le nombre de talens d'or et d'argent payés en tribut par Ézéchias.

Le successeur de Sennachérib fut Asar ou Ésar-Haddon, son fils, sous lequel aurait eu lieu une nouvelle transportation des Hébreux à

(1) *Les Rois*, XX, 35-37.

(2) Justifiant ces paroles que la Bible met dans la bouche de son lieutenant Rabsacès : « Est-ce que vous espérez dans l'Égypte, ce roseau brisé? Si un homme veut s'y appuyer, ses morceaux lui entreront dans la main et la perceront. Tel est maintenant Pharaon pour tous ceux qui se confient en lui. » (*Les Rois*, XIX, 22.) Sargon aurait fait, comme Sennachérib, la guerre aux Égyptiens et aux Éthiopiens. Un bas-relief de Khorsabad, représentant deux cavaliers terrassant des guerriers aux cheveux crépus, au nez épaté et sans barbe, en un mot des nègres parfaitement caractérisés, ne laisse aucun doute à ce sujet. (*Monumens de Ninive*, t. II, pl. 88.)

(3) *Les Rois*, XIX, 13-14-15-16.

(4) Livre II, chap. 141.

Babylone. Les annales de son règne sont inscrites sur un cylindre du Musée britannique. Le monticule de Ninive proprement dit, probablement le Ninioua de M. Botta, était occupé par le palais du fils d'Ésar-Haddon, grand guerrier qui soumit la Babylonie et étendit ses conquêtes jusque dans la Susiane et l'Arménie. Comme il n'a jamais guerroyé du côté de l'occident, la Bible ne fait pas mention de ce prince. C'est sous le règne de son fils, nommé Saracus ou Sardanapale par les Grecs, que Ninive fut détruite.

Ces découvertes de M. Rawlinson sont d'un grand intérêt pour l'histoire de l'art. M. Rawlinson prétend avoir déjà retrouvé les Samaritains parmi les captifs figurés sur les bas-reliefs de Khorsabad, et il croit pouvoir reconnaître dans ces mêmes bas-reliefs, non-seulement la ville de Samarie, mais Jérusalem, son temple, son roi Ézéchias et les jeunes captives livrées à Sennachérib, figurés par le ciseau d'artistes contemporains. Ce sont là des résultats bien positifs : nous laissons à nos savans orientalistes qui se sont livrés à l'étude spéciale des textes interprétés par M. Rawlinson le contrôle de ces découvertes; mais si quelques doutes pouvaient être élevés sur le système d'interprétation des monumens adopté par nos voisins, il ne pourrait en exister aucun sur l'ardeur et la persistance qu'ils mettent à les retrouver. Depuis la découverte de M. Botta, les Anglais n'ont pas cessé, en effet, d'explorer et de fouiller toutes les localités de l'Asie centrale qui pouvaient renfermer des antiquités. M. Rawlinson, consul-général à Bagdad, et MM. Loftus et Layard sont déjà célèbres par leurs découvertes; ce dernier surtout a enrichi le Musée britannique d'envois successifs de la plus haute importance. A l'heure qu'il est, plusieurs archéologues et savans anglais sont encore à l'œuvre. Les dernières nouvelles qu'on ait reçues de l'expédition anglaise sont de Hamadan (Ecbatane); elles sont extraites d'une lettre du colonel Williams, qui, parti du bas Euphrate, avait traversé le Kouzistan (l'ancienne Susiane), séjourné à Chouster, autrefois la capitale de cette province, et rejoint MM. Loftus et Churchill à Despoul, sa capitale actuelle. MM. Loftus et Churchill n'avaient pu obtenir la permission de faire des fouilles dans cette partie de la Susiane. Les *Seyds* (fanatiques qui prétendent descendre de Mahomet) y mettaient un empêchement absolu. Leur motif était que ces fouilles avaient pour objet la recherche de la pierre noire sacrée, maintenant enfouie, et qu'ils regardent comme une sorte de palladium. L'expédition réunie s'était rendue à Hamadan (Ecbatane) par Kermanchak; elle avait fait halte à Takt-i-bostan pour y étudier ses sculptures si connues et qui sont figurées dans le *Voyage en Perse* de MM. Coste et Flandin. De Takt-i-bostan, elle devait se rendre aux célèbres rochers de Biz-i-toun, où le colonel Rawlinson a fondé sa réputation en copiant et déchiffrant plus de quatre mille lignes d'inscrip-

tions cunéiformes. Les sculptures de Biz-i-toun représentent le roi de Perse recevant des captifs enchaînés les mains derrière le dos et attachés par le cou; le monarque a le pied posé sur le cou du premier captif; elles paraissent avoir une grande analogie avec les bas-reliefs de Koyoundjek et de Ninive. De Biz-i-toun, les voyageurs anglais avaient gagné Hamadan par Takt-i-chyrin, Essad-a-bad, en traversant les passes de l'Elvend. Leur projet était de se rendre d'Hamadan à Ispahan, d'Ispahan à Chiraz, Persépolis et Shapoor, et de retourner à Chouster dans la Susiane par Balikan et les plaines de Ramhormuz. Ils comptaient enfin s'établir au milieu des ruines de l'ancienne Suse et y faire des fouilles aussitôt que la saison le permettrait. Ils sont très probablement à l'œuvre au moment où nous écrivons.

Cette suite dans les recherches explique comment les collections assyriennes du Musée britannique, commencées long-temps après celles du musée du Louvre, ont acquis en un petit nombre d'années une tout autre importance. Aujourd'hui, il n'est que trop vrai, le Musée britannique possède des spécimens de l'art assyrien, sinon plus précieux, du moins infiniment plus nombreux que le musée du Louvre, et ces monumens appartiennent à des époques différentes. Chaque jour, grace à la persévérante activité des courageux explorateurs que nous venons de voir à l'œuvre, cette collection s'accroît dans de rapides proportions et tend à se compléter. Outre les bas-reliefs, les colosses et les sculptures de tout genre, si précieux pour l'histoire de l'art et la connaissance des religions, elle s'est enrichie d'une foule d'objets d'un ordre secondaire, armes, armures, vases, ustensiles, coffrets d'ivoire, bijoux, sceaux, cylindres, contrats imprimés en lettres cunéiformes. Ces objets, la plupart de petite dimension, n'en offrent pas pour cela moins d'intérêt et apportent de véritables lumières sur l'état social et la civilisation des habitans des grandes villes du Tigre et de l'Euphrate. Ils nous initient à leurs mœurs, à leurs usages, et nous permettent de refaire autrement qu'à l'aide d'hypothèses et de conjectures le tableau de leur intérieur et de leur vie privée. Or, il faut bien l'avouer, le musée assyrien du Louvre ne possède presque rien en ce genre. Depuis le classement des magnifiques sculptures et des bas-reliefs recueillis par M. Botta, cette collection ne s'est accrue que d'un petit nombre de fragmens et de pierres gravées reproduisant en petit les sujets des bas-reliefs. Cet accroissement n'a lieu qu'au moyen d'acquisitions opérées à Paris quand une occasion se présente. Les occasions sont rares, et elles seraient plus fréquentes, que le crédit si restreint des musées nationaux ne permettrait pas de les saisir et d'en profiter. Le crédit consacré à l'accroissement de ces grands dépôts n'est, on le sait, que de 50,000 francs, 50,000 francs pour la peinture, la sculpture et les objets d'antiquité, pour tout enfin!

L'administration, après avoir si noblement encouragé les travaux que M. Perret avait menés à heureuse fin, ne pouvait refuser sa sollicitude aux explorations, aux recherches diverses que l'insuffisance des crédits laissait interrompues. M. le ministre de l'intérieur a mis dans l'affaire des musées à compléter la même suite que dans la publication de *Rome souterraine.* Il a senti qu'il fallait faire cesser ce temps d'arrêt fatal que nos voisins mettaient à profit, et qu'il ne fallait pas laisser exploiter par d'autres cette mine de richesses archéologiques que nous avions découverte. Une circonstance fortuite et des plus heureuses se présentait : M. Léon Faucher s'est empressé de la saisir. Le consulat de Mossul venait d'être rétabli, et M. Place en était nommé titulaire. Le nouveau consul, animé d'un noble zèle, se proposait de suivre l'exemple de son prédécesseur, M. Botta, et de reprendre les fouilles abandonnées : il demandait des instructions et des fonds. Cette demande a été entendue, et les fouilles d'Assyrie pourront être poursuivies comme elles ont été commencées, sous les auspices de la France.

III.

Au même moment où l'attention du gouvernement était appelée sur les fouilles d'Assyrie, elle était attirée aussi vers l'Égypte, où M. Mariette, attaché au musée du Louvre et alors en mission en Égypte, venait de faire une merveilleuse découverte. Il avait retrouvé à Saqqarah, sur le versant de la chaîne libyque, et au milieu des nécropoles de l'ancienne Memphis, un temple du dieu Sérapis. Ce temple, signalé par Pausanias (1) comme le plus ancien de ceux qui étaient consacrés à cette divinité, et que Strabon nous représente comme envahi de son temps par les sables du désert, qui s'élevaient déjà jusqu'à mi-corps de ses sphinx, était enseveli sous des dunes de trente pieds de hauteur. Il était en conséquence plus intact et devait renfermer plus d'objets précieux que ceux qui depuis tant de siècles sont restés accessibles aux explorateurs. Aussi M. Mariette réclamait-il avec une insistance que l'on comprend l'aide de l'état pour en achever le déblaiement. L'importance de cette opération fut tout de suite reconnue. Le ministre de l'intérieur fit appeler M. de Longperier, le savant conservateur du Musée des antiques, et M. de Rougé, conservateur du Musée égyptien; il consulta M. de Saulcy, l'érudit et courageux explorateur des bords de la Mer Morte, et il s'entoura ainsi de renseignemens qu'il transmit à l'Institut, réclamant son avis tant sur l'affaire des fouilles à exécuter en Assyrie que sur le déblaiement du Sérapéum à Memphis. Cet avis ne se fit pas attendre. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres s'était déjà, et à

(1) Pausanias, t. Ier, chap. XVIII, p. 116.

diverses reprises, occupée de ces questions : elle s'est empressée d'adresser au ministre un rapport concluant à la continuation des travaux de déblaiement du temple de Sérapis et à la reprise immédiate des fouilles entreprises sur le sol de l'ancienne Ninive. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres voulait plus encore. Envisageant la question du point de vue le plus élevé, elle exprimait le vœu que les fouilles ne fussent pas limitées aux environs de Ninive, mais que le cercle des recherches fût considérablement étendu, et que les ruines babyloniennes et médiques fussent explorées et fouillées comme les ruines persanes et assyriennes. Elle indiquait la meilleure direction à donner à ces recherches, et les localités qui devaient être étudiées de préférence. Babylone tant de fois visitée, mais dont les collines de briques crues délitées, indiquant d'immenses édifices, n'ont jamais été fouillées jusqu'au tuf; Ecbatane, aujourd'hui Hamadan, la capitale des Mèdes, la ville aux sept enceintes peintes de sept couleurs différentes, et dont la plus centrale, renfermant le palais du roi, qui n'avait pas moins de sept stades de tour, était dorée, devaient appeler d'abord l'attention des archéologues chargés de continuer les recherches commencées en Perse et en Assyrie. L'Académie demandait que cette fois l'exploration fût sérieuse, et que les fouilles fussent poussées jusqu'aux substructions de ces grands édifices, et constatassent d'une manière définitive ce qui peut subsister encore. Quand, à l'exemple de Ninive, ces antiques cités nous auraient dit leur secret, il resterait encore à interroger les ruines de ces villes bibliques contemporaines des premiers âges du monde, dont les restes considérables, aujourd'hui sans nom, couvrent les régions les plus désertes et les plus désolées de la Chaldée et de la Mésopotamie. Les seules notions que l'on possède sur cette partie de l'Asie centrale et ces villes oubliées nous avaient été données par les explorateurs anglais envoyés pour étudier le projet d'ouverture de la route commerciale de l'Euphrate. On était en droit d'attendre d'importans résultats d'une grande expédition scientifique qui consacrerait deux années à visiter l'Assyrie, la Chaldée, la Mésopotamie et la Médie. Une expédition de cette nature devait, il est vrai, entraîner une dépense de 70,000 francs environ. Cette somme, jointe à celle de 8,000 indiquée pour la reprise des fouilles de Ninive, n'avait rien d'excessif; mais, comme l'administration ne s'était proposé dans le principe de ne consacrer à ces fouilles que quelques milliers de francs laissés libres sur le crédit des beaux-arts, on était certes loin de compte. Des frais aussi considérables ne pouvaient plus être couverts qu'au moyen d'un crédit extraordinaire. Les assemblées, comme on sait, ne se laissent aller que difficilement à ces dépenses, dont elles ne saisissent que très imparfaitement l'importance. Le ministre cependant crut pouvoir compter cette fois encore sur l'intelligence et le patriotisme

de l'assemblée législative, et il eut raison. Le crédit réclamé lui fut accordé sans marchander, et du même coup l'assemblée, en veine de généreuse inspiration, accorda, toujours sur la demande du ministre, un second crédit de 30,000 francs pour l'achèvement des fouilles du Sérapéum de Memphis et le transport des objets d'art qui pourraient y être retrouvés. C'est ici le moment de dire quelques mots de cette intéressante découverte.

On connaît l'histoire de ce dieu Sérapis, d'antique origine, quoi qu'on ait pu dire, mais que, sous les Ptolémées, un rêve ou un caprice royal remit en honneur. L'Égypte d'abord, puis la Grèce, Rome, l'Italie tout entière lui élevèrent des temples; et, quand vint le déclin du paganisme et au moment de sa chute, Sérapis était une des divinités les plus vénérées. La nature hybride du dieu explique cette ferveur. Son culte était un de ces cultes complaisans qui se prêtent à toutes les adorations et qu'une religion en décadence accueille de préférence. Les temples consacrés à Sérapis participaient de l'espèce de banalité de ce dieu; ils étaient appropriés à cette religion composite, mi-partie grecque, mi-partie égyptienne; ils renfermaient donc à la fois des monumens égyptiens et grecs, ou gréco-romains. Ces temples étaient nombreux. Il y en avait à Athènes, à Rome et dans toutes les provinces de l'empire. Le temple d'Athènes, construit dans le bas de la ville, a disparu (1). On voit encore près de Pouzzoles, dans le golfe de Naples, les belles ruines d'un temple de Sérapis, dont les eaux de la mer lavent les marbres antiques, et dont les colonnes, restées debout, renferment à leurs bases des myriades de zoophytes. Le temple de Sérapis à Rome était construit sur le mont Aventin, près de la *Via Lata* et à peu de distance de l'emplacement occupé aujourd'hui par l'église de Saint-Étienne. C'est à cet endroit que la fable avait placé la grotte de Cacus. Le groupe du *Tibre* que nous possédons au musée du Louvre et le groupe du *Nil* du Vatican, deux des plus beaux morceaux que nous ait laissés l'antiquité, décoraient les deux fontaines qui embellissaient l'avenue de ce temple. Nous avons encore au Musée des antiques d'autres fragmens provenant de ses ruines, entre autres le bas-relief égyptien encastré dans le piédestal de la statue en pierre fauve d'un prêtre égyptien à genoux et assis sur ses talons. Toutefois le plus fameux des temples de Sérapis était celui d'Alexandrie; c'était le Sérapéum par excellence, celui dont Rufin nous a laissé la description. Ce temple avait été construit par Ptolémée, fils de Lagus. La bibliothèque de ce temple jouissait d'une grande renommée et n'était cependant qu'une dépendance, la *fille*, comme on l'appelait, de la bibliothèque d'Alexandrie. Cléopâtre y avait déposé les deux cent mille volumes de

(1) Pausanias, t. Ier, chap. XVIII.

la bibliothèque de Pergame, dont Antoine lui avait fait présent. Ce temple de Sérapis fut détruit, en 391, par Théophile, patriarche de la ville, qui avait obtenu de Théodose un édit autorisant la destruction de ces monumens du paganisme. Cette fois cependant la lutte fut vive. Les prêtres et les sectateurs de Sérapis, auxquels s'étaient joints quelques philosophes païens, défendirent le Sérapéum à main armée. Théophile vainqueur le saccagea de fond en comble. Il paraît néanmoins que la bibliothèque fut épargnée; elle ne fut détruite qu'en 642 par les Sarrasins, en même temps que la bibliothèque *mère*.

Le temple découvert récemment par M. Mariette n'avait ni la même célébrité, ni sans doute la même importance que le Sérapéum d'Alexandrie; il jouissait néanmoins d'une certaine renommée, et Pausanias le mentionne comme étant le plus ancien des temples du dieu Sérapis, tandis que celui d'Athènes était le plus nouveau. Le Sérapéum de Memphis avait en outre un autre titre à la vénération des Égyptiens. Le bœuf Apis était inhumé dans son enceinte, ce qui pourra être pour M. Mariette l'occasion de curieuses découvertes, et le nilomètre destiné à suivre les progrès de l'inondation du Nil y était déposé. Il paraîtrait du reste, par les fouilles opérées jusqu'à ce jour, que ce monument était extrêmement remarquable et orné d'un grand nombre de statues grecques ou égyptiennes, ou participant des deux arts.

Le passage suivant d'un rapport de M. de Rougé, conservateur du Musée égyptien, peut nous donner une idée de la nature des découvertes de M. Mariette. « La religion dans les autres temples de l'Égypte était restée, à l'époque des Ptolémées, purement grecque ou purement égyptienne. Les deux races avaient au contraire adopté simultanément le nouveau type d'Osiris-Apis, devenu Sérapis, ce qui fait que le même temple de Sérapis renferme des monumens dans le style grec et dans le style égyptien. Parmi les morceaux de style grec, on doit signaler, comme des objets hors ligne par leur rareté, les génies divins montés sur des animaux symboliques, qui ne sont en général connus jusqu'ici que par des figures d'une petite dimension : on ne saurait trop désirer que l'hémicycle où ces grands génies ont été trouvés soit fouillé en entier, ce qui sans doute permettrait d'en compléter la collection. Les douze statues grecques, autant qu'on peut en juger sur les dessins de M. Mariette, présentent une véritable valeur comme objets d'art, sans toutefois annoncer des chefs-d'œuvre.... Quant aux objets d'art appartenant au style égyptien, ils présentent très souvent, à ces dernières époques, le caractère d'un travail lourd et grossier et tous les signes d'une grande décadence : cette portion demandera donc un triage sévère. M. Mariette, homme de goût et de savoir, est parfaitement en état de faire cette distinction. Un choix de douze beaux sphinx, les mieux conservés parmi ceux qui composent la grande avenue explorée par M. Mariette, donnerait certainement une physio-

nomie unique en Europe à une grande salle de monumens égyptiens. On peut également émettre une opinion assurée sur les deux lions découverts par M. Mariette. Les deux lions de Nectanebo, au musée du Vatican, chefs-d'œuvre qui ont été cent fois reproduits en bronze, sont les pendans exacts du couple trouvé à Memphis, et proviennent de l'autre extrémité de la même enceinte. M. Mariette a également parlé d'une superbe stèle en basalte et de quelques morceaux d'un petit volume, dont il faut, sans hésitation, demander le transport: il ne faut pas oublier que cet archéologue si zélé n'est encore parvenu qu'au seuil de la grande enceinte, et que les agens anglais n'attendent que son départ pour s'emparer de sa découverte, et pour exploiter, une fois de plus, les mines nouvelles ouvertes par l'activité du génie français. Il serait donc à désirer que la somme que le gouvernement pourra consacrer à cet objet fût employée à pousser les fouilles jusqu'au sanctuaire principal, où se trouvent, sans aucun doute, les morceaux les plus importans. La figure d'Apis, déjà rencontrée, ne peut être le dieu principal par la position même où elle a été rencontrée; on en trouvera certainement plusieurs autres. L'épais linceul de sable qui les recouvre donne lieu d'espérer une parfaite conservation, du moins quant aux injures du temps. Le temple et tout ce qu'il renferme ne portera que les traces inévitables des révolutions religieuses. M. Mariette n'a encore tenté, dans cette grande enceinte, que quelques sondages, et à chaque fois il est tombé sur un objet important; outre le sanctuaire, tout le terrain sacré doit être parsemé de statues, bas-reliefs, stèles et animaux symboliques. »

Nous devons ajouter que, depuis le rapport de M. de Rougé, M. Mariette a, sinon complété, du moins singulièrement accru ses précieuses découvertes. Dans un de ses sondages, il a rencontré, dans une des salles du temple, une quantité considérable de figures en bronze, dont quelques-unes ont l'importance de statues, et une stèle funéraire d'un Ptolémée. Ses dernières nouvelles ne portent pas à moins de quatre à cinq cents les simulacres de bronze ainsi découverts, et qui se trouvaient comme emmagasinés dans un des réduits du temple. Pour que ce monument soit demeuré dans l'état de conservation qu'il présente, et décoré, comme on voit, de toutes ses statues, on serait porté à supposer qu'il a dû être subitement enseveli sous les sables, il y a dix-huit à dix-neuf siècles, par quelque grande tempête du simoun. Il paraît cependant que l'envahissement a été lent et graduel. Strabon rapporte en effet que, lors de sa visite à ce temple, il vit des sphinx enterrés, les uns à moitié, les autres jusqu'à la tête; il ajoute cependant qu'on peut conjecturer d'après cela que la route vers ce temple ne serait pas sans danger, si l'on était surpris par un coup de vent (1).

(1) Strabon, liv. XVII, p. 807.

Quoi qu'il en soit, la découverte de M. Mariette est un véritable événement archéologique. Nous ne doutons pas que cet habile et intelligent explorateur n'en tire tout le parti possible, et qu'au moyen de l'allocation de 30,000 francs obtenue dans la séance de l'assemblée législative du 8 août dernier, il n'enrichisse nos collections d'un grand nombre de curieux spécimens de l'art à l'époque des Ptolémées. Cette séance aura été heureuse pour les arts. Non-seulement l'assemblée a voté les crédits demandés pour le déblaiement du Sérapéum de Memphis, la continuation des fouilles de Ninive et l'expédition scientifique dans l'Asie centrale; elle s'est empressée d'allouer un quatrième crédit de 24,000 francs pour l'acquisition de deux tableaux de Géricault : *le Cuirassier* et *le Chasseur de la Garde*. Lors de la vente des objets d'art provenant de la liquidation du roi Louis-Philippe, M. le ministre de l'intérieur, désirant conserver à la France ces morceaux remarquables d'un de nos maîtres les plus populaires, n'avait pas craint, en présence du crédit des musées absorbé presque totalement par d'autres dépenses, de se porter acquéreur et d'engager sa responsabilité; l'assemblée a couvert d'un vote approbateur cette louable irrégularité. Il est à regretter que, par suite d'un fâcheux malentendu, elle ait refusé ce même jour un crédit de 19,000 francs qu'on lui demandait pour le rachat de vingt-sept tableaux de notre grand peintre de marine, M. Gudin. Ces tableaux avaient été exécutés pour le musée de Versailles, et devaient compléter la collection historique de la galerie maritime. L'un d'eux, le *Jean Bart forçant le passage de la flotte anglaise devant Dunkerque*, est un chef-d'œuvre, et valait la moitié de la somme demandée. On a établi de spécieuses distinctions entre les artistes vivans et les artistes morts, et les *vivans* ont eu tort une fois de plus.

Nous n'aimons que la gloire absente,
La mémoire est reconnaissante,
Les yeux sont ingrats et jaloux!

Nous ne voulons pas qu'on nous reproche cette même indifférence pour les vivans : si nous applaudissons à cette sorte d'exhumation du passé que nous venons de constater, c'est surtout parce qu'elle se fait au profit de ces vivans qu'on affecte de dédaigner. La grande publication de M. Perret, les précieuses découvertes de M. Mariette et les travaux complémentaires de ces savans explorateurs qui vont arracher au mystérieux Orient ses derniers secrets, ne peuvent manquer d'étendre singulièrement le champ de l'étude et d'ouvrir à nos artistes des perspectives inattendues. Grace à l'active et féconde impulsion imprimée à ces travaux, bien des lacunes vont être comblées, bien des points douteux dans l'histoire de l'art seront éclaircis. Cette histoire

pourra être reprise à ses origines et suivie sans interruption jusqu'aux temps modernes. Nous avons déjà vu comment les monumens recueillis par M. Perret dans les catacombes romaines rattachaient l'art antique à l'art moderne, et quels enseignemens inappréciables ils allaient offrir à nos peintres religieux. La découverte de M. Mariette nous révèlera une transition analogue entre l'art égyptien et l'art grec, et cette fusion de deux arts et de deux religions qu'on avait théoriquement reconnue, mais qu'on n'avait pu saisir encore sur place dans un monument existant et complet. Enfin c'est aux sources même de l'art que vont nous faire remonter les travaux de l'expédition asiatique. Les sculptures assyriennes découvertes à Khorsabad, à Nimbroud, à Koyoundjek, celles recueillies en Chypre et dans la Grèce même (1), nous donnaient déjà les plus précieuses indications sur la marche que les arts ont suivie. Descendus avec les premiers peuples des contrées de la Haute-Asie, ils se sont fixés et développés comme eux dans ces vastes plaines du Sennaar, où vécurent les patriarches, et c'est à travers l'Asie occidentale, et par l'Égypte et les îles, qu'ils ont gagné le coin du monde qu'on appelle la Grèce, où, rencontrant le plus intelligent de tous les peuples, ils ont atteint un rare degré de perfection et brillé d'un éclat incomparable. C'est ce mouvement qu'il s'agit de constater d'une façon définitive, et les monumens seuls peuvent lever les dernières incertitudes. Dans quelques semaines, de courageux missionnaires de l'art vont être à l'œuvre : Babylone et Ninive n'auront plus de mystères pour eux, et qui peut prévoir les surprises nouvelles que leur ménagent ces plaines de la Mésopotamie, qui naguère nous ont révélé tout un art, et le vieux sol de la Chaldée? C'est là qu'apparurent les premières villes que l'homme ait fondées : Babylone, Achad, Resen, Chalé, Nachor, Ur, la ville d'Abraham. Quel intérêt offriront à leurs recherches les ruines de ces cités contemporaines des premiers âges du monde! Déjà un coin du voile a été soulevé. On nous assure que, dans ses dernières excursions, M. Layard a trouvé à Ur de grands sarcophages en terre cuite d'un travail tout primitif, et dans lesquels ont peut-être reposé les ossemens des patriarches : c'est aux explorateurs français que revient l'honneur d'avoir préparé ces découvertes; c'est à eux aussi, nous l'espérons, qu'appartiendra la gloire de les compléter.

F. MERCEY.

(1) L'image du roi Sargon, qui avait construit le palais de Khorsabad, trouvée en Chypre; le bas-relief du guerrier Aristion, sculpté par Aristoclès, trouvé à Marathon, et qui a tout l'aspect d'un bas-relief assyrien.

DU GÉNIE

DE

LA RACE ANGLO-SAXONNE

ET DE SES DESTINÉES.

The English in America, by Sam Slick (Halliburton); 2 vol. in-8°.
Londres, Colburn, 1851.

Nous n'avons jamais eu une foi bien vive dans les théories exposées de nos jours sous le nom de philosophie de l'histoire, et nous ne croyons qu'avec de grandes réserves à la doctrine si répandue de la perfectibilité humaine. Nous accuserions volontiers ces théories et cette doctrine d'être un outrage envers l'humanité et une injure envers Dieu, car les lois de l'ordre moral, pour être constantes, ne sont pas immuables, mornes et fatales comme les lois de l'ordre physique. Nous ne voyons dans les faits historiques que les commentaires, l'exégèse et les applications différentes des lois morales, tandis que, dans l'ordre physique, les faits sont inséparables des lois, en sont la conséquence immédiate et nécessaire. Il n'y a pas dans l'ordre physique une seule solution de continuité; dans l'ordre moral au contraire, il y a des inégalités sans fin, des siècles de ténèbres et de courtes années de lumières, des barbaries subites et des civilisations imprévues, qui n'étaient ni dans la logique des événemens, ni dans les ressources morales des nations. Des institutions sans apparence de fécondité vivent et

croissent glorieuses; d'autres, plus brillantes à leur origine, meurent misérablement. La volonté humaine intervient à chaque instant pour sauver, maintenir ce qui aurait dû logiquement périr, pour ressusciter ce qui était éteint, — et une volonté inconnue, dont les desseins sont inexplicables (demandez à M. Proudhon, que cette volonté inconnue désespère), intervient, de son côté, pour frapper de mort ce qui semblait assuré de vivre. Cependant il est certains faits assurés, aussi immuables que les faits matériels, et qui échappent à la volonté humaine : tels sont le partage du genre humain en races distinctes et par suite la différence du caractère, des facultés et des dons qui ont été accordés à chacune de ces races. Cette division du genre humain en races nous oblige à croire que les nations ont, non pas une destinée fatale, mais une destination morale, qui est cachée en elles, qui se trahit dans leur vie, dans leurs actions et jusque dans leurs erreurs. Quelles ont été les diverses manières de vivre, quels ont été les différens caractères moraux des peuples, et quel but en rapport avec ce caractère ont-ils poursuivi ou atteint? tels sont les enseignemens les plus synthétiques, si nous pouvons nous exprimer ainsi, que l'histoire puisse nous donner, et qui nous conduisent à cette idée de destinations assignées à chaque nation. Quand on arrive ici, la tâche de l'histoire est accomplie, celle de la métaphysique et de la religion commence; les faits cessent d'exister, et ne peuvent plus nous être d'aucun secours pour entrer dans ce monde surnaturel et sublime.

Avant d'abandonner ces réflexions générales, nous hasarderons en passant cette réflexion, que la philosophie de l'histoire aurait besoin de subir une altération analogue à celle que Leibnitz fit subir à la philosophie cartésienne pour la débarrasser du spinozisme. Dans la philosophie de l'histoire, il serait nécessaire qu'un grand et sage esprit vînt substituer la notion de force à la notion de substance, et fît une application des doctrines leibnitziennes aux faits historiques. Au lieu de cette unité confuse et de cette fatalité logique dont nous entretiennent les modernes théoriciens, qui donc nous établira la hiérarchie préétablie et nous déroulera le combat providentiel de ces forces premières appelées *caractères, instincts des races,* et d'où découle l'histoire? Qui nous donnera une monadologie historique? Mais abandonnons cette pensée, qui, pour être développée, demanderait des volumes, et, pour faire une application des observations précédentes, voyons si la simple description des vertus et des qualités de la race la plus puissante du monde actuel ne pourra pas mieux que tous les appareils métaphysiques nous renseigner sur sa destination providentielle.

De toutes les races qui occupent aujourd'hui la scène du monde, la plus active, celle qui pèse le plus fortement sur la terre, est certai-

nement la race anglo-saxonne. D'autres nations peuvent être plus bruyantes et plus brillantes que l'Angleterre et les États-Unis, elles peuvent avoir plus de gloire extérieure; mais aucune, si on y regarde de près, ne peut être considérée comme aussi nécessaire que ces deux peuples. La race anglo-saxonne est un des rouages les plus importans de la grande machine politique de l'univers; sans elle périraient ou seraient abandonnés au mépris de l'avenir quelques-uns des faits les plus importans de l'histoire et quelques-unes des notions morales les plus nécessaires de l'humanité. Sans l'Angleterre et l'Amérique, le protestantisme n'existerait plus. S'il n'avait eu d'autre soutien que l'Allemagne, nous le verrions à l'heure qu'il est expirer dans le délire, blasphémer contre lui-même après s'être souillé des plus immorales doctrines, et rendre son dernier souffle au milieu des rires mérités des peuples. Sans l'exemple donné par l'Angleterre, la révolution française serait non-seulement anathématisée, mais abandonnée; ses principes ne seraient même pas mis en question, et ils seraient laissés de côté comme des bizarreries sans raison et des extravagances. Sans l'Angleterre, l'Amérique, à peine découverte, serait retombée dans la barbarie où elle était plongée avant que les vaisseaux espagnols eussent touché ses rivages; c'est elle qui a fait que la découverte glorieuse de Colomb n'a pas été inutile, a pu être tenue pour un grand fait humain, pour un service rendu à l'ordre moral et non pas seulement pour une découverte de l'ordre scientifique et cosmologique. C'est elle qui empêche encore aujourd'hui les nations de se précipiter les unes sur les autres et de se dévorer, qui maintient l'équilibre du continent de crainte d'avoir à se mesurer avec un adversaire trop redoutable. Ainsi son égoïsme même n'est pas inutile, car il protège notre repos. C'est elle qui contrarie les projets de l'Europe orientale et dit aux races slaves : « Vous n'irez pas plus loin. » Quelle race! quelle destinée! Sa force et le fondement de sa puissance, c'est qu'elle est absolument nécessaire dans l'ordre du monde. Écartons de notre esprit toute préoccupation nationale, toute vanité patriotique; bien des nations pourraient disparaître, en apparence plus importantes, plus directement intéressées au maintien de la civilisation moderne, dont la mort n'aurait pas les résultats terribles de la disparition de la solitaire, égoïste et indépendante Angleterre.

Si la race saxonne a une telle importance dans l'ordre purement politique, si elle apparaît comme la protectrice intéressée de la civilisation actuelle après en avoir été en grande partie la promotrice, elle le doit à son caractère, le plus original des temps modernes, le plus *natif*, celui où les traditions des mondes évanouis ont le moins laissé de traces, qu'ont le moins altéré les influences contraires et les imitations classiques. Comment essayer d'esquisser cet étrange caractère où

semblent s'être confondus l'esprit des Hébreux, l'ame de Carthage et la force morale des Romains, et qui n'est pourtant ni hébraïque, ni romain, ni punique? Ne cherchez pas dans cette race l'unité de génie, le bel assortiment de qualités brillantes qui, comme des fleurs assemblées en un bouquet composé avec art, forme le caractère charmant des races latines, ni ce feu vif et clair de l'ame des races celtiques qui sait polir les vices les plus monstrueux, amoindrir les instincts féroces et atténuer les travers de l'esprit au point de rendre désirables ces vices et ces travers! Le caractère anglo-saxon n'a rien de cette unité; il est plein de hardis contrastes, de qualités fortement accentuées. Les parties défectueuses de ce caractère sont repoussantes, les parties élevées sont d'une solidité à toute épreuve, mais sans attrait. Perfide sans mensonge, loyale par devoir, c'est-à-dire par nécessité et non par honneur comme chez nous, humaine et exterminatrice, impitoyable comme la fatalité et pourtant illogique comme la fortune et les vicissitudes du monde d'ici-bas, la race anglo-saxonne vit de contradictions, et de ces contradictions naît le génie pratique qui la distingue. Elle est pleine de respect pour la vie humaine, mais elle sacrifie sans remords des générations entières au succès de ses entreprises; elle a voulu, par exemple, être industrielle et exclusivement industrielle, et rien ne l'a arrêtée, ni la crainte du désordre, ni la misère des populations; elle a voulu coloniser, et partout où elle a planté son drapeau, les populations conquises ont disparu absorbées par elle, expulsées ou massacrées. Demandez aux restes mutilés des Indiens, aux derniers sauvages de l'Australie, aux débris lamentables de l'Irlande. Un point curieux à noter dans le caractère anglo-saxon, c'est son peu de penchant à la volupté. Jamais cette race n'a compris le plaisir; la plus légère irritation des sens touche chez elle à la fureur, le moindre penchant à la sensualité va immédiatement jusqu'à la débauche. Elle n'a jamais compris non plus le luxe, cet autre penchant artistique si voisin de la volupté; elle a inventé le *comfort*. Elle n'a jamais aimé, comme nous par exemple, l'égalité dans la médiocrité des conditions; elle préférerait la pauvreté à cette mesquine sécurité et à ce maigre repos. Tout ce qui confère la puissance, elle l'a recherché. Elle a toujours vécu par la volonté, jamais par le désir. Aussi cette race, tant par ses qualités que par ses défauts, me semble la race de la domination terrestre par excellence; les contradictions de son caractère ne la gênent en rien dans l'appréciation des faits et tendent, au contraire, à l'identifier avec eux, tandis que son inflexible volonté l'empêche d'être absorbée par eux, d'être engloutie par leurs orages et par les éruptions de leurs volcans. La race anglo-saxonne est toujours cette ancienne race de guerriers maritimes qui riaient au milieu des tempêtes, embarqués sur de frêles vaisseaux.

Cependant, bien que ces qualités soient surtout faites pour lui donner la domination terrestre, bien qu'elles soient exclusivement appliquées à l'étude réelle des faits, cette race ne manque pas de qualités idéales. Ses vertus sont grandes, mais elles sont inflexibles; sa sensibilité est mâle et contenue, et a peu d'entraînement; ce qui constitue sa faculté poétique, idéale, c'est une grande puissance de souvenirs, une grande et fidèle mémoire. Ce respect des Anglais pour la coutume, si admiré des étrangers, enfante parmi eux tout ce qu'il y a d'excentrique, d'exceptionnel et d'humoristique dans leur manière de vivre; ces pensées aventureuses et ces volontés toujours renaissantes, enveloppées dans les ombres et les couleurs du passé, ce mélange de mœurs anciennes et de hardiesses nouvelles, constituent tout ce qu'il y a de poétique, de singulier et de sympathique dans la littérature, dans l'histoire et dans la vie anglaises; mais, comme si toutes choses avaient été calculées pour donner à ce peuple la puissance et pour l'aider dans ses desseins, il se rencontre que cette faculté de la mémoire,—qui se traduit dans la politique par le respect de la coutume, et dans la vie extérieure, dans les mœurs, par l'habitude,—devient encore pour lui un moyen de conquête et de domination. Ce respect du passé le défend en quelque sorte de lui-même; ses habitudes le défendent de ses volontés, et lui donnent repos et sécurité. Le passé entoure sa vie présente de remparts moraux qui le protégent à l'intérieur, comme les flots de la mer le protégent à l'extérieur. Ses mœurs et ses habitudes, toutes du passé, sont complétement distinctes de ses ambitions, qui sont toujours du présent. Qui pourrait dire à chaque époque ce que cet amour de la coutume a empêché de révolutions intérieures? Ainsi l'Angleterre, protégée chez elle par son passé, réserve pour l'extérieur toute son énergie; les ambitions de son peuple, matées par la coutume et l'habitude, vont chercher au-delà des mers une proie à dévorer. L'Angleterre doit à l'amour de son histoire, à ce qu'on peut appeler la sûreté et la fidélité de ses souvenirs, sa marine, son commerce, ses colonisations, sa diplomatie; elle doit encore à cet amour du passé son gouvernement, qui pourtant est le plus moderne de tous, le régime constitutionnel. Et de même qu'il protége son repos, ce culte des souvenirs lui inspire un immense orgueil, et, en lui représentant sans cesse sous les yeux ses anciennes actions, en lui montrant sans cesse sa longévité, il lui donne un audacieux sentiment de son avenir et l'assure presque de son éternité : la source de l'orgueil anglais est là, et non ailleurs.

Nous avons reconnu que le caractère anglais est le plus original des temps modernes, celui où se font le moins sentir les influences étrangères; qu'il est sans unité, plein de contrastes, et que la volonté y domine; enfin que son culte du passé est en même temps un gage de sécurité à l'intérieur et de grandeur à l'extérieur. Originalité, liberté,

habitude, telle est la formule magique qui révèle tout le secret de la grandeur anglaise. De là nous tirerons deux conclusions qui nous montreront le rôle assigné à la race anglo-saxonne et sa destination providentielle : — Jamais race n'a autant été fidèle à elle-même; elle nous offre le modèle d'une civilisation originale; — jamais peuple n'a été fait autant pour la liberté et moins pour l'unité.

Historiquement, l'Angleterre a offert au monde un grand spectacle, elle a eu une enviable et originale destinée. Il lui a été donné de développer tous les germes de civilisation que contenaient en elles les races barbares du Nord, de les développer exclusivement, afin de présenter au monde le type pur et sans mélange de cette civilisation. Protégée par ses remparts maritimes, séparée du reste du monde, selon l'expression du poète latin, elle n'a pas été contrariée dans son développement par les influences contraires qui ont modifié et altéré le caractère des races du continent, et surtout des races germaniques. Sur le continent, l'influence romaine s'est imposée aux races qui n'étaient point faites pour elle; l'empire survivant à la chute de l'empire, la pensée et l'ame de Jules César survivant à la ruine des institutions du monde antique, ont maintenu la tradition et arrêté l'éclosion de civilisations futures, en empêchant une trop complète barbarie, en faisant tout d'abord de la barbarie une semi-civilisation. Les forces expansives des peuples barbares ont été contenues par cette grande machine du gouvernement impérial et romain, imposée par la conquête, par la religion, par la politique, restaurée par Charlemagne, maintenue par le saint-empire; mais en Angleterre la barbarie n'a nullement été contrariée : pendant de longs siècles, elle a gardé toute sa force vierge; elle a régné sans combat, elle a été plus rude, plus forte que partout ailleurs. Un moment, l'autorité a semblé vouloir s'y introduire avec la conquête normande; mais à peine s'était-elle établie, que la barbarie primitive réclamait ses antiques droits, et de la main même des conquérans limitait l'autorité politique par la grande charte, et l'autorité spirituelle par le meurtre de Thomas Becket. Hérétique dès l'origine, cette île, la moins fertile en saints par opposition à la malheureuse Irlande, qui avait été surnommée l'*île des saints*, s'est sentie tout à coup saisie de transports violens et d'un fanatique enthousiasme, lorsque le protestantisme, cette forme du christianisme qui est la mieux appropriée aux instincts des races germaniques, a pénétré chez elle. Rien de ce qui était latin n'y a pu prendre racine. Ses grands génies politiques, poétiques, sont exclusivement saxons, Alfred, Élisabeth, Cromwell, Shakspeare, Milton. C'est pourquoi nous pouvons dire en toute assurance que l'Angleterre offre pure de tout mélange la civilisation qui était cachée au fond de la barbarie; partout ailleurs elle a été incomplète, et n'a eu qu'une existence humble. contestée et combattue.

Quelle est donc la marque particulière de cette civilisation saxonne? C'est la liberté, c'est la diversité. Jamais peuple n'a cru davantage à cet axiome politique d'Aristote, que la société était composée non d'êtres semblables, mais d'individus différens. Ce qui domine dans cette civilisation, et notre observation s'applique ici à l'Amérique comme à l'Angleterre, c'est l'individu : les énergies individuelles vont chacune vers leur but particulier, sans s'inquiéter de savoir si elles rencontreront, au terme de leurs efforts, un but général et universel. De là deux effets contraires, deux sentimens et deux vertus qui sont la force et l'honneur de cette société : l'indépendance et la tolérance. Vastes ateliers d'expérimentations politiques, philosophiques, religieuses, les sociétés anglaise et américaine appliquent aux choses morales les règles de l'induction baconienne, les traitent scientifiquement, et ne pensent pas qu'il soit convenable de débattre autrement que par voie d'analyse, d'observation et de pratique minutieuse les matières qui concernent le gouvernement et la religion. Le gouvernement parlementaire, les associations, les *meetings*, les ligues et les sociétés publiques, orageuses académies, conviennent à de pareilles sociétés : c'est seulement chez elles que la confusion peut régner sans anarchie, et la diversité sans désordre. On voit comment, avec de pareils peuples, la tolérance est un complément nécessaire de la liberté, comment elle est plus qu'un grand sentiment et une grande vertu, comment elle est un instinct aussi nécessaire à la vie que l'instinct de la conservation personnelle; car, avec une pareille indépendance et une liberté aussi illimitée, une si grande diversité d'opinions et de doctrines, si la tolérance n'existait pas, des combats d'extermination devraient naturellement s'engager. Puissions-nous, nous qui cherchons la liberté unie à l'ordre, comprendre que la tolérance est l'unique préservatif des peuples libres, et qu'elle complète ce droit de liberté, apanage de l'individu, parce qu'elle est non-seulement le seul moyen de salut, mais le seul lien moral des peuples libres, à qui elle apprend le respect que l'homme doit toujours à l'homme!

L'Angleterre et l'Amérique ne se sont donc jamais occupées ni inquiétées de l'unité : jamais ces nations n'ont compris et ne comprendront ce que c'est que centralisation, autorité, organisation. L'Anglais ou l'Américain le plus révolutionnaire ne saurait comprendre ce que c'est que le jacobinisme; l'Anglais ou l'Américain le plus conservateur ne saurait voir dans le gouvernement autre chose qu'une machine destinée à la sûreté générale, propre à prévenir les explosions et à protéger les droits individuels. Les sectes les plus différentes vivent côte à côte, sans souci les unes des autres, tant qu'aucune d'elles n'essaie de vouloir dominer les autres : c'est là le sentiment qui, en Angleterre, le pays protestant par excellence, a fait reconnaître les

droits des catholiques; c'est aussi là le sentiment qui, l'an dernier, a soulevé l'Angleterre contre la papauté, lorsqu'on a pu croire que le catholicisme aspirait ouvertement à la domination des consciences. Les mœurs les plus différentes vivent là sous le même toit; il n'y a pas plus d'unité dans la manière de vivre que dans les opinions; aucune société n'a plus de replis, de coins cachés, de singularités et d'exceptions dans les mœurs que la société anglaise. Dans les institutions, même diversité : les Anglais et les Américains adoptent et appliquent tous les projets sans s'inquiéter de savoir s'ils sont en contradiction les uns avec les autres, mais cherchent avant tout à savoir s'ils sont en eux-mêmes bons ou mauvais, bien que différens dans la forme. Aussi cette tendance générale à la diversité a-t-elle enfanté les deux formes de gouvernement qui se prêtent le mieux au développement des initiatives individuelles : la démocratie et le gouvernement constitutionnel. La démocratie convient en effet aux peuples peu amoureux de l'unité; elle convient surtout aux hommes qui n'aiment ni à commander ni à obéir, mais qui aiment à se commander et à s'obéir à eux-mêmes. Quant au gouvernement constitutionnel, il devait naître naturellement chez un peuple qui ne rejette aucun élément social, mais qui les adopte tous pour en tirer le meilleur parti possible. C'est une opinion généralement répandue que le gouvernement constitutionnel est le gouvernement le plus savant de tous. Il a été beaucoup question de ce bel équilibre des pouvoirs qui distingue la constitution anglaise, mais on ne s'est avisé d'y trouver tant d'art et de science que longtemps après son établissement; c'est l'enthousiaste De Lolme, c'est Montesquieu, c'est le méticuleux radical Bentham, qui, par leurs éloges et leurs critiques, ont contribué à lui donner cette réputation. Le gouvernement constitutionnel est peut-être, au contraire, le plus naturel de tous et le moins scientifique; c'est un simple assemblage de faits opposés. Il est scientifique, nous dit-on, parce qu'il est compliqué; oui, il est compliqué, comme l'état politique et l'état social d'un peuple qui a eu déjà une longue existence, qui a des traditions, qui compte dans son sein des classes d'origine et de date historique différentes, des institutions de toutes les époques; mais qui ne voit qu'au fond il est parfaitement naturel, qu'il n'est que le résultat d'une entente mutuelle, d'un grand bon sens et d'une saine appréciation des choses? Là où des classes d'origine diverse se trouvent en présence, elles devront naturellement travailler à s'entre-détruire : l'Angleterre les admet toutes au sein de son gouvernement et leur donne à chacune plus qu'une place au soleil; elle leur donne à chacune une institution particulière, tout un gouvernement. Cet accord réciproque, cette reconnaissance mutuelle des droits et des priviléges de chaque classe ne se rencontreront jamais chez les peuples qui ont la tradition

de l'autorité et la passion de l'unité. Voilà pourquoi le gouvernement constitutionnel n'a pu prendre racine parmi nous, pourquoi la démocratie y réussit si mal; chaque classe prétend s'imposer aux autres et les absorber; notre démocratie, qui s'appuie sur le droit de majorité, viole, sous l'apparence d'équité générale, les droits de chaque classe particulière de la nation, aboutit à une unité confuse et n'est que jacobinisme et anarchie dictatoriale. Notre gouvernement constitutionnel, en repoussant l'aristocratie et en livrant exclusivement le pouvoir aux classes moyennes, pouvait bien être une quasi-démocratie, mais n'a jamais été le vrai gouvernement constitutionnel. Celui-ci n'a jamais existé en réalité qu'en Angleterre, et c'est la création politique la plus originale des temps modernes, la forme de gouvernement la plus récemment inventée, la plus conforme aux lois de l'histoire et la moins conforme aux lois de la logique abstraite.

Ainsi, dans les mœurs, dans le gouvernement, dans le caractère des races anglo-saxonnes, nous rencontrons partout l'acceptation des principes contraires, la diversité. Cette race, pourrait-on dire, en empruntant un mot au vocabulaire philosophique, a le génie du *différent;* l'individualisme est sa loi en politique, en religion, dans les relations de la vie sociale. Cependant, à voir une telle activité, une telle énergie déployées dans tous les genres de travail humain, une telle ardeur de conquête, un tel amour de l'agrandissement, on se demande quel est le but suprême et providentiel auquel tendent tous ces efforts. Alors involontairement on se prend à songer, et l'on se dit que toutes ces conquêtes ne sont que des matériaux et des élémens de civilisation destinés à être mis en ordre, à être coordonnés et harmonisés peut-être par une autre race, qui aura plus que la race anglo-saxonne le sentiment de l'unité. Quand on observe son histoire à l'aide d'une foi profonde dans la haute destination de l'espèce humaine et comme à l'éclat de la lumière providentielle, on s'aperçoit en effet que cette race semble avoir été jetée dans le monde pour y opérer un travail de défrichement et de débrouillement, pour y épuiser la barbarie. Les Anglais et les Américains sont par excellence les pionniers de la civilisation; eux seuls avaient assez de volonté et d'obstination pour accomplir ce labeur rude et ingrat, et qui n'est devenu glorieux que par la persévérance, la longanimité, l'ardeur qu'ils y ont apportée, car ils ont les premiers modifié dans l'esprit des hommes l'idée qu'ils avaient de la gloire, et le monde, qui jusqu'alors n'avait attaché l'épithète de glorieuses qu'aux batailles et aux massacres, l'a attachée, ou, pour mieux dire, transportée aux combats contre la matière, contre l'infertilité du sol, contre la barbarie de la nature. Partout où il existait un îlot sauvage, une terre insalubre, un point du monde dédaigné de toutes les nations, oublié sur les continens ou perdu au milieu des mers, un pays où les

misérables sauvages qui l'habitaient avaient peine à vivre et où la vie était impossible et entourée de périls, l'Angleterre y a planté son drapeau, jeté ses condamnés, envoyé ses misérables et aventureux enfans. Et pourtant quel est le but de tant d'efforts? Pour l'Angleterre, le but est de ne pas mourir; pour l'Amérique, le but est de vivre. C'est donc simplement une question d'existence pour ces deux nations. L'Angleterre a besoin d'élargir toujours le cercle de son action pour maintenir la vie en elle; cette mission providentielle de l'extinction de la barbarie et du défrichement de la civilisation, elle l'accomplit dans une pensée d'égoïsme; c'est là son malheur et sa fatalité. Elle n'a pas d'autre but que celui de maintenir son existence, et c'est pourquoi on se demande si ce sera elle qui profitera de ces longs travaux. N'importe, cette fatalité est déjà assez glorieuse; il n'a pas été donné à tous les peuples d'être forcés, pour ne pas mourir, d'étendre la civilisation.

Ce même génie de la conquête matérielle, de la diversité, nous le rencontrons aux États-Unis, plus libre encore, s'il est possible, moins assujetti à l'habitude, aux traditions. Comme l'Angleterre, l'Amérique est intéressée à la conservation de l'esprit et de la civilisation modernes; mais combien les conditions de cet intérêt sont changées! L'Angleterre est plus intéressée directement que l'Amérique aux destinées de cette civilisation, lui est plus nécessaire peut-être dans le présent, joue et jouera un rôle plus actif et plus immédiat dans les affaires politiques de ce siècle; mais désormais son rôle d'expansion est fini : un rôle nouveau, triste et moins glorieux l'attend, un rôle de défense personnelle. La destinée de l'Angleterre désormais sera d'être de plus en plus attachée au continent, dont elle a été si long-temps séparée. Ce fait apparaîtra de plus en plus avec chaque révolution, chaque progrès de la Russie; l'Amérique au contraire conspire silencieusement contre l'Europe. Comme ces peuples anciens qui abandonnaient pendant la nuit leur ville assiégée en emportant avec eux leurs dieux familiers, l'Amérique recueille dans son sein tous les trésors de la civilisation européenne, et, certaine qu'elle est sauve, elle envisage avec la plus grande indifférence l'Europe menacée par les barbares modernes. Les journaux de l'Amérique ne tarissent pas sur ce rapprochement entre la jeunesse de l'Amérique et la vieillesse de l'Europe. La prospérité de l'Amérique est attachée fatalement à la décadence de l'Europe. Si la guerre éclate en Europe, l'Amérique regorgera de richesse; si la famine extermine les habitans de notre continent, l'Amérique nagera dans l'abondance. Je lisais récemment les comptes-rendus officiels des exportations de céréales de l'Amérique durant les dernières années : très considérables pendant les années 1847-48, c'est-à-dire pendant les années de disette et de révolution, ces exportations ont baissé de plus de moitié aussitôt que l'ordre et l'abondance ont

reparu. Il en est de même pour l'Amérique au point de vue moral qu'au point de vue matériel; chaque nouvelle révolution augmente ses chances de grandeur future. Aussi depuis long-temps l'Amérique, qui jadis était pour ainsi dire européenne, s'éloigne-t-elle de plus en plus de l'Europe, essaie d'être entièrement elle-même, et parvient à oublier le vieux continent. Mais, avant de montrer comment les États-Unis, tout en restant imbus de l'esprit moderne, deviennent de moins en moins les auxiliaires et les soutiens de l'Europe, il nous faut dire quelques mots sur la nature de ce gouvernement démocratique qui fait leur force et leur grandeur. Le dernier livre de l'auteur de *Sam Slick*, pamphlet en deux volumes que M. Halliburton vient de lancer contre les États-Unis, nous offre une occasion toute naturelle pour apprécier les ressources et le rôle possible de la démocratie américaine.

M. Halliburton, sujet anglais, juge à Halifax, dans les colonies du nord, ressent contre l'Amérique la rancune et la haine que doit naturellement éprouver contre une si menaçante voisine tout bon sujet anglais, anglican de religion et tory renforcé d'opinion; cette haine a un motif tout politique, par conséquent accidentel : il n'y a en elle aucune philosophie. Qui ne voit que M. Halliburton est bien plus emporté contre l'Amérique à cause de sa séparation d'avec l'Angleterre qu'à cause de ses tendances démocratiques, et contre l'esprit d'envahissement des Américains bien plus parce qu'ils menacent le Canada que parce qu'ils ont envahi le Mexique? Son dernier livre, *the English in America*, est, sous prétexte d'études historiques sur les anciennes colonies de l'Amérique du Nord, un long pamphlet contre le protestantisme, l'Amérique et la démocratie; M. Halliburton nous avait habitués à des écrits plus amusans et plus sérieux sous leur forme légère. Que nous apprend son dernier livre? Que la démocratie n'est point propre à toutes les nations. Nous applaudissons de tout notre cœur à cette opinion; pas plus que lui, nous n'avons un goût exagéré pour la démocratie. Il nous apprend ensuite que cette forme de gouvernement était la plus convenable pour les Américains, qu'elle s'est établie dans des conditions normales, qu'elle répondait à l'esprit religieux, aux instincts des émigrans anglais, qu'elle était l'objet de tous leurs désirs. Alors pourquoi tant de dépit et de sourdes épigrammes contre un fait naturel et normal? Il nous apprend que les premiers protestans étaient pleins de vertu, de volonté; alors pourquoi aller chercher toutes les histoires et toutes les anecdotes dont s'était réjoui l'auteur d'*Hudibras*, et nous les donner pour des faits historiques, incontestables? Il porte contre les États-Unis une accusation plus grave; il les accuse d'avoir établi la république par félonie, trahison, en éludant toutes leurs promesses, en rusant avec les articles des chartes qui leur avaient été successivement accordées par le gouvernement anglais. Cette accusa-

tion se détruit d'elle-même; M. Halliburton a très bien fait remarquer que la république ne remontait ni à 1789 ni à 1796, qu'elle n'avait été fondée ni par la constitution fédérale ni par la proclamation d'indépendance, mais qu'elle avait été fondée du jour où les puritains mirent pour la première fois le pied sur le sol de l'Amérique. Faisant l'histoire de la colonie du Massachusetts, l'auteur de *Sam Slick* a très bien fait remarquer que, dès l'origine, cette colonie était une république démocratique. Que les puritains aient été intolérans, cela ne peut être nié; qu'ils aient été rusés et politiques dans leurs relations avec la couronne et qu'ils aient cherché à lui arracher le plus de concessions possible, cela n'est pas et ne peut être contesté; mais n'étaient-ils pas en droit de chercher à conserver leur liberté, pour laquelle ils avaient traversé les mers et supporté tant de maux, de chercher à reprendre la libre disposition d'eux-mêmes, à protéger leur conscience contre les empiétemens de l'anglicanisme ou de l'épiscopat? Et, pour pousser les choses à l'extrême, n'avaient-ils pas aussi le droit d'entourer comme d'une muraille leur communauté (*commonwealth*) contre les croyances et les opinions qui n'étaient pas conformes à leurs croyances et à leurs opinions, et qui auraient porté la discorde là où régnait l'union des esprits et des volontés?

Non, la démocratie américaine a une plus haute origine que la ruse et la déloyauté : elle est née, comme le gouvernement constitutionnel en Angleterre, des faits eux-mêmes; elle n'est pas le produit de théories ni de combinaisons abstraites. Les doctrines des premiers protestans portaient incontestablement leur pensée vers la démocratie, mais leur condition sociale réelle rendait la démocratie encore bien plus inévitable en Amérique. Chez nous, la démocratie est une conquête, une victoire, que sais-je? En Amérique, par deux fois, au commencement du XVII[e] siècle et à la fin du XVIII[e], les conditions les plus favorables se sont rencontrées pour son établissement : à l'origine, une grande égalité de condition parmi les premiers colons; lors de la séparation d'avec l'Angleterre, une grande égalité de désirs parmi les citoyens des colonies. L'égalité de condition, de rang, d'opinions, régnait chez les dissidens, qui, pour pratiquer librement leurs croyances, préférèrent l'exil au séjour de leur patrie; elle régnait parmi eux, grace au malheur qui leur était commun, aux périls qui les enlaçaient tous dans la même solidarité, aux consolations religieuses qui étaient semblables pour tous, au même besoin qu'ils sentaient tous avoir les uns des autres, aux prières qu'ils avaient exhalées ensemble au milieu des tempêtes, au sein du désert. L'appui mutuel qu'ils étaient obligés de se prêter chaque jour sur un sol inhospitalier aurait banni de leurs ames tout sentiment d'orgueil dominateur, tout souvenir de leurs anciennes prérogatives, s'ils n'avaient pas été déjà unis par le lien de la

condition sociale, qui était à peu près la même pour tous dans la patrie qu'ils avaient quittée. Presque tous appartenaient en effet aux classes moyennes de l'Angleterre, peu d'entre eux s'étaient recrutés dans les dernières couches du peuple ou dans les rangs de l'aristocratie; quelques-uns appartenaient, comme les révolutionnaires d'Angleterre, à la petite aristocratie des campagnes, des comtés. Jamais aucun pays n'a eu une origine plus exclusivement démocratique. Il était matériellement impossible qu'une forme de gouvernement autre que la forme démocratique pût s'établir avec de tels élémens, et, lorsqu'en 1789 le gouvernement républicain fut proclamé, on peut dire qu'il y eut unanimité de sentimens et consentement universel; l'établissement de l'Union américaine ne fut point le triomphe d'une classe sur une autre classe : ce fut l'accomplissement des vœux et des désirs de la nation entière.

Fondée non sur des abstractions, mais sur des faits naturels et des instincts spontanés, il était impossible que la démocratie ne vécût pas et ne se développât point, comme il est impossible que ne se développe pas tout gouvernement, démocratie ou monarchie, qui s'appuiera sur des faits naturels et vivans. On peut avoir théoriquement des préférences pour telle ou telle forme de gouvernement, mais la vie et la nature n'ont point de préférence : elles font croître et se développer tout ce qui est doué de vitalité, tout ce qui n'est pas vicié, corrompu ou artificiel; elles sont à jamais incapables de communiquer l'étincelle vitale à une combinaison plus ou moins savante de rhéteurs et de pédans. La démocratie américaine devait vivre, parce qu'elle contient en elle tous les élémens philosophiques nécessaires à la démocratie : je veux dire un élément théocratique ou divin, et un élément de droit purement humain, l'association. La théocratie est en effet au fond de la démocratie américaine, et c'est pourquoi cette démocratie a prospéré. Toute démocratie qui ne s'appuie pas sur l'idée de Dieu est par cela même condamnée à périr, car alors elle doit prendre son principe dans l'athéisme, dans la simple croyance en l'humanité. Les protestans comprirent que l'homme, pour être libre, devait naturellement être soumis au pouvoir de Dieu; ils crurent en cette belle parole, si vraie : « La liberté vient du ciel, » et, faisant consister la liberté à n'être pas gênés dans leur développement non-seulement par des institutions traditionnelles ou par leurs semblables, mais encore par eux-mêmes, ils comprirent que, pour fonder cette liberté, il leur fallait naturellement resserrer d'autant plus les liens moraux et religieux, que les liens temporels et politiques seraient davantage relâchés. Dans les principes du protestantisme, et par conséquent de la démocratie américaine, la liberté n'est pas tant un droit qu'un devoir. Il est une chose qu'on n'a pas assez remarquée : c'est que, dans le protestantisme,

la liberté n'est pas un bienfait, c'est une nécessité attachée à notre nature morale, comme la corruption à notre nature corporelle; c'est que la liberté est notre châtiment. Être libre est une nécessité imposée à l'homme; c'est l'unique moyen que nous ayons d'accomplir notre destinée sur la terre, c'est un instrument qui nous a été donné pour accomplir notre devoir. La liberté n'est donc pas un bien; elle peut fatalement nous entraîner vers le mal. Qui nous sauvera d'elle? La foi. Étonnante doctrine que celle qui reconnaît que Dieu seul peut nous protéger contre la liberté, que nul autre que lui n'a le droit d'intervenir pour nous protéger contre elle, mais qui admet que, sans la foi, la liberté est une véritable malédiction! Conçoit-on maintenant comment des peuples animés naïvement par une croyance aussi terrible ont pu accomplir les prodigieux travaux qu'ils ont accomplis? comment les colonies anglaises de l'Amérique ont pu croître et se développer à l'infini? Ces pauvres puritains ne demandaient qu'à Dieu seul de les protéger contre eux-mêmes, et se croyaient obligés de travailler sans relâche pour accomplir leur destinée. — Laissez-moi, disaient-ils, courir la carrière que Dieu m'a imposée; ne gênez point les desseins de Dieu! — Quant à l'autre élément de la démocratie, l'élément humain ou l'association, il se retrouve également au fond des institutions américaines. La démocratie, à l'origine, y fut établie par l'association des familles, obligées de se protéger les unes les autres, d'unir leurs efforts et de se former en communes librement associées pour la défense de leurs intérêts. Qui ne voit combien cette association nécessaire et naturelle, née de la force même des choses, est préférable aux froides et abstraites théories de contrat social sur lesquelles est fondée chez nous la démocratie?

Comme le gouvernement constitutionnel et aussi bien que lui, la démocratie américaine est donc un gouvernement original, propre à la race anglo-saxonne. Elle a des vices, je le reconnais avec M. Halliburton; mais quoi! ses vices mêmes servent merveilleusement à sa grandeur. Si quelques esprits plus honnêtes que philosophiques pouvaient se récrier contre ses abus et douter des grandes destinées qui sont réservées à l'Amérique, nous les engagerions à réfléchir sur ce fait: c'est que l'Amérique peut accomplir impunément l'injustice sans qu'il lui en coûte rien. Les États-Unis s'accroissent et s'étendent par les moyens les plus injustes, par le vol à main armée, par le droit du plus fort, et pourtant, quand ces nouvelles nous parviennent en Europe, qui de nous songe à s'étonner? quelles récriminations se font entendre? quelle flétrissure nos journaux et nos hommes d'état infligent-ils à tant de déloyauté et de rapacité? Aucune. Quelques réflexions courtes et sommaires, le plus souvent une simple constatation et un simple enregistrement de ces faits, pas un éclair d'indignation, voilà ce qui

se produit. N'y a-t-il pas et dans ces injustices impunies et dans l'indifférence morale avec laquelle les accueillent tous les états européens, grands et petits, la marque de la fatalité? Lorsque les nations peuvent commettre impunément le crime et l'injustice, elles sont assurées d'un long avenir; lorsque l'indifférence ou mieux la stupéfaction seule accueille leurs actions, elles sont assurées d'un grand succès. Elles étonnent en attendant qu'elles épouvantent, et cet étonnement leur annonce bien clairement qu'elles ne seront pas contrariées dans leur marche, que les peuples ont déjà accepté leur domination, et qu'ils ont, aussi bien qu'elles-mêmes peuvent l'avoir, le pressentiment de leur grandeur future, le sentiment de la fatalité qui les pousse. Tout profite d'ailleurs aux États-Unis et contribue à aveugler les yeux de l'Europe sur l'équité de leurs actions; l'infatuation démocratique qui règne aujourd'hui sur notre continent nous empêche de voir sous leur vrai jour la couleur des actes qui s'accomplissent au-delà des mers. Nul ne trouve mauvais qu'une république s'agrandisse, et nous amnistions ses injustices par un silencieux étonnement.

Quelle forme la civilisation prendra-t-elle aux États-Unis? Il est fort difficile de le dire; mais nous pouvons noter ici deux observations qui ressortent de l'étude attentive des faits, et qui confirment notre croyance dans les grandes destinées de l'Union américaine.

Le premier de ces faits, c'est que l'Amérique du Nord traverse aujourd'hui une sorte de barbarie temporaire. Les colonies anglaises, et plus tard les États-Unis jusqu'à une époque récente, n'avaient été, comme culture intellectuelle, comme mœurs et esprit moral, qu'une sorte de prolongement européen : ils étaient véritablement civilisés, et civilisés à la manière européenne. Depuis un certain nombre d'années, l'Amérique rentre peu à peu dans une sorte de semi-barbarie. Sans pouvoir déterminer la date précise du jour où a commencé ce fait, on pourrait le faire remonter à la présidence de Jackson. Toutes les anciennes notions de morale et d'équité s'effacent. Une sorte d'ardeur sauvage, d'impatience et de turbulence se montre de toutes parts. Les maîtres véritables de cette société, les chefs réels ne sont plus les Franklin, les Washington et les Jefferson; MM. Webster et Clay sont bien leurs continuateurs, mais ils ne gouvernent qu'en apparence; les maîtres véritables, ce sont tels ou tels généraux à demi barbares, tels ou tels aventuriers, et de plus en plus ce fait s'étend et se généralise. Au sein de cette semi-barbarie, le caractère de la race anglo-saxonne se modifie et s'altère; il change et se retrempe; le caractère anglais disparaît; un caractère américain et exclusivement américain se forme et se manifeste peu à peu. Ainsi peu à peu l'Europe est oubliée, et une civilisation sans précédens, complétement originale, et dont il est impossible de prévoir l'avenir, s'élabore lentement dans le

sein de cette vaste fermentation. Les États-Unis ont une sorte de puissance d'absorption vraiment magnétique et naturelle, qui n'a rien de politique et qui ne doit rien à l'excellence relative ou au prestige de ses institutions. Les émigrans ne s'habituent pas à la vie américaine; ils font mieux, ils s'y anéantissent et s'y plongent comme dans un Léthé, où ils oublient aussitôt leur origine, leur patrie première et leurs anciennes mœurs. L'influence des émigrans sur l'Amérique est au contraire complétement nulle; une fois débarqués, ils sont comme perdus au sein de ces vastes fourmilières d'hommes ou de ces déserts sans fin de la nature, et force leur est bien de devenir barbares. Et ce ne sont pas seulement les émigrans qui subissent cette attraction; la Louisiane, dont la population est d'origine française, ne compte pas au nombre des états les plus civilisés du sud. L'ancienne patrie y est oubliée, l'ancien langage s'est transformé en patois. Ainsi, partie de la civilisation, cette société semble vouloir traverser une sorte de vie barbare pour arriver à une civilisation qui nous est inconnue. Seulement cette barbarie s'appuie sur tout ce que la civilisation a obtenu de résultats pratiques et matériels par l'agriculture, par l'industrie, par le crédit. Que peut être une civilisation sortie d'une barbarie qui a en elle de tels moyens de puissance? Incontestablement une civilisation décuplée et élevée jusqu'à un degré qu'aucune nation n'a encore atteint.

Le second fait que nous voulons signaler, c'est la précipitation extraordinaire de ce peuple. Ce n'est pas une précipitation aventureuse, c'est une précipitation fatale; c'est quelque chose comme le phénomène qui se produisit à la chute de l'empire romain, lorsque les hordes barbares arrivèrent en se poussant les unes les autres, entraînées, ainsi que le disaient leurs chefs eux-mêmes, par une puissance inconnue. Du sein de la démocratie américaine, il semble perpétuellement qu'on entende s'élever ces paroles : Hâtons-nous! hâtons-nous! craignons d'arriver trop tard. La destinée nous attend et nous appelle; faisons en sorte d'être prêts pour l'heure où se jouera la fortune du monde et où le sort des peuples sera réglé. L'heure des grandes batailles s'avance, et nous devons y assister. — Rien ne leur coûte pour cela. Les Américains n'ont aucun souci de leur existence, aucun souci de l'existence d'autrui; ils comptent pour rien la vie de l'homme. Leurs gigantesques opérations industrielles sont assises sur le hasard, leurs chemins de fer sont construits pour un usage provisoire. Leurs villes, bâties de bois, s'élèvent comme par miracle et sont détruites avec la première étincelle qui vole sur l'aile du vent. Nulle part les accidens ne sont plus nombreux qu'aux États-Unis; ils comptent même au nombre des principaux événemens de ce pays. Il ne s'écoule pas de jour où l'on ne voie paraître en tête des journaux américains ces sinistres paroles : « Explosion d'un *steamer*, explosion d'une machine à vapeur, des-

truction de tout un quartier à Philadelphie, incendie à New-York, quatre-vingts personnes tuées, etc. » Et immédiatement les machines sont remplacées, les rails rétablis, les villes rebâties, les bateaux à vapeur reconstruits, les morts oubliés, et le mouvement continue ardent, irrésistible.

L'Amérique, comme l'Angleterre, est un pays de civilisation moderne; quelles que soient leurs différences, elles ont le même esprit; leurs gouvernemens, bien que différens, dérivent du même caractère moral. On n'aperçoit pas, en Amérique, de principes qui nous soient inconnus et qui n'aient pas été mis en pratique chez les nations modernes ou chez les peuples d'autrefois; seulement, tandis qu'en Europe ces élémens et ces principes vont s'affaiblissant avec la décadence des peuples et la mort des formes politiques et des institutions, en Amérique ils se retrempent au sein de cœurs et d'ames encore incultes, au sein de la vie active, et ils cherchent dans le chaos des faits ceux dans lesquels ils pourront s'envelopper pour croître et briller aux yeux du genre humain sous la forme d'institutions, de croyances et de mœurs. La liberté, le respect de l'individualité humaine, l'esprit d'investigation, la foi dans le travail, tous ces principes de notre civilisation sont les mêmes qui, en Amérique, accomplissent les merveilles que les voyageurs les plus prévenus sont forcés de reconnaître. Après avoir écrit deux volumes contre l'Amérique du Nord, M. Halliburton est amené à lui rendre justice : il est obligé de confesser que les États-Unis méritaient ce qu'ils ont obtenu. L'Amérique continue donc non-seulement les destinées de la race anglo-saxonne, elle continue le mouvement et les traditions du genre humain et le cours de la civilisation telle que nous la connaissons et l'aimons. Nos préférences sont les siennes, à cette différence près, que ces préférences sont chez nous des désirs, et que pour l'Amérique, elles sont des faits et des lois. L'Amérique peut bien être un triste présage pour l'Europe, à qui elle prédit son affaiblissement, à qui elle montre la civilisation se retirant d'elle pour se réfugier dans les forêts et les déserts; mais elle n'est pas un embarras pour le monde, comme le sont d'autres races qui avec elles amènent de nouveaux principes, des élémens de civilisation qui nous sont inconnus, et qui menacent non de continuer l'histoire, mais de la recommencer, la Russie par exemple.

Nous venons de prononcer le nom de la Russie; c'est là l'ennemi de la race anglo-saxonne encore plus que du continent. Elle menace matériellement l'Europe et peut bien méditer d'en faire sa proie; mais elle est l'ennemie de la race anglo-saxonne, non à la façon d'une grande puissance qui hait l'empire qui lui fait obstacle, mais à la façon d'un homme qui hait un autre homme dont la nature est inconciliable avec la sienne; elle lui est opposée par instinct, par caractère, par

mœurs, par tout ce qu'il y a de plus intime dans la nature humaine. La race slave est contraire à la raison de l'existence de la race anglo-saxonne; il arrivera certainement un jour où, pour que l'une des deux puisse vivre, l'autre devra disparaître. La Russie nie toutes les croyances, toutes les institutions de l'Angleterre et de l'Amérique; son caractère est la contre-partie du leur. A la place du courage moral, de l'individualité, règnent ici l'humilité, la soumission; à la place de l'activité, l'inquiétude. Là l'empereur est plus que le chef, le roi, le guide de ses sujets : il est leur pontife suprême; il est plus que leur pontife, il est leur dieu. C'est lui qui peut à son gré donner à ses peuples une volonté et la leur retirer, leur commander le travail ou les laisser dans l'oisiveté; il peut à son gré disposer en leur faveur et des biens de ce monde et des biens du ciel. Sans lui, ses sujets seraient païens et idolâtres; c'est par lui qu'ils sont chrétiens. C'est en lui qu'ils ont véritablement la vie, le mouvement et l'être. On dirait que le magnétisme, l'électricité, tous les fluides invisibles, sont le moyen par lequel l'empereur de Russie gouverne les races qui lui sont soumises; rien n'échappe à sa vue, et, à quelque distance que ses sujets soient placés, en France, en Italie et dans les pays les plus lointains, il trouve moyen de leur communiquer ses volontés et de dicter les paroles que leur bouche prononce. Tous les voyageurs et tous les hommes qui ont vécu intimement avec des sujets russes dans les pays étrangers s'accordent à les dépeindre comme très français de mœurs et très voltairiens de langage; mais que la Russie vienne à être mise en cause, aussitôt s'échappe un flot de religion grecque, de mysticisme, de respectueuse humilité, comme s'ils étaient en présence de leur tout-puissant empereur. Sans son empereur, le peuple russe est imitateur, prend facilement les mœurs européennes; avec son empereur, il retrouve son originalité, son caractère propre. Il n'est rien que par cette étrange et magnétique autorité. On dirait, en vérité, que chaque matin il se passe entre l'empereur et ses peuples un bizarre dialogue; les peuples prosternés s'écrient : « Père, donne-nous une ame; n'as-tu rien à nous commander? N'y a-t-il donc rien à faire de nous? Donne-nous une ame, afin que nous puissions comprendre et exécuter tes commandemens. » Et alors le magique empereur leur insuffle un enthousiasme d'un instant, laisse pénétrer en eux une parcelle d'ame, une ombre d'esprit; il leur infiltre une apparence de volonté, la volonté d'obéir, la volonté de la patience et de la soumission, puis il la leur retire en la leur promettant de nouveau pour les occasions prochaines; il ménage pour l'heure des grands combats cette étincelle qu'il leur communique. Non moins hostile aux instincts de la race anglo-saxonne que l'autocratie russe, la religion grecque est encore plus opposée à sa foi individuelle; il n'y a pas de croyances libres et fortes

en Russie; la religion de l'état est une sorte de doctrine abstraite et indéfinissable qui descend sur le peuple russe, et qui est destinée à opérer en lui à son gré et à son heure, comme la grace divine dans le catholicisme. On pourrait nommer la religion grecque le *catholicisme des chancelleries;* ce n'est pas des cathédrales et des temples, c'est du fond des cabinets diplomatiques, des administrations, que la religion sort pour se répandre dans le cœur du peuple. Là le prêtre se reconnaît presque indigne de proclamer le Dieu qu'il sert, et il laisse cet office aux bureaucrates, qui transforment leurs administrations en atelier de mysticité. Combien tout cela est séparé de notre civilisation! quelle différence entre ce caractère et le caractère des races saxonnes tel que nous l'avons décrit!

De cette description du caractère de la race anglo-saxonne ressort naturellement un fait, c'est sa parfaite antipathie avec le génie de cette autre race qui apparaît menaçante à l'horizon. D'un côté est le génie de la liberté; de l'autre, le génie de l'autorité. Sans crainte d'être accusé de partialité et d'aveugle admiration pour des peuples étrangers, nous avons voulu décrire le caractère d'une race qui a toujours cru en elle-même, qui a toujours eu une foi invincible en l'individu; nous avons voulu montrer et faire prévoir le combat inévitable qui devra s'engager, et la fatalité qui pousse l'une contre l'autre, d'une part, les sociétés qui croient que rien n'est excellent sur la terre que la force morale, la vertu, le travail, l'expansion sans contrôle de l'individualité humaine, et, de l'autre côté, celles qui croient que rien n'est bon, au contraire, que la concentration de ces mêmes forces, la soumission, l'obéissance et l'unité. Nos préférences sont naturellement du côté des nations qui représentent dans cette lutte nos instincts et nos mœurs, qui sont intéressées à les maintenir; ces peuples peuvent être plus ou moins hostiles à notre patrie, mais ils ne sont pas hostiles à notre civilisation, et, dans la crise qui travaille l'humanité, ce n'est pas le sentiment patriotique qui est ému: c'est le sentiment le plus étendu qu'un homme puisse avoir, c'est le sentiment de la civilisation.

ÉMILE MONTÉGUT.

LES ÉTUDES

HISTORIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES

EN PROVINCE DEPUIS 1848.[1]

II.

NORMANDIE ET BRETAGNE. — PROVINCES DE L'OUEST.

I. — NORMANDIE. — L'AGRICULTURE NORMANDE. — RECHERCHES SUR L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE ET MUNICIPALE DE L'ANCIENNE NORMANDIE.

La Normandie est sans contredit celle de nos provinces qui renferme le plus grand nombre d'érudits. La première entre toutes, elle a donné le signal des recherches actives et consciencieuses; la première aussi, elle s'est dégagée des traditions d'une science surannée. Sa curiosité inquisitive s'est portée sur les sujets les plus divers; les événemens politiques eux-mêmes n'ont pu ni refroidir son zèle ni arrêter ses publications, et quand on veut étudier ce qu'elle a fait depuis quatre ans, on se trouve en présence d'une véritable bibliothèque.

Les *Études* sur la condition de la classe agricole et l'état de l'agriculture en Normandie au moyen-âge sont sans contredit l'un des travaux d'érudition les plus importans qui aient paru dans ces dernières années, non-seulement par le mérite d'exécution qu'on y remarque, mais aussi par la nouveauté du sujet, car l'agriculture, jusqu'à ce jour, a été négligée par les érudits presque autant que par les gouvernemens. L'auteur, M. Léopold Delisle, de Valongnes, après avoir été couronné en 1849 par la *Société Libre* du département de l'Eure, qui s'est chargée de l'impression de l'ouvrage, vient de remporter à l'Académie des Inscriptions le grand prix Gobert. M. Delisle, au début du livre, s'attache à

(1) Voyez la livraison du 1er septembre.

montrer quelle était dans la Normandie, aux divers degrés de l'échelle sociale, la condition des populations agricoles, et il reconnaît l'existence d'une classe moyenne dont les membres, sous le nom de *vavasseurs*, formaient la contre-partie de la bourgeoisie des villes. Les *vavasseurs*, comme les ouvriers affranchis des corporations industrielles, travaillaient pour leur propre compte, et percevaient pour eux-mêmes les profits de leur travail, en restant toutefois astreints vis-à-vis des seigneurs à certaines redevances et à certaines corvées. Quant aux serfs, dans la Normandie, leur position était à peu près la même que dans le reste de la France; ils remplaçaient auprès des grands propriétaires ruraux les domestiques et les ouvriers à la journée, travaillaient pour leur maître et vivaient à ses dépens. De même qu'il y avait différentes classes d'hommes, il y avait aussi différentes classes de terres, et comme le système économique de la société du moyen-âge était basé sur la propriété, le sol, ainsi que les habitans, avait sa hiérarchie. Les terres nobles, qui occupaient nécessairement le premier rang, obligeaient leurs possesseurs, vis-à-vis de ceux dont ils relevaient féodalement, à l'hommage et au service militaire; les terres roturières étaient assujetties à des rentes et à des corvées. Les premières, espèce de majorat inaliénable auquel étaient attachés le titre et le nom, étaient indivisibles; les secondes pouvaient se partager à l'infini : aussi, dès le moyen-âge, la propriété roturière était-elle extrêmement morcelée. M. Delisle cite plusieurs exemples à l'appui de ce fait, sur lequel il insiste avec raison, parce qu'il a été généralement méconnu, et il rappelle entre autres la terre dite *le fief aux roses*, qui se composait de 76 ares, partagés en cent dix parcelles exploitées par trente-neuf tenanciers.

Après avoir traité la question de propriété, M. Delisle passe à la question d'exploitation. Le système du métayage, qui donne par moitié les fruits de la terre au propriétaire et au fermier, était pratiqué sur un assez grand nombre de points de la Normandie, comme il l'est encore de nos jours dans la plupart de nos départemens du centre. Il y avait aussi les baux à loyer, qui étaient de trois, de six ou de neuf années, et dont les prix s'acquittaient en grains, en argent et en une foule de redevances telles que volailles, œufs, gibier, etc. L'une des principales clauses de ces baux était que le fermier, pendant toute la durée de son bail, emploierait sur sa ferme toutes les pailles et les fumiers, et qu'il ne pourrait changer les assolemens. L'importance qu'ont prise de nos jours les questions agricoles donne à toute cette partie du livre un véritable intérêt, et il est curieux de constater que sur un grand nombre de points de la France les choses se passent encore aujourd'hui comme au XIIIe siècle. La différence entre le présent et le passé n'est souvent que dans les institutions féodales, et ces institutions fournissent encore à M. Delisle un remarquable sujet d'études; mais, tout en rendant justice à l'étendue de ses recherches, nous pensons qu'il s'est montré par trop indulgent à l'égard de la féodalité. Que le *droit du seigneur* par exemple, ce droit dont on s'est fait une arme contre le moyen-âge, n'ait existé dans la Normandie que très exceptionnellement; que M. Delisle ne l'ait rencontré qu'une seule fois, et même comme formule comminatoire, l'exercice de ce droit étant subordonné au refus que faisait le nouveau marié de donner, le jour de ses noces, un morceau de porc ou un gallon de vin à son seigneur, — il ne s'ensuit pas pour cela qu'on ne le rencontre pas dans d'au-

tres provinces, sous d'autres noms, et c'est tirer, ce nous semble, d'un fait particulier une conclusion beaucoup trop générale que d'affirmer que les paysans, à l'occasion de leur mariage, n'étaient point soumis vis-à-vis de leurs seigneurs à des obligations plus avilissantes que celles auxquelles ces derniers étaient eux-mêmes astreints vis-à-vis de leur suzerain. Nous admettons que la féodalité, à un moment donné de l'histoire, ait constitué un progrès relatif, surtout sur les institutions chevaleresques; nous admettons qu'elle ait substitué dans de certaines limites la notion de l'ordre et du droit à la notion de la force; mais, ces concessions faites, nous regardons comme hors de doute que, dans les rapports du maître au vassal, du noble au vilain, la féodalité ne fut que trop souvent oppressive ou absurde. On a méconnu long-temps ce qu'elle a eu d'utile; ce n'est pas une raison pour méconnaître, d'autre part, ce qu'elle a eu de vicieux, et si nous insistons sur ce point, c'est qu'on se montre généralement trop disposé à passer sans transition d'un extrême à l'autre. Il n'est pas un seul des grands noms de notre histoire qu'on n'ait traîné tour à tour des gémonies au panthéon, il n'est pas une seule des institutions du passé qu'on n'ait flétrie avec colère ou réhabilitée avec enthousiasme; et comme la mode historique change tous les dix ans, on se demande avec défiance si l'histoire écrite à la distance des siècles, au lieu d'être une vérité, n'est pas trop souvent une succession de systèmes.

La partie des *Études* sur l'agriculture normande qui se rattache à la police rurale, à l'administration des paroisses, à l'état moral et matériel des populations agricoles, présente un grand nombre de faits nouveaux. Même à l'époque où la féodalité est dans toute sa puissance, le système électif pour certains offices de justice se maintient dans plusieurs cantons, et, quoiqu'il n'y eût point dans les campagnes de communes légalement organisées, on voit cependant l'esprit d'association suppléer à l'imperfection des institutions sociales. Lorsqu'une paroisse a des affaires d'intérêt public à débattre, elle délègue par voie d'élection des procureurs chargés de les poursuivre; elle nomme également par le même système les répartiteurs et les collecteurs des tailles; elle vote des fonds pour l'entretien des églises, des chemins, des ponts, des gués; elle soulage par des associations de bienfaisance les misères privées; enfin elle présente en bien des points une organisation très avancée. La population normande était nombreuse, et si les campagnes, dans la Normandie comme dans le reste de la France, furent souvent réduites à la dernière misère, la cause de cette misère doit surtout être attribuée aux guerres étrangères et aux guerres civiles et féodales. Il est même à remarquer que la prospérité des populations agricoles n'est pas toujours en rapport avec le progrès de la civilisation, car il est incontestable qu'elles étaient plus heureuses au XIIe et au XIIIe siècle qu'elles ne le furent depuis, sous Henri IV par exemple, et surtout sous Louis XIV. Dans les temps ordinaires, le bien-être matériel paraît avoir été à peu près satisfaisant. La nourriture était abondante et même assez variée; elle se composait, outre les légumes dont la production était très active, de lard, de bœuf salé, d'œufs, de potage aux pois, de poisson salé, tel que le hareng et le *crespois*, c'est-à-dire la chair de baleine et autres gros cétacés. M. Delisle indique, dans certaines abbayes, la pitance quotidienne des travailleurs agricoles, qui était supérieure à ce que consomment aujourd'hui la plupart de nos paysans. L'instruction primaire (qu'on nous

passe ce mot appliqué au moyen-âge) paraît même avoir reçu un certain développement. La plupart des paroisses avaient une école où l'on apprenait les élémens de la langue latine; c'était là que se formaient les jeunes gens qui se destinaient au sacerdoce, et quand ils avaient terminé leurs études, ils continuaient à cultiver en attendant les ordres ou la collation d'un bénéfice. Les *vavasseurs*, c'est-à-dire les paysans de cette classe moyenne qui répondait, comme nous l'avons vu, à la bourgeoisie des villes, fréquentaient ainsi que les clercs les écoles rurales; et comme on trouve au XIIIe siècle un assez grand nombre de chartes rédigées au propre et privé nom de simples paysans sans l'intervention de l'autorité civile et religieuse, on peut croire que ces paysans étaient assez instruits pour s'occuper eux-mêmes de la rédaction des actes qui les intéressaient.

Les détails que M. Delisle donne sur l'exploitation du sol et la culture proprement dite ne sont ni moins variés ni moins neufs que ceux qui se rapportent à la constitution de la propriété. Au moyen-âge comme de nos jours, le manque d'argent et l'organisation vicieuse du crédit étaient l'une des plaies les plus profondes de l'industrie agricole; l'usure ruinait les propriétaires et les cultivateurs, et la ruine, en cas de gêne, devait être bientôt consommée, le taux légal de l'argent ayant été porté parfois à des sommes excessives, comme sous Philippe-Auguste par exemple, où il était fixé à 2 deniers pour livre par semaine, soit 43 pour 100 par an. Il résultait de là que l'emprunteur était souvent obligé de faire à ses créanciers l'abandon de sa terre, ou que, pour éviter cet abandon, il constituait une rente perpétuelle dont le taux était en général de 10 pour 100. Si grande qu'ait été la pénurie de l'argent, on peut croire néanmoins, d'après les témoignages des textes, que l'agriculture normande, au moyen-âge et principalement au XIIIe siècle, avait atteint déjà un assez notable degré de perfection. D'immenses travaux de défrichement s'exécutent à cette date sur tous les points de la province. Dans la question des cours d'eau, les coutumiers devancent de plusieurs siècles notre loi sur les irrigations. Les travaux de desséchement des grands marais sont exécutés, pour la première fois en Europe depuis les Romains, dans le Lincolnshire, par les enfans expatriés de la Normandie. Dès le XIIe siècle, l'exploitation des tourbières est en pleine activité, l'aménagement des forêts est habilement et sévèrement surveillé, et les terres arables reçoivent des soins qui témoignent que la culture était sinon très avancée, du moins fort intelligente. Sans que l'on se doutât le moins du monde des lois de la chimie, on avait été conduit, par la seule observation, à un emploi judicieux des engrais; on appliquait la marne tous les quinze ou dix-huit ans, et, sur le littoral, on faisait un grand usage des détritus de plantes marines et du sable de mer, comme cela se pratique encore de nos jours. Les baux stipulaient les fumures et les assolemens, qui étaient en général des assolemens triennaux. Le nombre des labours était également réglé; les paysans qui n'avaient point assez de terres pour entretenir l'attelage d'une charrue s'associaient entre eux; les plus pauvres travaillaient leurs champs à la bêche, et c'est ce qu'on appelait les *laboureurs de bras*. Les propriétés roturières, par suite de leur extrême morcellement, recevaient des tenanciers des soins très minutieux, et l'on trouve au XIIIe siècle la mise en œuvre de certains procédés, le sarclage des céréales par exemple, qui rappellent les pratiques perfectionnées de la culture romaine. L'élève des chevaux et des bestiaux avait atteint, comme l'agriculture proprement dite, un notable développement : les nobles entretenaient à grands frais

des haras considérables, et dès le XIIIe siècle on achetait pour l'amélioration des races des béliers d'Espagne et d'Angleterre.

Nous ne suivrons pas plus long-temps M. Delisle à travers les détails de son livre. Ce que nous venons de dire suffit pour montrer l'étendue et la variété de ses recherches sur un sujet que l'érudition n'avait point abordé jusqu'à ce jour. Nous souhaitons vivement que des travaux analogues soient entrepris sur les autres provinces de l'ancienne France, car les questions traitées dans les *Études* sur l'agriculture normande s'adressent non-seulement aux érudits, mais même aux hommes pratiques. Nous ne pouvons que féliciter l'auteur sur l'heureux choix de son sujet et sur la sagacité avec laquelle il interroge les textes en apparence les plus insignifians; mais nous lui recommanderons d'éviter à l'avenir l'accumulation sur un même fait de détails d'une même nature; nous lui recommanderons surtout une ordonnance plus sévère, car son travail, en bien des pages, est resté à l'état de notes. M. Delisle, qui est jeune, possède à un degré éminent le sens intime de l'érudition, et tout son effort aujourd'hui doit être de faire dominer la méthode synthétique sur ce procédé d'analyse qui l'entraîne souvent dans des détails par trop secondaires.

L'histoire ecclésiastique de la Normandie, qu'on pouvait croire épuisée par les nombreuses recherches dont elle a été l'objet antérieurement à la révolution française, s'est rajeunie depuis quelques années; les écrits des laïques, comme ceux des membres du clergé, sont étudiés sous le triple point de vue de l'archéologie, des mœurs, des institutions, et il est résulté de ce concours un ensemble de publications très recommandables.

La cathédrale de Rouen, décrite en détail par les archéologues, se trouvait, pour ainsi dire, démontée pièce à pièce, et il fallait demander au livre de M. Hyacinthe Langlois la description de ses stalles, au livre de M. Deville la description de ses tombeaux, à M. l'abbé Langlois l'histoire de ses maîtres de chapelle et de ses musiciens. Un membre de l'académie de Rouen, M. Fallue, a repris en sous-œuvre, en historien plutôt qu'en archéologue, tous les travaux de ses devanciers; il les a complétés par l'étude d'un grand nombre de documens inédits, et, au lieu de s'en tenir à la simple description du monument, il a écrit la monographie de l'église dans ses rapports avec la société civile et politique. Le travail de M. Fallue a le mérite bien rare d'une ordonnance très régulière, et l'auteur a su y établir beaucoup d'unité en partant de ce principe, que, le christianisme étant seul resté debout au milieu de l'ébranlement ou de la ruine de toutes les institutions humaines, on pouvait, dans le dédale du passé, trouver un fil conducteur en groupant autour des institutions chrétiennes les faits de l'ordre séculier. Étendant, d'après cette méthode, ses recherches au diocèse tout entier, M. Fallue a rencontré sur sa route une foule de questions d'un intérêt élevé, et, en donnant l'histoire des évêques, des conciles, il a été naturellement conduit à traiter du rôle joué par les ecclésiastiques normands dans la conquête de l'Angleterre, de la police introduite par eux dans ce royaume, puis de la domination anglaise dans la Normandie, des guerres de religion, et enfin des querelles du jansénisme. C'est là, on le voit, un travail fort important; M. Fallue y a consacré dix années de sa vie : il a beaucoup fait pour l'histoire de sa province, et l'Institut a fait, ce nous semble, trop peu pour son livre en lui accordant tout simplement une mention très honorable.

A côté de l'histoire de la métropole de Rouen, nous placerons, quoique se

rattachant à un tout autre ordre d'idées, l'écrit de M. Ramée : *L'Art et l'Archéologie au* XIXe *siècle : Achèvement de Saint-Ouen de Rouen*. Après avoir tracé rapidement l'histoire archéologique de cette belle église depuis l'abbé Marc d'Argent, qui jeta les fondemens du chœur en 1218, l'auteur examine comment les architectes chargés de l'achèvement de la façade par la loi du 25 mars 1845 se sont acquittés de leur œuvre. La critique est des plus vives, et, pour la rendre plus pénétrante encore, M. Ramée a comparé ce qui a été fait de nos jours avec deux plans projetés au XVIe siècle. Le parallèle, il faut en convenir, n'est point flatteur pour l'art moderne, et, pour notre part, nous approuvons fort les conclusions générales de M. Ramée, à savoir que, lorsqu'il reste des parties très notables d'un édifice portant le cachet d'un grand style et d'une époque déterminée, on ne les démolit pas pour les reconstruire à neuf dans un style tout différent; que la fantaisie dans l'architecture archéologique n'est rien autre chose que du vandalisme, et qu'il vaut mieux laisser les monumens tels qu'ils sont que de les défigurer en les restaurant.

L'*Histoire du Prieuré du Mont-aux-Malades-lez-Rouen*, par M. l'abbé Langlois, rappelle de tous points l'ancienne école bénédictine. L'homme le plus éminent de cette école, Mabillon, souhaitait qu'il y eût dans chaque abbaye, dans chaque prieuré un religieux qui en écrivît l'histoire, non-seulement pour sauver les souvenirs qui intéressent la science du passé, mais aussi pour offrir aux âges modernes l'exemple des antiques vertus et des saints dévouemens : c'est pour obéir à ce précepte du maître que M. Langlois a pris la plume, et qu'il a écrit sous l'inspiration d'un double sentiment, le patriotisme et la piété. A défaut de talent, dit-il, le cœur l'a fait historien. Enfant, il a joué sur les tombes des hôtes oubliés du *Mont-aux-Malades;* prêtre, il s'est assis dans leurs stalles au chœur de leur église, et dans le vieux prieuré, devenu de nos jours une école ecclésiastique, il a évoqué la mémoire des morts pour offrir le tableau de leurs travaux au clergé qui a recueilli leur héritage. Tout en se plaçant à ce point de vue, M. Langlois n'a point pour cela circonscrit ses études aux limites de l'histoire ecclésiastique, et son livre contient beaucoup plus de choses que le titre ne semble le promettre. Dans une période de sept siècles, de 1120 jusqu'à notre temps même, il suit pas à pas les annales du prieuré, et il rencontre sur sa route plus d'un curieux épisode, entre autres celui qui se rattache à l'exil de Thomas Becket dans la Normandie et à la correspondance que le célèbre archevêque de Cantorbéry entretint avec les religieux du Mont-aux-Malades. Cette correspondance, qui avait échappé jusqu'à présent à l'attention des érudits de la province elle-même, s'ajoute comme un document précieux à l'histoire de la lutte que saint Anselme ouvrit en Angleterre contre le pouvoir royal, lutte qui prépara peut-être plusieurs siècles à l'avance, dans la Grande-Bretagne, la rupture violente de la couronne et de l'église. Le chapitre consacré à la maladrerie qui était annexée au prieuré et les recherches sur la lèpre présentent, quoique le sujet n'ait rien de bien neuf, un côté intéressant, en ce sens que l'auteur, profondément pénétré du sentiment chrétien, a montré, d'une façon heureuse, comment, à côté de la terreur profonde qu'inspiraient les lépreux, il y avait, en même temps que la pitié, un sentiment très réel de vénération. On les respectait tout en les redoutant, comme on respectait Job, leur patron, dont l'image était dans toutes les maladreries, parce qu'on pen-

sait que Dieu, en les soumettant aux plus terribles épreuves, les prédestinait par d'intolérables douleurs aux joies de l'éternité; on les appelait les *vénérables frères infirmes*, on pourvoyait attentivement à tous leurs besoins, et la chevalerie elle-même les avait réhabilités en créant l'ordre de Saint-Lazare, qui devait dans l'origine avoir un lépreux pour grand-maître. L'histoire de la lèpre a été souvent étudiée par les érudits modernes, mais personne peut-être jusqu'ici n'avait saisi avec autant de justesse que M. Langlois ce qu'on pourrait appeler le caractère mystique de cette maladie terrible, et le sens profond des rites solennels dont on entourait, en les isolant des hommes, les malheureux qui en étaient atteints.

Les derniers chapitres du livre de M. Langlois sont consacrés à l'histoire littéraire du prieuré du Mont-aux-Malades. La même loi qui imposait aux religieux de cette maison la pratique incessante de la charité leur imposait aussi le travail. « L'oisiveté, disent les statuts, pernicieuse à tous les hommes, est non-seulement pernicieuse, mais encore odieuse et abominable dans un chanoine régulier, obligé d'apprendre tant de choses et de les enseigner aux autres. Qui ne sait que la vie humaine est trop courte pour suffire à notre instruction »? Pénétrés de la vérité de cette maxime, les pieux habitans du prieuré s'efforcèrent à toutes les époques de la mettre en pratique, et M. Langlois suit en détail leurs travaux littéraires depuis l'origine jusqu'à l'époque moderne. Les appréciations critiques sont mêlées dans une juste mesure aux notions biographiques, et, parmi les noms qu'il cite avec de curieux détails, nous avons remarqué celui d'Antoine Corneille, religieux du Mont-aux-Malades et troisième frère de l'auteur du *Cid*. Antoine Corneille, qui remporta plusieurs prix aux concours de l'Immaculée Conception de Rouen, rappelle dans quelques-uns de ses vers, qui sont peu nombreux du reste, la manière large et sévère de son illustre aîné, et si la religion ne l'avait enlevé aux lettres, on dirait peut-être aujourd'hui les *trois Corneille*. Malgré la spécialité restreinte du sujet, le livre de M. Langlois touche à bien des questions. On peut y puiser de très utiles enseignemens, et si l'auteur s'est égaré quelquefois dans le domaine de l'histoire générale, s'il a insisté un peu longuement sur des détails connus ou d'un intérêt très secondaire, on ne peut que donner des éloges à l'exactitude de ses recherches, à l'impartialité de sa critique.

L'histoire ecclésiastique considérée dans ses rapports avec l'histoire des mœurs a aussi fourni à M. de Formeville, secrétaire de la Société des Antiquaires de Normandie, le sujet de publications intéressantes. M. Delisle, l'auteur des *Études* sur l'agriculture normande, avait signalé, dans un curieux travail intitulé *Des Monumens paléographiques relatifs à l'usage de prier pour les morts*, les rouleaux funéraires sur lesquels on inscrivait dans les couvens les noms des personnes mortes pour les recommander aux prières des fidèles. A la suite d'un rapport intéressant sur le travail de M. Delisle, M. de Formeville a publié, soit *in extenso*, soit par extraits, quelques-uns de ces rouleaux, qui remontent au commencement du XIIe siècle, et particulièrement ceux qui concernent saint Bruno, fondateur des chartreux, Mathilde, fille de Guillaume-le-Conquérant, et le bienheureux Vital, fondateur de l'abbaye de Savigny. Composés de feuilles de parchemin en nombre indéfini, les rouleaux funéraires étaient tantôt *perpétuels*, tantôt *annuels*, tantôt *individuels*; les premiers, dé-

posés à demeure sur les autels, n'étaient jamais ni déplacés ni transportés au dehors; les seconds circulaient entre les églises affiliées à une même association mystique pour faire connaître annuellement le nom des morts; les troisièmes étaient expédiés au décès de chaque frère, pour réclamer en sa faveur l'intercession de tous les associés. Lorsqu'il s'agissait d'un simple religieux, la formule était très concise : — Un tel, enfant de notre congrégation, est mort; nous réclamons vos prières pour son ame, et, de notre côté, nous prierons pour vous. — Lorsqu'il s'agissait d'un grand personnage, d'un homme éminent en dignités ou en vertus, le rouleau déployait toutes les pompes du style, et souvent même on l'illustrait de dessins. Le soin de rédiger l'article nécrologique était confié aux plumes les plus habiles, et, quand cet article avait reçu l'approbation générale, on le remettait à un messager qui allait d'église en église, de monastère en monastère, emportant suspendue à son cou la funèbre encyclique. Le voyage du *porte-rouleau* durait souvent une année tout entière. Quand il arrivait dans un couvent, on le recevait avec la plus grande bienveillance, on le faisait bien boire et bien manger, on lui donnait un peu d'argent, et, lorsque la communauté avait pris connaissance de sa missive, elle s'assemblait pour célébrer l'office des morts en mémoire de ceux qui lui étaient recommandés. Ce n'est point seulement sous le rapport des mœurs, mais aussi sous le rapport littéraire, que les *rouleaux* présentent un véritable intérêt, car on y rencontre, outre des déclamations mystiques, un certain nombre de morceaux de poésie, dont quelques-uns ont été composés par des femmes. M. de Formeville remarque à cette occasion qu'une seule femme, Héloïse, a su, dans le moyen-âge, tourner agréablement le vers latin, et si nous avions voix délibérative dans l'institution tant soit peu décrépite des concours universitaires, nous donnerions comme matière de prix quelqu'un des sujets traités par l'abbesse du Paraclet. Il serait piquant de mettre aux prises la muse la plus aimable, la plus aimante et la plus aimée du XIIe siècle, avec la muse du pensum et le latin *fantaisiste* de l'université du XIXe siècle.

La publication des documens dans la même spécialité a marché de front avec celle des travaux originaux, et c'est à un érudit d'Évreux, M. Théodose Bonnin, que l'on doit le plus curieux de ces documens, le *Journal* des visites pastorales d'Eudes Rigaud, qui occupa le siége archiépiscopal de Rouen au XIIIe siècle, et qui jouit auprès de saint Louis de la plus haute faveur. Ce que fit le saint roi pour la réforme des mœurs publiques, Eudes Rigaud le tenta pour la discipline ecclésiastique. Chrétien austère, il voulait faire régner dans les couvens la régularité imposée par les fondateurs des ordres religieux et ramener à la perfection primitive des institutions qui, dès le siècle suivant, allaient marcher rapidement vers la décadence. Rigaud, qui savait que la vigilance est l'un des premiers devoirs d'un pasteur, faisait de nombreuses visites dans les communautés soumises à sa juridiction; il y procédait à de sévères enquêtes, et consignait de sa propre main les résultats de ces enquêtes sur un journal intitulé : *Regestrum visitationum*. Ce journal, qui va de 1248 à 1269, contient sur les maisons religieuses de la Normandie les plus curieux détails. Ces maisons, au nombre de deux cents, renfermaient deux mille trois cent quatre-vingt-six personnes; mais, comme ce nombre n'est indiqué qu'une seule fois, et que le registre des visites comprend une période de vingt et

un ans, il faut tenir compte du mouvement de la population, et porter au moins à quatre mille le nombre total des individus. Or, sur ce nombre total, et dans la période que nous venons d'indiquer, l'évêque trouve cent quarante-trois moines susceptibles d'être réprimandés. Il les désigne tous par leur nom, en indiquant la nature de la faute ou du délit. Onze avaient manqué à leur vœu de pauvreté en conservant un peu d'argent dans leurs coffres; dix autres avaient joué aux dés ou chassé, malgré le précepte qui défend aux gens d'église de verser le sang des hommes ou des animaux; vingt-quatre avaient troublé par leurs intrigues le calme et le bon ordre; huit s'étaient laissé aller à la colère; vingt-cinq buvaient avec excès, et soixante-quinze avaient encouru le reproche d'incontinence; deux étaient soupçonnés d'avoir commis avec violence un attentat aux mœurs; deux autres avaient volé et fait un faux. Ainsi, dans l'espace de vingt et un ans, et sur quatre mille individus, quatre seulement s'étaient rendus coupables de délits tombant sous le coup de la justice humaine; les autres avaient péché contre la règle et la conscience. Si, comme on a tout lieu de le croire, la statistique de l'archevêque Rigaud est exacte et rigoureuse, on ne peut qu'admirer l'ordre et la régularité qui régnaient encore à cette date dans les maisons religieuses, et, suivant la juste remarque d'un critique normand, il faut singulièrement rabattre du reproche de déréglement que tant d'écrivains ont fait peser sur les moines du moyen-âge : la vertu n'a pas toujours eu dans le monde une aussi belle majorité.

Les couvens de femmes, sous le rapport de l'austérité monastique et de la simple morale humaine, présentent des résultats moins satisfaisans. Sur treize établissemens de ce genre qui existaient en Normandie, quatre étaient absolument sans reproche; trois sont notés pour des fautes légères, et six pour de véritables désordres. En ce qui touche les fautes légères, si le journal de l'évêque Rigaud eût été connu au XVIIIe siècle, on n'eût point manqué de dire que Gresset y avait puisé l'idée de *Vert-Vert*, car on y trouve, aussi durement censurées par le prélat qu'elles ont été gracieusement chantées par le poète, toutes les coquetteries de la cellule, toutes les futilités du parloir, les grandes préoccupations des petites choses et cet amour des chiffons élégans qui l'emporte souvent dans le cœur des femmes légères sur l'amour terrestre, et qui semble aussi quelquefois dans le cœur des dévotes balancer l'amour divin. On avait beau faire, on ne pouvait venir à bout d'empêcher les religieuses de fermer leurs coffres à clé pour y enfermer de petits meubles et des objets de toilette, et elles se consolaient du regret de ne pouvoir s'en servir par le bonheur tout féminin de les posséder en fraude et de les regarder en cachette. Quelques-unes avaient des petits chiens, des écureuils, mais plus généralement des alouettes. Ce n'étaient là certes que péchés mignons; cependant l'inflexible archevêque ne voulut pas même permettre aux pauvres filles ces innocentes distractions : il fallut sacrifier les écureuils et les alouettes. On se rejeta alors sur les poulets; mais le sévère prélat intervint encore, et décida que ces oiseaux seraient nourris par la communauté, sous prétexte qu'ils étaient entre les sœurs un sujet constant de querelles. Ces détails sont bien minutieux sans doute, mais ils ont leur charme et surtout leur intérêt historique, en ce qu'ils montrent ce qu'était dans les âges de foi vive la vie monastique, à quelle abnégation l'autorité de la règle soumettait les individus, et combien dans les

plus petites choses la volonté humaine était pliée au joug du devoir. Sous un autre rapport, le *Journal* de Rigaud mérite de fixer l'attention des historiens; il prouve que, toutes les fois que des symptômes de décadence se manifestèrent dans l'église, il se rencontra toujours au sein de l'église elle-même des hommes éclairés et sages qui s'efforcèrent d'arrêter les progrès du mal. Le relâchement de la discipline, les mauvaises mœurs des moines, les richesses immenses du clergé furent, on le sait, l'une des causes les plus puissantes du triomphe de la réforme, et l'histoire, qui se range trop souvent du parti des vainqueurs, a dressé un piédestal à Luther, parce qu'il avait signalé au mépris du monde les désordres qui de son temps déshonoraient le cloître et le sanctuaire; mais ce que l'histoire n'a pas dit, c'est que les abus signalés par Luther avaient été dans l'église gallicane constamment combattus avec plus de rigidité et d'éloquence peut-être par des hommes qui, tout en restant dans le cercle inflexible de la tradition dogmatique, pressentaient de loin la révolution du XVIe siècle, et cherchaient à la prévenir, comme on prévient les révolutions, par de sages réformes. L'archevêque Rigaud fut du nombre, et de la sorte il se rattache à cette école à la fois progressiste et conservatrice qui est si dignement représentée dans le haut clergé par saint Bernard, Pierre d'Ailly et Gerson, et dans les rangs inférieurs par les prédicateurs populaires Thomas Connecte, Guillaume Pepin, Maillard et Menot.

Les institutions civiles, les mœurs, les traditions, les monumens, ont été, sur tous les points de la Normandie, étudiés, décrits, dessinés, restaurés avec un zèle infatigable. Les monographies locales sont très nombreuses, et nous avons distingué dans le nombre, moins peut-être sous le rapport de la science que sous le point de vue d'une originalité attrayante, les *Essais historiques* de M. Decorde, curé de Bures, sur les cantons de Neufchâtel, de Londinières et de Blangy. Enfant de la campagne et, comme il le dit avec un juste sentiment de la noblesse de cette profession, fils de cultivateur, l'auteur des *Essais historiques* n'affiche aucune prétention au titre de savant. Il aime son pays, il en connaît tous les paysages, toutes les églises, toutes les familles, celles du pauvre comme celles du riche, et il raconte avec une grande simplicité ce que lui ont appris, sur ce pays qu'il ne quittera sans doute jamais, les vieux parchemins, les traditions, les causeries vagabondes à travers les champs et les bois. Les livres de M. Decorde ressemblent à ces petits jardins des presbytères de campagne, où l'on respire, avec le parfum des fleurs sauvages, le calme et la paix. Tout y est simple, honnête, et c'est toujours le bon curé qui cause avec ses paroissiens. L'auteur, qui ne s'inquiète guère des transitions, des péroraisons ou des exordes, commence l'histoire du canton de Londinières par une dissertation sur l'ornithologie de ce canton, dissertation qui se termine par une recette pour l'embaumement d'après le procédé Gannal. Des oiseaux, il passe aux druides et aux Celtes; puis il entre dans les cimetières pour lire les épitaphes. Il monte dans tous les clochers pour apprendre l'âge et le nom des cloches, et, à propos de la cloche, il fait l'histoire de la marraine, et, par la même occasion, l'histoire du parrain. Savez-vous, par exemple, pourquoi la plus belle cloche de Bures s'appelait Gabrielle? C'est que, dans la brillante campagne d'Arques, la belle Gabrielle habitait le château de Tourpes, aux environs de Bures; qu'Henri IV était alors à Arques, et qu'il allait souvent à Tourpes déguisé en marchand de

bœufs. Un jour, le royal amant causait théologie avec sa belle maîtresse, — au XVI[e] siècle, l'amour et la théologie s'accordaient mieux que le papisme et la réforme, — et, comme la dame de Tourpes pressait le Béarnais de se convertir, — peut-être en l'embrassant, c'est un détail omis par l'auteur : — « Mon bel ange, dit le Béarnais, êtes-vous aussi bonne catholique que vous voudriez que je le fusse? Allez-vous souvent à la messe? — Je ne l'entends jamais sonner, la cloche de Bures est si petite! — Eh bien! pour que vous l'entendiez sonner à l'avenir, je vous enverrai les cloches de la première ville que je prendrai. » Peu de temps après, Henri, maître d'Hesdin, envoyait à Bures un carillon complet, et, comme Gabrielle était la plus belle des femmes, on donna son nom à la plus belle des cloches du carillon de Bures. Les savans et les pédans, — la distinction n'est pas toujours facile à faire, — trouveront sans doute que les livres de M. Decorde pèchent par la méthode, et qu'ils manquent de ce qu'on appelle la rigueur scientifique. Le reproche serait grave, si l'auteur avait écrit pour conquérir les suffrages de l'Académie des Inscriptions; mais, comme il a eu le bon esprit d'écrire tout simplement pour ses compatriotes, comme il a voulu populariser quelques notions historiques intéressantes, placer quelques ruines sous la protection des traditions locales, attacher enfin par le souvenir au sol qui les nourrit les robustes enfans de la terre normande, nous ne l'inquiéterons pas sur quelques détails de mise en œuvre; il a fait mieux que beaucoup de savans de profession : il a mis dans ses livres du patriotisme et du cœur, et certes un bon sentiment vaudra toujours mieux qu'une bonne phrase.

Les documens publiés par M. Bonnin, sous le titre de : *Souvenirs et Journal d'un bourgeois d'Évreux*, se rattachent, comme les livres de M. Decorde, à ce que nous appellerons l'école populaire historique. L'auteur de ces *Souvenirs* est un vannier d'Évreux, Christophe Rogue, né en 1765, mort en 1830. Ils s'étendent de 1740 à 1830, l'auteur s'étant appliqué à raconter non-seulement ce qu'il avait vu par lui-même, mais aussi ce qu'il avait recueilli de la bouche des vieillards contemporains de son enfance. Il y a là, au point de vue local, un intérêt véritable; le passé y revit jour par jour dans ses moindres détails; la période révolutionnaire mérite surtout d'être lue, car ici, comme dans toutes les villes de province, les excès de la terreur se montrent dans leur sauvagerie et leur ridicule, et c'est là une remarque que nous aurons encore occasion de faire plus d'une fois. Étranger aux passions politiques, élevé par son bon sens et son humble condition au-dessus des ambitions de parti, l'auteur des *Souvenirs* assiste au drame de 93 comme un spectateur désintéressé qui suit du parterre les péripéties d'une tragédie sanglante, et quand la guillotine se dresse sur la place publique, quand on renverse les vieux monumens, quand on emprisonne des bourgeois paisibles, il se demande avec surprise ce que cette bonne ville d'Évreux, si honnête et si calme, a fait pour qu'on la traite ainsi. Il ne comprend rien au progrès par le meurtre, le pillage et la destruction, et ce récit simple et naïf, sans prétention, sans phrases ambitieuses, ce récit souvent incorrect s'élève parfois à la dignité de l'histoire. On sent dans ces pages, écrites sous l'impression des événemens contemporains, combien la perspective d'un demi-siècle change la physionomie des choses, et combien de mensonges ont dû s'entasser, malgré la bonne foi des auteurs, dans les livres écrits à dis-

tance. La préface que M. Bonnin a placée en tête du *Journal* est un morceau distingué, dans lequel sont exprimés en fort bons termes les sentimens les plus honorables. L'auteur a surtout raison quand il reproche à la classe que l'on désigne généralement sous le nom de haute bourgeoisie son indifférence pour les études sérieuses, principalement pour les études historiques. Il y a là, pour un fait particulier et restreint, une remarque juste et qu'on peut étendre fort loin, car, à part quelques hommes, en très petit nombre, qui donnent à leur vie le but sérieux du travail, la plupart des personnes riches s'allanguissent dans le bien-être matériel. Tout en vivant de ce qu'on nomme la vie du monde, elles ne s'aperçoivent pas que, dans les rangs de la société qui leur sont inférieurs par la fortune, le niveau intellectuel s'élève sans cesse; en un mot, elles jouent aujourd'hui vis-à-vis du prolétariat le même rôle que la noblesse au XVIII[e] siècle a joué vis-à-vis de la bourgeoisie. En ne marchant pas, elles s'exposent à être bientôt dépassées, de même qu'en s'isolant du mouvement qui s'accomplit autour d'elles, en ne s'y mêlant pas pour le régulariser, elles préparent peut-être à leur insu les crises les plus graves.

Ce que M. Bonnin a fait pour Évreux, M. Mancel (1) l'a fait pour la ville de Caen, en expliquant, dans une courte et vive préface, le genre d'intérêt des mémoires locaux. Le *Journal d'un bourgeois de Caen* s'étend de 1652 à 1733, et, comme le remarque avec raison le savant éditeur, en écoutant cette causerie simple, naïve et pleine de sens, sur les hommes et les choses d'autrefois, on assiste souvent avec une illusion parfaite à la vie du passé; on devient Normand du XVII[e] siècle, et, par distraction, on appelle le préfet M. l'intendant, et l'adjoint M. l'échevin.

Les Insurrections populaires en Normandie pendant l'occupation anglaise au XV[e] siècle, par M. L. Puiseux, contiennent, dans un petit nombre de pages, beaucoup de faits curieux et des aperçus justes et nouveaux. Après le martyre de Jeanne d'Arc, la noblesse, le clergé, la bourgeoisie, étaient ou indifférens à l'affranchissement de la France ou ralliés au parti anglais. Le peuple de Paris lui-même, en se levant au nom du parti démocratique contre les Armagnacs, en donnant la main au duc de Bourgogne, se trouvait fatalement et presque logiquement conduit à une alliance avec l'étranger. L'administration vigilante et sévère du roi d'Angleterre, Henri V, avait maintenu dans la Normandie la paix et une certaine prospérité; mais à la mort de ce prince la paix cessa, les vieilles coutumes normandes, respectées par Henri V, étaient ouvertement violées. Les Normands se rappelèrent alors que ces Anglais qui les dépouillaient et les tuaient étaient les fils des vaincus d'Hastings. Une vaste conspiration s'organisa dans le Bessin et le pays de Caen, depuis Bayeux jusqu'à Honfleur, dans le Cotentin, dans le pays de Caux, et jusque dans le Maine et le Perche. Le chef de cette conspiration était un simple paysan dont on sait à peine le nom, qu'on appelle indistinctement *Quatrepié*, *Quatepié* ou *Cantepie*. Soixante mille hommes se réunirent sous ses ordres; mais, peu de temps après

(1) On doit encore à M. Mancel : *Établissement de la Fête de la Conception Notre-Dame*, par Wace; — *le Père André*, documens inédits, en collaboration avec M. Charma; — *Caen sous Jean Sans-Terre; — Essai sur l'histoire littéraire de Caen aux onzième et douzième siècles;* — une édition annotée des *Origines de quelques coutumes anciennes* de Moisant de Brieux, et diverses brochures sur la Normandie.

cette prise d'armes, Quatrepié fut tué sous les murs de Caen. La guerre étouffée sur un point se rallumait sur un autre. Un paysan, Lecarnier, souleva les habitans du pays de Caux; Lecarnier et ses Cauchois, aidés de quelques capitaines de Charles VII, emportèrent Harfleur d'assaut, et en moins de six semaines ils prirent Fécamp, Montivillers, Graville, les Loges, Valmont, Arques, Lillebonne, Tancarville, Saint-Valéry. Ces bandes furent détruites comme les premières; mais le signal était donné, et quelques années plus tard la terre normande fut délivrée de ses oppresseurs, car c'est là le seul mot qui convienne, et l'on peut dire que la domination anglaise en France ne fut qu'un véritable brigandage. Le travail de M. Puiseux n'est qu'une esquisse très rapide; mais, dans une note, il promet sur le même sujet une étude plus étendue et plus complète. Nous ne pouvons que l'engager à donner tous ses soins à ce tableau historique, en lui recommandant toutefois de mettre plus de simplicité dans le style et de se défier des exordes et des péroraisons à effet. La devise d'un de nos plus grands hommes de guerre, *res non verba*, doit être aussi celle des érudits.

La bibliographie qui intéresse si directement l'histoire, et qui sert de point de départ indispensable à toutes les recherches, la bibliographie a été l'objet de quelques études intéressantes. Bien avant l'Académie des Sciences morales, le secrétaire perpétuel de l'académie de Caen, M. Julien Travers, avait senti la nécessité de répandre dans les campagnes, par l'attrait de la lecture et surtout par le bon marché des livres, des connaissances utiles et de bons sentimens. En homme qui a vu les choses de près et qui se défie des églogues transportées dans l'économie sociale, M. Travers s'est demandé s'il était possible et comment il était possible de détrôner les *Véritables Liégeois* et les *Mathieu Laensberg*, ces livres sibyllins du cultivateur et du berger. Pour déterminer ce qu'il fallait faire dans ce genre, il a cherché ce qu'on avait fait, et il a dressé, depuis l'origine même de leur apparition, le catalogue raisonné et critique des almanachs et des annuaires de la Manche et du Calvados. L'annuaire, qui constitue en province l'aristocratie des almanachs, a subi depuis plusieurs années bien des vicissitudes : purement statistique à l'origine, il est devenu agricole, industriel, historique et littéraire. En raison même de ce progrès, les annuaires de province, jusqu'à ce jour, n'ont obtenu faveur qu'auprès des classes éclairées et riches; ils ne prédisent ni les révolutions, ni la mort des grands personnages, ni les crimes intéressans qui excitent à un si haut degré les sympathies de la foule. Ils sont tout simplement positifs et instructifs : c'est là un grand obstacle aux succès populaires, et de plus ils coûtent 50 centimes, ce qui représente pour un grand nombre de lecteurs la moitié d'une journée de travail, et pour beaucoup d'individus un inconvénient que ne compensent ni les avantages d'une instruction solide, ni l'attrait d'une lecture sérieuse. Nous recommandons le travail de M. Julien Travers aux philanthropes naïfs qui traitent à Paris, du fond de leur cabinet, l'importante question de l'instruction primaire, et qui s'occupent, du point de vue académique, de la diffusion des lumières. Nous ne voulons point railler leur zèle et leurs efforts, mais nous croyons que de long-temps encore *Mathieu Laensberg* l'emportera dans les campagnes sur l'Académie des Sciences morales. Ce n'est pas une raison, du reste, pour que les écrivains dévoués à la cause du véritable progrès se découragent, car la plus grande preuve de talent que l'on puisse donner,

c'est de parler à l'ignorance, en s'en faisant écouter, la langue de la science et du bon sens. On a tellement abusé de la mise en scène littéraire, que le bon sens et l'honnêteté sont aujourd'hui les plus sûrs élémens de succès.

Riche en hommes éminens dans tous les genres, la Normandie, qui sait garder le culte religieux des nobles souvenirs, ne pouvait négliger la biographie, et, dans ce genre, elle est encore la province la plus féconde de la France. Les notices biographiques de MM. Boisard, Puiseux, E. Charles, de Beaurepaire, Gautier, Mancel, de Chennevières, sont, chacune dans sa spécialité, de bons morceaux de critique historique, philosophique, littéraire et artistique. Les études de M. Charma sur Lanfranc et sur Fontenelle unissent à l'exactitude historique une remarquable élévation de vues et de sentimens, et on y reconnaît l'influence salutaire qu'exerce sur l'érudition l'habitude de la pensée philosophique, car on sait que M. Charma s'est fait dans les sciences spéculatives un nom distingué.

Nous aurions encore bien des volumes à feuilleter pour compléter l'analyse des travaux publiés depuis quelques années par les érudits normands et pour donner une preuve nouvelle de ce que nous avons dit plus haut, à savoir que sur aucun autre point de la France l'activité n'a été aussi grande. Il suffira d'indiquer les études de M. l'abbé Cochet sur les églises des arrondissemens du Havre et de Dieppe, et ses recherches sur l'imprimerie à Dieppe; la belle publication de M. de La Sicotière, intitulée *le Département de l'Orne archéologique et pittoresque*, publication qui, sous le rapport de l'exécution typograhique et de la beauté des dessins, ne le cède en rien aux produits des presses parisiennes; *le Calvados pittoresque et monumental*, dirigé par M. G. Mancel; les *Antiquités gallo-romaines du vieil Évreux*, de M. Bonnin; *l'Avranchin historique et monumental*, de M. Le Héricher, et le *Dictionnaire du patois normand* de MM. Al. et Éd. Du Méril. Ce dernier travail, plein de savantes recherches, s'ouvre par une introduction remarquable qui touche à la fois à de curieux problèmes d'histoire et de philologie, et le seul reproche que l'on puisse adresser aux auteurs, c'est, dans le relevé des mots de leur dictionnaire, de n'avoir point assez cherché, assez recueilli par eux-mêmes, et de s'en être quelquefois rapportés avec trop de confiance aux communications des autorités rurales. Les instituteurs et les maires de campagne ne sont souvent, en fait de linguistique et même d'orthographe, que des autorités fort peu compétentes, et l'orthographe du patois en particulier présente des difficultés qui sont de nature à embarrasser les hommes les plus habiles eux-mêmes. Les vétérans de l'érudition normande ne sont point restés en arrière de ce mouvement actif et fécond : M. le Prévost a continué ses recherches sur l'histoire et la topographie du département de l'Eure; M. de Caumont a conduit jusqu'au cinquième volume le *Bulletin monumental*, collection précieuse, dans laquelle se trouvent consignés les travaux des membres de la société française pour la conservation des monumens, et il a publié récemment le second volume de la *Statistique archéologique du Calvados*; M. Cheruel a donné, en 1850, un très bon volume contenant trois chroniques de Normandie restées inédites, et qui s'étendent de 473 à 1378. Les *États provinciaux de la Normandie* ont été pour M. de Formeville l'objet de longues et patientes recherches. L'Angleterre elle-même a fourni son contingent, et, sous le titre de *the Records of the House of Gournay*, M. Daniel Gurney a publié à Londres, en 1848, une série de documens importans.

Le livre de M. Joachim Ménant, de Cherbourg, *Du Droit de vie et de mort*, se rattache par le côté historique au sujet qui nous occupe. M. Ménant, qui s'applique à démontrer philosophiquement l'inviolabilité de la vie, et qui déploie dans cette démonstration une remarquable élévation de sentimens et de pensées, a tracé à grands traits l'histoire de ce qu'on pourrait appeler la mort violente dans l'humanité, suicides, morts du champ de bataille, duels et supplices. Il dresse la statistique des soldats qui sont tombés par la guerre, des têtes qui sont tombées par le fer du bourreau, et il le dit avec raison, « c'est à donner le vertige. » Il y a dans ce vaste inventaire de faits effrayans beaucoup de science, un bon style, un peu trop de philanthropie peut-être, eu égard à la perversité humaine, et un talent distingué.

Les associations littéraires et scientifiques ont poursuivi avec un grand zèle le cours de leurs publications. La *Société des antiquaires de Normandie*, fondée en 1833, a déjà donné dix-sept volumes de *Mémoires*, qui contiennent des documens d'une grande valeur et des travaux originaux qui n'ont souvent rien à envier aux Mémoires de l'Académie des Inscriptions. Nous avons remarqué dans le volume de 1850 une curieuse biographie de Jean Goujon, par M. Léchaudé d'Anisy. Jusqu'ici les biographes de ce grand artiste l'ont tous fait naître à Paris en 1520. M. Léchaudé, s'appuyant sur des documens locaux, réclame, pour la paroisse de Saint-Laurent de Condel, l'honneur d'avoir donné le jour au Phidias français, et si cette rectification biographique n'a point pour elle la certitude absolue, elle a du moins toutes les apparences d'une grande probabilité. Les *annuaires* publiés par l'*Association normande* comprennent, comme les *Mémoires* de la Société des antiquaires, les cinq départemens qui correspondent à la circonscription de l'ancienne province; mais ils se rapportent plus particulièrement à l'agriculture, à l'industrie et à la statistique, tandis que les publications des académies et des sociétés particulières des villes sont tout à la fois scientifiques, historiques et littéraires. Au premier rang de ces publications, il faut placer celles des académies de Rouen, de Caen et de Bayeux. Les recherches biographiques, les curiosités littéraires, tiennent dans les travaux des Rouennais une large place, et, comme preuve, il suffit de citer depuis 1848 le travail de M. l'abbé Picard sur le séjour de Bourdaloue dans la capitale de la Normandie, les recherches de M. Ballin sur Pierre Corneille, le mémoire de M. Clogenson sur certaines particularités de la vie de Voltaire. A Caen, les travailleurs ne sont ni moins zélés ni moins nombreux; mais les études ont un caractère plus encyclopédique, ce qui tient peut-être à l'existence simultanée de la faculté des sciences et des lettres et de la faculté de droit. MM. Julien Travers, Charma, Léon Tillard, ont fait marcher de front dans le chef-lieu du Calvados la philosophie, l'histoire, l'économie politique, et il y a, nous le pensons, peu de localités en France où la littérature et les sciences morales aient été cultivées avec plus de zèle et de succès. A Bayeux, les publications, très nombreuses, sont plus particulièrement historiques, et il semble que cette ville se souvienne encore d'avoir été le dernier refuge de la nationalité normande, et qu'elle se reporte toujours avec complaisance, malgré la distance des siècles, vers un passé qui lui rappelle tant de glorieux souvenirs. Les *Mémoires* de la *Société académique de Cherbourg*, quoique moins variés et moins nombreux que les publications des sociétés dont nous venons de parler, ont aussi une valeur très sérieuse, et, parmi les travaux estimables qu'on y rencontre, ceux de M. Coup-

pey sur la législation anglo-normande seront consultés avec profit par les personnes qui s'occupent de l'histoire de la jurisprudence du moyen-âge, histoire si peu connue jusqu'ici et si prétentieusement défigurée par la monomanie tudesque du symbolisme ou la philosophie du progrès humanitaire. Nous devons mentionner aussi l'*Annuaire du département de la Manche*, qui forme aujourd'hui une collection de vingt-deux volumes. Cet annuaire, outre la partie administrative et statistique, contient une partie archéologique, historique et biographique intéressante, due à MM. Alexis de Tocqueville, de l'Académie française, Victor Le Sens de Cherbourg, E. Pillet, Julien Travers, etc. L'*Annuaire du département de la Manche* est l'une des meilleures publications provinciales de la France.

A l'énumération déjà si longue des ouvrages ou recueils dont nous venons de parler, nous ajouterons la *Revue de Rouen*, dans laquelle la bibliographie et l'archéologie sont si bien représentées par le savant bibliothécaire de cette ville, M. A. Pottier, et le *Journal des Savans de Normandie*, dirigé par M. Alfred Du Méril. L'histoire et l'archéologie occupent dans ces deux recueils une large place, et de la sorte ces deux sciences arrivent jusqu'au public par une périodicité constante et étendue.

II. — BRETAGNE ET PROVINCES DE L'OUEST — RENNES ANCIEN ET MODERNE. — LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE NANTES. — L'ÉGLISE POITEVINE.

La Bretagne, qui était, il y a quelques années, l'objet d'une curiosité si vive, et à laquelle ont été consacrées de nombreuses et importantes publications, n'a produit depuis 1848 qu'un très petit nombre d'ouvrages dignes d'être mentionnés. L'archéologie romaine et celtique, la numismatique, y sont plus généralement étudiées que l'histoire proprement dite, et encore ne trouvons-nous dans ces deux spécialités que des livres d'un intérêt secondaire. Les *Bardes bretons du* VI*e siècle*, de M. de La Villemarqué; la *Biographie bretonne*, publiée par M. G. Levot, conservateur de la bibliothèque de Brest, avec la collaboration de MM. de La Villemarqué, de Courson, Duchatellier; la continuation de l'*Histoire de Rennes*, de M. Marteville, la notice de M. Cunat sur Saint-Malo, et les études critiques de M. G. Lejean sur *la Bretagne, son histoire et ses historiens*, sont les seuls travaux vraiment intéressans que la vieille Armorique ait vu paraître dans ces dernières années.

A côté du livre de M. de La Villemarqué, dont la *Revue* s'est déjà occupée, *Rennes ancien et moderne*, par Ogée et A. Marteville, doit figurer au premier rang parmi les publications bretonnes. Ce livre, en trois volumes, se compose de deux parties distinctes : l'une, celle traitée par Ogée, qui date du XVIIIe siècle; l'autre, traitée par M. Marteville, qui date de cette année même. M. Marteville a complété, par des recherches exactes et savantes, ce qui manquait au travail de son devancier; il l'a mis en rapport avec les progrès de la science moderne, et enfin il l'a conduit jusqu'à nos jours, en complétant l'histoire par la statistique. La partie relative au moyen-âge est strictement locale, elle intéresse particulièrement les enfans de la ville dont elle retrace les annales; mais on trouve dans le XVIIIe siècle, à propos de l'histoire du parlement de Bretagne, un épisode qui intéresse de la manière la plus directe l'histoire générale de notre

pays, et qui est raconté là avec des détails nouveaux, des vues nouvelles et un très juste sentiment de la réalité et de la portée des faits; nous voulons parler de la lutte soutenue par le parlement de Rennes à propos de l'affaire de M. de La Chalotais. Cette affaire est trop connue pour qu'il soit besoin d'en rappeler ici tous les détails; mais, en la présentant comme l'un des préludes de la révolution française et en l'étudiant principalement de ce point de vue, M. Marteville a su mettre en relief des faits trop souvent méconnus par les historiens de cette révolution. La lutte commencée par le parlement de Rennes pour une question d'impôts se complique, au milieu du XVIIIe siècle, d'une lutte non moins grave contre la société de Jésus. Le parlement, appelé à Paris, auprès du roi, répond aux remontrances du monarque par une démission en masse. Le 10 novembre 1765, La Chalotais, son fils et trois autres conseillers sont arrêtés; une haute cour de justice est installée au palais de Rennes, et les accusés, après un assez long procès, sont conduits en exil à Saintes. L'opinion publique s'émeut en leur faveur, et Louis XV, pour conjurer le mécontentement, déclare, par lettres patentes, qu'il ne veut point trouver de coupables, et lève l'arrêt d'exil. La Chalotais repousse avec fierté ce pardon du roi, il proteste contre la clémence; au nom de la justice, il refuse d'être déclaré innocent par un acte d'autorité souveraine, et demande à être jugé tel d'après les formes légales. Dès ce moment, les plus hautes questions politiques furent soulevées par la magistrature française. On demanda d'abord si le roi avait le droit d'intervenir directement dans une affaire de procédure. Les parlemens du royaume répondirent par la négative, en définissant nettement la séparation des pouvoirs, et, ce premier point une fois posé, on en vint bientôt à discuter le pouvoir royal lui-même, à rechercher son origine, à marquer ses limites. Le parlement de Rouen déclara que « le roi ne peut prononcer juridiquement la condamnation ou l'absolution de ses sujets; » le parlement de Paris, que « la volonté des rois doit être contrôlée avant d'être acceptée par les peuples, et qu'on ne doit l'accepter que d'autant qu'elle est juste. » Le parlement de Normandie fit la leçon à Louis XV en lui rappelant ces paroles de Henri IV : « La première loi du souverain est de les observer toutes. Il a lui-même deux souverains : *Dieu et la loi*. » Enfin le parlement de Rennes, qui se tenait toujours à l'extrême avant-garde, résuma toute la polémique dans des requêtes où se mêlaient les théories du *Contrat social* et la rigidité parlementaire, et dans lesquelles le mot *sujet* fut remplacé par le mot *citoyen*. Les parlemens furent dissous, mais déjà l'orage grondait sourdement, et, quelques années plus tard, le fils de La Chalotais allait mourir sur le même échafaud que Louis XVI.

M. Marteville a exposé avec un véritable talent toutes les péripéties de ce drame parlementaire où se posèrent les prémisses de la révolution, et nous ne doutons pas que, si l'on étudiait avec le même soin, sur tous les points de la France, la seconde moitié du XVIIIe siècle, on n'en tirât pour l'histoire générale d'utiles renseignemens. Il en résulterait évidemment, nous le pensons, la démonstration de ce fait, que si les dernières traditions du système féodal étaient odieuses aux populations, si le pouvoir royal lui-même était profondément déconsidéré, les vœux du pays cependant n'allaient point au-delà des réformes réclamées, en 88 et en 89, dans les cahiers des bailliages, des états provinciaux ou des états généraux. Il en résulterait encore l'assurance que le nivellement

terrible fait au nom du peuple n'a point été réclamé par lui, que la révolution dans laquelle ce peuple ne fut jamais qu'un instrument aveugle avait été préparée à son insu par les parlemens, les philosophes, la portion la plus riche de la bourgeoisie, et qu'enfin, dans tous les temps, y compris le nôtre, l'ébranlement révolutionnaire n'est jamais parti d'en bas, comme s'il était fatalement dans le rôle de la bourgeoisie française de déchaîner les passions pour les comprimer ensuite, quand elles la menacent elle-même.

La partie de l'histoire de Rennes relative à la période qui s'étend de 89 aux premières années de l'empire présente aussi un tableau instructif. Dégagée de la fantasmagorie des grandes assemblées populaires, loin des tribuns et de l'émeute, la révolution, dans les villes des provinces, se montre sous un jour particulier, avec moins d'apparat et une réalité plus appréciable. Ce qui paraît gigantesque sur une scène où s'agitent deux cent mille hommes est souvent ridicule dans un chef-lieu de district, sur un théâtre occupé par quelques centaines de comparses plus ou moins obscurs. Que l'échafaud se dresse pour les rois ou les hommes qui pèsent sur les destinées d'un pays, on peut invoquer, pour justifier le meurtre, le salut public et la raison d'état; mais qu'il se dresse pour des vieillards, d'humbles ouvriers, de faibles femmes que devrait protéger leur inoffensive obscurité, alors l'assassinat politique perd pour ainsi dire son prestige, et il n'est plus qu'un de ces crimes vulgaires qui révoltent la conscience des nations. C'est là ce qui explique la différence profonde qui sépare les histoires de la révolution écrites dans la province, au point de vue d'une localité restreinte, des histoires générales écrites à Paris. L'histoire générale, nous ne l'avons que trop vu dans ces dernières années, adoptant à son insu toutes les théories de Machiavel, justifie tout par la doctrine de la nécessité. Quelquefois même elle réhabilite la terreur, comme l'école ultra-catholique réhabilite la Saint-Barthélemy, par la doctrine cruelle des rigueurs salutaires. L'idylle terroriste fleurit sous la rosée sanglante de la guillotine, et la pitié est étouffée par la métaphysique du progrès humanitaire. En province, au contraire, on reste dans la simple appréciation des faits : on se souvient des victimes; on sait comment et pourquoi elles ont été immolées; on connaît par la tradition vivante et non par les apothéoses mensongères des partis ces affreux proconsuls qui promenaient dans les villes l'instrument de mort, et personne n'oserait les défendre ou les réhabiliter sur le théâtre même de leurs crimes. Sur ce point, l'école historique de la province est unanime : elle accepte et défend la révolution française en ce qu'elle a de grand, de sagement réformateur; elle flétrit les excès qui n'ont fait, en dernière analyse, que nuire à la cause du véritable progrès; en un mot, elle se rallie aux principes de 89 et repousse avec indignation les doctrines de 93. Cette distinction est établie à chaque page dans l'histoire de Rennes moderne, et le tableau que trace M. Marteville de l'état de l'opinion dans la capitale de la Bretagne montre bien quels étaient à cette époque les sentimens de la partie saine et vraiment éclairée de la population des provinces. Les Rennais étaient également hostiles à la tyrannie des sociétés populaires et aux ténébreuses intrigues de ceux qui conspiraient avec l'étranger. En même temps qu'ils combattaient la chouannerie et qu'ils marchaient vaillamment à la défense des frontières, ils demandaient, dans une adresse remarquable, que la convention échappât à la pression des jacobins, et donnât à la

république un gouvernement stable et des lois protectrices fondées sur la liberté et l'égalité : la municipalité de Rennes adhérait à cette adresse, et aussitôt la société populaire des *amis de l'égalité et de la liberté* demandait que les signataires fussent mis à la lanterne.

Un sentiment très juste et très sage domine dans le travail de M. Marteville. Les faits sont bien exposés, le style est clair et précis, et le patriotisme breton, qui se réveille presque à chaque page, donne à l'ensemble du livre un cachet tout particulier. En parcourant ces annales de la vieille ville armoricaine, où éclate à chaque instant le regret de la nationalité perdue, on sent que, sous l'apparente uniformité de notre système administratif, les traditions du passé sont encore persistantes et vivaces.

Quoique beaucoup moins nombreuses que dans la Normandie, les associations savantes et littéraires de la Bretagne ont cependant rendu de véritables services. Les *Mémoires* de la *Société académique de Nantes*, qui forment aujourd'hui une collection d'une vingtaine de volumes, contiennent, entre autres articles intéressans récemment publiés, un travail de M. Grégoire sur le système féodal, dans lequel l'auteur, en rendant compte d'un livre de M. Championnière, s'attache à démontrer, et sur ce point nous sommes complétement de son avis, qu'après avoir attaqué la féodalité avec une violence parfois injuste, on est tombé depuis quelques années dans un excès contraire, et que l'on en a singulièrement exagéré la réhabilitation. Nous indiquerons également dans le volume de 1850 la *Bibliographie révolutionnaire de Nantes*, par M. Dugast-Mattifeux, et dans le volume de 1848 une notice de M. Joseph Foulon sur un homme simple et modeste, Alexis Transon, qui, tout en exerçant la profession de charcutier, s'occupa avec un certain succès de philosophie et d'érudition. En écrivant la *Bibliographie révolutionnaire de Nantes*, M. Dugast-Mattifeux est parti de cette idée, qu'on entassait mensonges sur mensonges dans les histoires contemporaines de la révolution, et que, pour dégager la vérité, il fallait recourir aux documens du temps et faire ce que Descartes exigeait pour l'étude des sciences, dépouiller toutes les opinions préconçues. Les écrits signalés par M. Dugast ne sont pas très nombreux; mais ils sont fort intéressans, et nous indiquerons entre autres ce qui concerne la relation des massacres de Machecoul. Il est évident, d'après les pièces citées et d'après le témoignage même de Mme de Larochejaquelein, que le massacre de Machecoul, qui eut lieu le 21 septembre 1793, fut le signal des atrocités qui ensanglantèrent la Vendée; que la responsabilité doit en peser tout entière sur l'armée vendéenne, qui fut la première à tuer les prisonniers, et que, pour être juste, il faut reconnaître que les blancs comme les bleus se laissaient entraîner, sous prétexte de représailles, à des cruautés qui déshonorent les peuples civilisés, et que l'histoire doit toujours flétrir, sous quelque drapeau qu'elles aient été commises.

La *Société d'Émulation de Brest et du Finistère* est arrivée au tome XVI de ses *Annuaires*, en donnant dans le volume de chaque année l'histoire détaillée de quelques-unes des localités les plus importantes du département. Cette publication, à laquelle le conservateur de la bibliothèque de la marine de Brest, M. Levot, consacre tous ses soins, en cherchant avant tout à la rendre essentiellement pratique et utile, cette publication, disons-nous, jouit à juste titre dans le Finistère d'une grande popularité. C'est aussi un but pratique que pour-

suit l'*Association bretonne*. Cette association, qui a pour directeur et pour secrétaire-général MM. de Blois et Vincent de Kerdrel, se divise en deux sections, l'une archéologique, l'autre agricole; et tandis que cette dernière s'applique, au nom du progrès scientifique et matériel, à lutter contre la routine agricole, l'autre, la section archéologique, s'occupe, au nom du progrès moral, de raviver les traditions de l'antique nationalité, de tirer de ses études des enseignemens sur les mœurs, les habitudes, la foi des Bretons des vieux âges, pour présenter ces mœurs et cette foi comme modèles aux Bretons d'aujourd'hui. Il se cache peut-être une mordante épigramme et une triste vérité dans cette distinction tacite que l'*Association bretonne*, en dédoublant ainsi ses travaux, établit entre la tradition et la routine. Dans la science, elle combat la routine, parce que la science a marché, et en morale elle invoque la tradition, parce qu'elle cherche peut-être en vain autour d'elle, dans le présent, ces doctrines qui élèvent et fortifient le caractère des peuples et les nobles exemples qui les excitent au bien.

La Touraine, le Maine, l'Anjou et le Poitou forment, au point de vue historique et archéologique, un centre moins actif sans doute que la Normandie, mais important encore, sinon par le nombre, du moins par la valeur des publications. Dans la Touraine, les archéologues pratiques et les collecteurs sont plus nombreux que les écrivains. A part M. Salmon, à qui l'on doit une curieuse publication sur les serfs de l'abbaye de Marmoutiers, et qui s'occupe activement d'une histoire générale de la province, et M. l'abbé Bourassé, auteur d'un *Manuel d'archéologie chrétienne* et de quelques monographies estimables, les érudits tourangeaux n'ont fourni, en fait de publications, qu'un assez faible contingent; mais, en revanche, il est peu de provinces où l'on ait apporté plus de soins pour conserver les débris du passé, ou pour faire revivre par d'heureuses imitations les arts du moyen-âge. C'est ainsi que, par des efforts vraiment surprenans et une persistance qui rappelle celle de Bernard de Palissy, MM. Avisseau et Landais sont parvenus à établir une fabrique de poterie dans le genre de celle à laquelle Bernard a donné son nom, et à égaler ce que la renaissance a produit de plus parfait dans ce genre. C'est ainsi encore que M. Chateignier, architecte d'Amboise, a construit dans la commune de Sainte-Catherine de Fierbois, d'après le système de l'architecture anglaise du XVe siècle, un château dont l'âge peut tromper l'œil le plus exercé, et que M. Guérin, de Tours, a bâti, pour le petit séminaire de cette ville, une chapelle, style XIIIe siècle, d'une élégance et d'une exactitude parfaites. Le public, qui aime et respecte les vieux monumens, soutient et encourage autant qu'il le peut le zèle des artistes, et la ville de Tours a acheté récemment, pour la faire restaurer, l'église de Saint-Julien, qui était devenue propriété particulière. Cette acquisition a été faite au moyen d'une souscription volontaire dont le chiffre s'est élevé à 80,000 francs, et à laquelle tout le monde a pris part.

Angers, comme Tours, a montré pour la conservation de ses monumens ou des documens de son histoire l'empressement le plus vif. Cette ville vient d'acquérir l'importante collection d'imprimés et de manuscrits que M. Toussaint Grille avait réunis sur l'Anjou; elle en a fait imprimer le catalogue, et depuis le conseil-général a confié à M. Marchegay, archiviste du département, le soin de publier un recueil des documens angevins inédits, dont le premier volume

a paru; on ne peut que féliciter le savant éditeur de la manière dont il s'est acquitté de sa tâche. Du reste, les travailleurs dans l'Anjou n'ont guère été, dans ces dernières années, plus nombreux que dans la Touraine. Comme les traditions de famille y sont encore très puissantes, c'est surtout vers les recherches généalogiques que se tourne la curiosité, et c'est là l'initiation ordinaire aux études historiques.

Quoique l'érudition et l'archéologie aient fait, dans le Maine, depuis quelques années, des pertes très sensibles par la mort de MM. Cauvin et Richelet, cette province n'a cependant point ralenti ses travaux. Les bénédictins, en s'établissant à Solesmes, à quelques lieues de cette belle abbaye de Saint-Vincent-du-Mans, où fut écrite l'*Histoire littéraire de la France*, semblèrent chercher, dans ce voisinage même, des encouragemens et des exemples. Cette résurrection d'un ordre qui semblait à jamais éteint avec le dernier de ses représentans, le savant et vertueux dom Brial, exerça sur le mouvement des études locales une heureuse influence. Les religieux de Solesmes ont publié plusieurs ouvrages dignes sous plus d'un rapport de la vieille école bénédictine, tels que l'*Essai* sur l'abbaye de Solesmes, par dom Guéranger, et l'*Histoire de l'Église du Mans*. Le clergé séculier n'est point resté en arrière; M. l'abbé Voisin, dans sa *Vie de saint Julien*, son *Mémoire* sur les divisions territoriales du Maine avant le xe siècle, et son *Histoire de saint Calais*, a fait preuve de beaucoup d'érudition et d'une grande sûreté de critique historique, comme il fait preuve aussi d'une patience qui n'est plus de notre temps en se dévouant à la continuation de la *Gallia christiana*.

Le mérite sérieux de ces divers travaux place, pour l'histoire ecclésiastique, le département de la Sarthe au premier rang de nos départemens érudits, et, dans un autre genre, l'*Histoire littéraire du Maine*, de M. Hauréau, assure encore à ce même département une notable supériorité, ce livre étant incontestablement ce que l'on a publié depuis long-temps de plus complet et de plus exact en province comme travail étendu de critique et de biographie. Le Maine a produit, dans les spécialités les plus diverses, une très grande quantité d'hommes distingués, théologiens, jurisconsultes, érudits, philosophes, poètes, auteurs dramatiques, médecins ou naturalistes. Il est peu de provinces où l'aptitude des esprits soit aussi multiple, aussi variée, et c'est cette variété même qui formait le principal écueil du sujet traité par M. Hauréau, car il ne s'agissait de rien moins, sauf l'étendue du cadre, que d'une véritable biographie universelle embrassant toutes les connaissances humaines. M. Hauréau a courageusement affronté les difficultés d'un aussi vaste travail. Son *Histoire littéraire du Maine* contient, avec de nombreuses et importantes rectifications, un grand nombre d'indications nouvelles et de choses oubliées ou inconnues. L'histoire, la biographie, la critique, la bibliographie, y marchent toujours de front, et nous indiquerons entre autres, comme devant être consultées avec profit et lues avec intérêt, les notices sur Odon, abbé de Cluny, Hildebert, évêque du Mans, Jean de Courtecuisse, Raoul de la Porte, le père Mersenne, Robert Garnier, Bernard de la Ferté, Luc Percheron, Hortense Desjardins, plus connue sous le nom de Mme de Villedieu, Bernard Lamy, Duboullay, René Choppin, Guillaume et Jean du Bellay, Baïf, et une foule de poètes de l'école du xvie siècle, qui formèrent à cette date comme les satellites

de la pléiade. L'*Histoire littéraire du Maine* est encore un de ces livres, malheureusement trop rares aujourd'hui, qu'on peut indiquer tout à la fois comme une source de documens précieux pour l'histoire générale du pays et comme un modèle pour les monographies de province.

La *Société des antiquaires de l'ouest*, dont le siége est à Poitiers et qui compte aujourd'hui cent quatre-vingt-six membres, a publié depuis 1834, époque de sa fondation, treize volumes de *Mémoires*, un bulletin trimestriel, une excellente table chronologique des chartes contenues dans les manuscrits du bénédictin dom Fontenau, historiographe du Poitou, et une édition du *Cartulaire de saint Hilaire de Poitiers*, restitué d'après les copies de dom Fontenau et les titres originaux des archives de la Vienne; de plus, elle a fondé, concurremment avec la ville de Poitiers, un musée celtique, qui a été savamment décrit par M. Lecointre Dupont. Les sujets traités dans les *Mémoires* de cette laborieuse association sont variés et bien choisis. MM. de la Fontenelle de Vaudoré, Mangon de Lalande, Redet, archiviste du département de la Vienne, de Chergé, Fillon, en ont été les collaborateurs les plus assidus, et nous félicitons MM. les antiquaires de l'ouest de ne s'être point circonscrits dans les matières exclusivement archéologiques. Les *Études* de M. Boulmier sur les poètes latins du Poitou, les *Mémoires* de M. Alloneau sur la campagne du prince de Galles dans le Languedoc, l'Aquitaine et la France, et la bataille de Montcontour; l'*Essai* de M. de Saint-Hippolyte sur les batailles de Voulon, Poitiers et Maupertuis; les *Recherches* de M. l'abbé Cousseau sur la liturgie de l'ancien diocèse de Poitiers, recherches dans lesquelles l'auteur s'attache à prouver que saint Hilaire est le véritable auteur du *Te Deum;* les observations de M. Redet sur les noms de lieux dans la Vienne; l'*Essai sur les lanternes des morts*, de M. de Chasteigner, sont des travaux qui joignent à l'exactitude le mérite de l'originalité, en ce sens qu'ils peuvent apporter à l'histoire générale quelques élémens nouveaux. Les archéologues ressemblent trop souvent aux moutons de Panurge, et, comme eux, ils se suivent à la file dans les mêmes sentiers; il faut donc encourager les efforts de ceux qui tentent de se frayer des voies nouvelles, et qui s'attachent de préférence à des questions inexplorées. Or, parmi ces questions, figure au premier rang l'histoire des guerres du moyen-âge, car cette histoire écrite, soit par des érudits qui n'entendaient rien à la tactique, soit par des tacticiens étrangers à l'érudition, est encore presque tout entière à faire. La connaissance des localités et les traditions toujours vivantes sur le théâtre des grandes actions militaires expliquent d'ailleurs bien des faits omis ou défigurés dans les livres écrits à distance, et nous ne saurions trop engager les membres des sociétés savantes à suivre l'exemple de MM. Alloneau et Saint-Hippolyte (1).

La monographie la plus importante dont la ville de Poitiers en particulier ait été l'objet est due à M. l'abbé Auber : elle est relative à la cathédrale de

(1) On trouve encore dans cette partie de la France, parmi les publications récentes, la réimpression de la *Bibliothèque historique du Poitou*, de Dreux-Duradier, qui se compose de huit volumes, et a été continuée jusqu'en 1849 par M. de Lastic-Saint-Jal; une *Notice* sur le palais des comtes de Poitou, aujourd'hui le palais de justice de Poitiers, par M. Ch. Jeannel, et les *Chroniques populaires* de la même province, depuis les Gaulois jusqu'à l'an mille, par M. Le Touzé de Longuemar.

cette ville. M. Auber fait remonter l'origine de cette église au IIIe siècle, et, bien qu'il soit prudent de se défier de ces dates lointaines, on a tout lieu de croire cependant que cette appréciation est exacte, car, par des circonstances qu'il est difficile de déterminer, Poitiers forma de bonne heure une sorte d'oasis chrétienne au centre même du paganisme gallo-romain. Ce fut aux environs de cette ville, à Ligugé, que saint Martin fonda le premier monastère des Gaules; ce fut un évêque de Poitiers, saint Hilaire, surnommé par saint Jérôme le *Rhône de l'éloquence latine*, qui rendit la paix à la chrétienté, en arrêtant par la seule force de la doctrine les progrès de l'arianisme, hérésie redoutable qui enlevait à la foi nouvelle son caractère divin, parce qu'elle isolait le Dieu fait homme de l'unité trinitaire et coéternelle, et qu'elle conduisait au déisme pur, par un rationalisme barbare, ce monde à demi régénéré qui échappait à peine au matérialisme païen. Enfin ce fut à Poitiers, dans le monastère de Sainte-Radegonde, cet hôtel de Rambouillet des temps mérovingiens, que se réfugièrent comme dans un dernier asile tous les dieux de la poésie antique, et que la muse latine de la décadence mêla pour la dernière fois son chant aux hymnes de l'église triomphante. Il y a là, pour nos antiquités religieuses et notre histoire nationale, des souvenirs très attachans, et il est à regretter que M. l'abbé Auber n'ait point donné, comme introduction à la partie descriptive de son travail, une vue générale de ce qu'on pourrait appeler l'église poitevine des premiers siècles, considérée sous le rapport social et intellectuel. Il en a bien, il est vrai, touché quelque chose, mais sans développemens suffisans et en faisant toujours une trop large part aux détails architectoniques. Nous voudrions qu'on ne séparât point, comme on le fait trop souvent, l'histoire féodale, administrative et morale de l'histoire purement artistique, et que, toutes les fois que des documens originaux ont été conservés, on appliquât à ces documens la même méthode que M. Guérard au cartulaire de Notre-Dame de Paris. Quand l'âge et le style d'un monument sont déterminés d'une manière précise, il est à peu près inutile de répéter pour chaque partie la description daguerréotypée de toutes les chapelles, de toutes les colonnes, de toutes les nervures. En se perdant au milieu de tous ces détails, l'archéologie tombe à l'état d'inventaire; elle s'occupe trop des pierres et pas assez des hommes; elle devient un utile *vade-mecum* pour les architectes qui font du pastiche moyen-âge; elle reste étrangère à ceux qui cherchent dans l'étude du passé l'intérêt et l'enseignement. Ces observations, du reste, s'adressent, non-seulement à M. l'abbé Auber, dont le livre contient des parties très estimables, mais encore à la plupart de ses collègues en archéologie sacrée, qui se montrent trop généralement disposés à décrire les monumens sans les expliquer. Il ne s'agit point en effet de dire que, sous les voussures d'un portail, on trouve telle ou telle figure; il faut dire encore pourquoi cette figure se trouve là, à quel ordre d'idées elles se rattache et quel rapport elle exprime avec les mœurs du temps où elle a été exécutée. Nous ne pensons pas, comme M. l'abbé Auber, que toute la symbolique chrétienne se réduise à une exposition pure et simple de l'Ancien et du Nouveau Testament, et, pour s'en convaincre, il suffit de rapprocher l'ornementation figurée de nos églises des écrits des hagiographes, des traités allégoriques de morale connus sous le nom de *bestiaires*, des ouvrages ascétiques et même des romans et des fabliaux. Cette ornementation est une véritable encyclopédie,

un enseignement complet, et quelquefois aussi une satire vulgaire et cynique, et moins qu'une satire, une caricature. Ainsi, à Toulouse, dans l'église de Saint-Sernin, on voit dans une chaire un âne en surplis prêchant un auditoire de porcs crossés et mitrés, et, à côté de ce singulier tableau, on lit ces mots : *Calvin le porc preschant*. Les monumens de ce genre sont nombreux, et l'on peut citer encore ce chapiteau d'une église de Caen sur lequel l'artiste a traduit en pierre un épisode grotesque d'une aventure galante attribuée à Aristote par les conteurs du moyen-âge. Le philosophe de Stagyre, disent les trouvères, s'éprit, en passant dans la ville de Caen, d'un vif amour pour la fille d'un boulanger. Il en obtint un rendez-vous, et il fut convenu qu'elle l'introduirait chez elle au moyen d'un grand panier qui servait à monter les sacs de farine par la fenêtre du grenier. A l'heure dite, le panier descendit jusque sur le pavé de la rue; le philosophe s'y plaça de son mieux, et la jeune fille l'éleva lentement en faisant tourner la poulie à l'aide de laquelle on montait les sacs; mais ce n'était là qu'un piége tendu par la malice féminine à la sagesse péripatéticienne : quand le philosophe fut arrivé à la moitié de son trajet aérien, elle cessa de faire tourner la poulie, et, fixant le câble, elle laissa le pauvre Aristote, suspendu entre le ciel et la terre, passer la nuit à la belle étoile. Cette aventure causa dans la ville une émotion très vive, et la statuaire en perpétua le souvenir pour apprendre aux bourgeois de Caen et aux philosophes de toutes les écoles à se défier des femmes. On pourrait multiplier les exemples de ce genre; mais ce que nous venons de dire suffira, nous le pensons, à montrer que l'Ancien et le Nouveau Testament n'inspirent pas seuls la statuaire chrétienne, et que, dans l'architecture religieuse ainsi que dans la littérature et les mœurs, on trouve souvent, à côté du sentiment divin de l'infini, le matérialisme le plus grossier. Ce sont là des faits extérieurs à la foi, qui ne la compromettent en rien, et que les archéologues de l'école ecclésiastique s'obstinent bien à tort à méconnaître, au risque de fausser l'histoire. Qu'importe, en effet, à la puissance et à la pureté du christianisme le cynisme de quelques images sculptées par des artistes barbares? La foi est restée debout au milieu de nos ruines, comme les cathédrales elles-mêmes au sein de nos villes renouvelées, et c'est avec raison qu'à la fin de son livre, M. l'abbé Auber, se reportant du passé vers l'avenir, promet encore de longs siècles de durée à ces monumens qui comptent déjà tant de siècles d'existence. Il y a là quelques pages bien senties de philosophie religieuse, qui prouvent que, si dans l'*Histoire de la Cathédrale de Poitiers* on rencontre çà et là des détails arides, il faut en accuser le sujet plutôt que le talent de l'auteur.

Nous nous arrêterons encore, avant de sortir du Poitou, à l'*Histoire de l'Administration supérieure du département des Deux-Sèvres* (1), par M. Jules Richard. Cette histoire s'ouvre par une introduction claire et précise, dans laquelle l'auteur trace rapidement le tableau de l'administration provinciale du Poitou, depuis les commissaires extraordinaires de Charlemagne connus sous le nom de *missi dominici*, les *enquêteurs* de Louis IX, les intendans créés par Richelieu, jusqu'aux assemblées provinciales établies par Necker en 1787. Ces assemblées, qui, dans le Poitou, se divisaient en trois catégories distinctes, suivant qu'elles représentaient les villes, les élections ou la province, étaient chargées

(1) Niort, 1846, 1850, 2 vol. in-8°.

de répartir l'impôt direct et de veiller à tous les objets d'utilité publique, tels que les routes, les canaux, l'instruction, la répartition des secours, etc. Elles émettaient des vœux, comme nos conseils-généraux, et leur histoire offre cela d'intéressant, qu'on y trouve nettement indiquées et très sagement discutées la plupart des grandes et utiles réformes réalisées par la révolution, et même quelques-unes de celles que nos discordes civiles, nos guerres et surtout l'impéritie de nos administrations ont ajournées depuis soixante ans. En 1787, dans le Poitou comme dans le reste des provinces françaises, l'esprit public est tout à la fois progressiste et conservateur; mais tout à coup une sorte de fièvre s'allume et se propage : ce ne sont plus des réformes, mais la création d'un monde nouveau que rêvent tous les esprits, et bientôt la révolution marche, inexorable et fatale. Ici, le livre de M. Richard prend un intérêt tout particulier, et l'enseignement historique et politique en sort à chaque ligne. Au milieu des péripéties terribles de la guerre civile, on est frappé de voir comment, tout en faisant preuve d'une activité presque surhumaine, les autorités révolutionnaires se montrent en même temps d'une incapacité vraiment incroyable. Elles ne savent rien prévoir, rien ordonner. Les troupes déploient en pure perte un courage admirable, et meurent de faim dans les pays qu'elles ravagent. On a sans cesse recours à des mesures violentes, presque jamais à des mesures utiles, et, pour se venger de ne pas savoir vaincre, on multiplie les échafauds. En 93, l'administration de la Vendée prie celle des Deux-Sèvres de lui prêter sa machine à décapiter : cette dernière répond que Saint-Maixent a fait la même demande, et décide que, pour satisfaire à toutes les réclamations, elle fera fabriquer cinq guillotines neuves. Il ressort jusqu'à l'évidence des faits consignés dans le livre de M. Richard que la cruauté des agens révolutionnaires fut toujours en raison directe de leur incapacité, que, sans cette incapacité et sans un entêtement obstiné dans la violence, la guerre de l'ouest, malgré l'héroïsme des Vendéens, eût été beaucoup moins sanglante et moins longue. Il suffit, pour prouver la justesse de cette remarque, de nommer le général Hoche, et la plus sévère critique que l'on puisse faire du terrorisme, c'est de comparer les résultats obtenus par les proconsuls et ceux obtenus par cet homme illustre, qui, tout en sachant combattre, s'attacha surtout à pacifier. Nous regrettons que M. Richard, dont le livre est d'ailleurs fort distingué, se soit montré indulgent à l'excès vis-à-vis des administrations révolutionnaires, et que, sans excuser les violences, il en ait admis parfois la nécessité : c'est là une tendance trop commune aujourd'hui, et qu'il importe de combattre partout où elle se manifeste, dans l'histoire comme dans la discussion politique. Cette réserve faite, on ne peut que rendre justice à l'auteur, à l'exactitude de sa méthode, à la clarté avec laquelle il expose des faits très complexes et souvent obscurs, malgré leur date récente. L'*Histoire de l'Administration des Deux-Sèvres* sera consultée avec fruit par tous ceux qui voudront étudier ou écrire cette iliade de la Vendée, si pleine de grandeur et d'héroïsme.

CHARLES LOUANDRE.

L'ERMITAGE.

PERSONNAGES.

LA BARONNE D'ORTHEZ (cinquante ans). HÉLÈNE (vingt-deux ans).
LE GÉNÉRAL DU KERDIC (soixante ans). PAUL (trente-quatre ans).

(**La scène se passe aux eaux de B..., en Normandie.**)

(Un parc dans une vallée; les reflets d'un lac à travers les clairières. A droite la lisière d'une forêt. Soirée d'été. — La baronne traverse une pelouse à la hâte pour gagner une allée.)

LA BARONNE.

Une heureuse inspiration que j'ai eue de prendre par là!... c'est un marécage!... Mes bottines sont en compote... ces choses-là n'arrivent qu'à moi!... (Elle se trouve subitement arrêtée par un mouton qui lui barre le passage.) Bon! voilà mieux! (Elle agite son mouchoir devant les yeux du mouton.) Pst! pst! Va-t'en! je n'aime pas ces animaux qu'on ne connaît pas... (Le mouton tourne autour d'elle en bêlant.) Veux-tu t'en aller tout de suite... Qu'est-ce qu'il me veut, je vous demande un peu, ce monstre-là! (Elle s'empètre dans la corde qui fixe le mouton à un piquet.) Il me tient! mon Dieu! mon Dieu! mais c'est qu'il me tient vraiment! Au secours! au secours!...

LE GÉNÉRAL DU KERDIC, accourant.

Ne craignez rien, madame.

LA BARONNE, hors d'elle-même.

Au secours, monsieur! je vous en prie en grace! c'est un mouton enragé qui me dévore!

LE GÉNÉRAL.

Mais c'est vous qui l'étranglez au contraire! (Il l'aide à se dépêtrer.)

LA BARONNE.

Ah! monsieur, vous venez de me rendre là un service, voyez-vous!...

LE GÉNÉRAL, qui l'a regardée avec attention.

Ah çà! mais je ne me trompe pas! Non, ma foi! (Il saisit la baronne, et l'embrasse avec une énergie militaire.)

LA BARONNE, se débattant.

Quoi! comment! qu'est-ce que c'est?... Dites-moi donc... lâchez-moi, jeune homme! Vous êtes fou! C'est un fou, ça ne fait pas de doute! Au secours!...

LE GÉNÉRAL.

Mais, morbleu! regardez-moi donc en face?...

LA BARONNE.

Tiens!... c'est vous, général!... Que le bon Dieu vous patafiole, par exemple!

LE GÉNÉRAL, riant.

Eh! eh!... lâchez-moi, jeune homme!... eh! eh!... Comment ça va-t-il, ma vieille amie?

LA BARONNE.

Qu'est-ce que ça vous fait? Si ça vous intéressait beaucoup, vous auriez bien pu me demander de mes nouvelles depuis dix ans que je vous fais l'honneur de demander des vôtres à tous les Bretons que je rencontre!... D'où sortez-vous, voyons?... Je croyais ne vous revoir qu'en paradis, et je vous trouve ici frais comme une rose... Le vilain personnage que vous faites, allez!

LE GÉNÉRAL.

Là, là! aimeriez-vous mieux que je fusse mort?

LA BARONNE.

Ce serait plus poli.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien! ma parole d'honneur! vous êtes une ingrate, car j'ai été vingt fois sur le point de vous écrire...; mais je me suis dit : Bah! elle aura oublié le vieux Breton, — le vieux soldat laboureur... imitons-la!

LA BARONNE.

C'est fièrement bien raisonné!... Mais enfin d'où venez-vous?

LE GÉNÉRAL.

Parbleu! d'où voulez-vous que je vienne? Je viens de mon donjon, de mes forêts. Je vis comme un coquillage... J'ai une ferme-modèle dans les Côtes-du-Nord.

LA BARONNE.

Et qu'est-ce que vous venez faire à ces eaux?

LE GÉNÉRAL.

Rien du tout. Mon fils avait envie de chasser l'écureuil. Je me suis laissé persuader, comme un imbécile, que je ne digérais pas; le fait

est que je digère comme un bœuf. Je suis si faible avec ce gamin-là!... Enfin voilà huit jours que je suis ici à m'en... rhumer! Hum!

LA BARONNE, lui prenant le bras et continuant sa promenade.

Ah çà! il doit commencer à marcher sans lisières, votre gamin, dites-moi, général?

LE GÉNÉRAL.

Mais oui, il se fait, il se débrouille. Savez-vous qu'il va avoir trente-quatre ans? C'est un rêve, ma parole d'honneur!... Quel âge avez-vous, vous, baronne?

LA BARONNE.

J'avais quarante ans la dernière fois que je vous vis à Paris. — Comptez.

LE GÉNÉRAL.

Hon! hon! diable! (Il fait claquer sa langue.) N'importe, vous êtes comme moi : vous êtes bon teint. Eh! eh! il n'y a que ceux de notre temps, ma chère amie! Le diable m'emporte si je ne suis pas enchanté de vous revoir, moi! — Et la petite Hélène, j'espère qu'elle est ici, l'espiègle?

LA BARONNE.

Certainement. Vous pensez bien qu'elle ne m'a pas quittée depuis son malheur!

LE GÉNÉRAL.

Quel malheur?

LA BARONNE.

Vous n'êtes pas, j'imagine, sans avoir appris l'histoire de mon gendre?

LE GÉNÉRAL.

Comment! votre gendre? La petite Hélène est mariée? Elle a donc bien grandi depuis que je ne l'ai vue? Elle était haute comme ça! (Il montre un brin d'herbe avec sa canne.)

LA BARONNE, indiquant une tige élancée.

Eh bien! maintenant elle est haute comme ceci, et de plus fort agréable à voir.

LE GÉNÉRAL.

Bah!... c'est extraordinaire!... et elle est mariée par-dessus le marché?

LA BARONNE.

Mais pas du tout... c'est-à-dire elle est veuve... si on veut. — Est-il possible que vous n'ayez pas su cette histoire-là?

LE GÉNÉRAL.

Comment diable l'aurais-je sue? Je sors de mon trou... Je vis comme une plante... je suis un ours!

LA BARONNE.

Pour ça, c'est vrai. — Figurez-vous donc, mon pauvre général, qu'au

commencement de 1848... Vous savez toujours bien qu'il y a eu une révolution cette année-là?

LE GÉNÉRAL.

Parbleu!

LA BARONNE.

Ce n'est pas malheureux!

LE GÉNÉRAL.

J'aimerais autant ne pas le savoir!

LA BARONNE.

Vous m'étonnez. — Pour en revenir à ma fille, elle entrait alors dans sa vingtième année...

LE GÉNÉRAL.

Pas possible?

LA BARONNE.

Laissez-moi donc parler un peu, voulez-vous? — Je vous dirai en passant, général, que vous ne vous êtes pas formé aux belles manières dans votre ferme-modèle. Pour être juste, il est impossible d'avoir plus mauvais ton que vous ne l'avez. Vous n'étiez déjà pas une merveille en ce genre; mais à présent il n'y a pas moyen d'y tenir. Il ne vous manque qu'un fouet et une charrette; je vous confie cela.

LE GÉNÉRAL.

Merci bien.

LA BARONNE.

Ma fille avait donc vingt ans, et il s'était déjà présenté plus de quinze partis pour elle. Elle les avait tous refusés : celui-ci pour ses moustaches, celui-là parce qu'il n'en avait pas, un autre pour ses gants, un autre pour sa manière de saluer... J'étais dans la désolation, car vous saurez que j'ai pour principe de marier les filles avant qu'elles aient eu le temps de se reconnaître. Passé vingt ans, elles veulent choisir; elles deviennent de plus en plus difficiles, jusqu'à ce qu'elles arrivent au pied du mur, et qu'elles se jettent à la tête du premier venu.

LE GÉNÉRAL.

C'est très juste; ça me rappelle ma voisine de campagne, Mlle Méridec, qui a fini par épouser un véritable serrurier.

LA BARONNE.

Vous voyez bien! — C'est ce que je disais à Hélène. De plus, je me sentais tout-à-fait malade dans ce temps-là; je me croyais tout près de quitter ce monde, et je passais des nuits à faire pitié, je vous assure, en songeant à l'abandon où j'allais laisser ma fille; enfin, n'en pouvant plus, je me décidai à lui ouvrir la source de mes douleurs; — ce que je me serais bien gardée de faire, par parenthèse, si j'avais pu prévoir le bel état où cela nous mit toutes deux. Jamais vous n'avez vu rien de pareil. C'était une scène du déluge. Vous connaissez Hélène :

elle a l'air d'une rieuse sempiternelle, et on croirait qu'elle n'aime rien sur terre. Eh bien! fiez-vous-y! Pauvre fillette!... (Elle s'essuie les yeux.)

LE GÉNÉRAL.

Ça ne m'étonne pas que vous ayez une bonne fille, parce que vous êtes une brave femme.

LA BARONNE.

Eh! j'ai mes défauts. — Tant il y a que, dès le lendemain, Mayran se présenta et fut accepté d'emblée.

LE GÉNÉRAL.

Mayran? Qui ça, Mayran?

LA BARONNE.

Je vous dis Mayran... c'est Mayran!

LE GÉNÉRAL.

C'est que j'ai connu un Mayran, moi.

LA BARONNE.

Je ne m'y oppose pas; mais laissez-moi finir, je vous en prie, et ne venez pas me brouiller vos histoires dans les miennes. — M. de Mayran, le nôtre, était officier d'ordonnance du roi...

LE GÉNÉRAL.

Bon! c'est un autre alors.

LA BARONNE.

Probablement. — Le mariage fut fixé au 22 février. Des paperasses qu'on attendait le firent ajourner au lendemain 23. Comme nous sortions de la mairie pour nous rendre à Saint-Thomas-d'Aquin, on appelle mon gendre au château. Il part au galop comme un désespéré. On le charge de porter un ordre à la Bastille, et, comme il passait devant la porte Saint-Denis, voilà un de ces animaux-là qui lui lâche son coup de fusil.

LE GÉNÉRAL.

Ah! sacredié!

LA BARONNE.

Trois jours après, ma fille était veuve. Est-ce du guignon?

LE GÉNÉRAL.

Numéro un! — L'odeur du tabac ne vous incommode pas, je crois?

LA BARONNE.

Je l'adore en plein air.

LE GÉNÉRAL, allumant un cigare.

Vous avez toutes les vertus. — Et vous n'avez pas pu la déterminer à se remarier, votre fille?

LA BARONNE.

Eh! non. D'abord, à la suite de toutes ces secousses, ma santé s'est rétablie, et mon meilleur argument m'a manqué. Ensuite, figurez-vous que ma fille est tombée dans une superstition : elle prétend qu'elle

serait malheureuse en ménage, que le ciel a daigné l'en avertir par une espèce de miracle... comme c'est avantageux pour ce pauvre Mayran, dites-moi?... et qu'à moins d'un autre miracle dans le sens contraire, elle ne déveuvera de sa vie.

LE GÉNÉRAL.

Après tout, si vous ne désiriez pour elle qu'une position, elle l'a.

LA BARONNE.

Quelle position? Jolie position! Une jeune veuve, c'est pire qu'une demoiselle. — Si elle avait des enfans, ce serait différent.

LE GÉNÉRAL.

Ah! elle n'a pas d'enfans?

LA BARONNE.

Pardi! où voulez-vous qu'elle en ait eu? Je vous dis qu'ils n'ont pas été à l'église!...

LE GÉNÉRAL.

C'est juste. Je vous demande pardon. (Après un silence.) De cette façon-là, vous n'avez pas de petits-enfans, vous?

LA BARONNE.

Apparemment. — Mais je dois vous prévenir que si vous touchez cette corde-là, vous allez avoir le vilain spectacle d'une vieille femme en pleurs.

LE GÉNÉRAL.

Ah! c'est plaisant!

LA BARONNE.

Comment! c'est plaisant?

LE GÉNÉRAL.

Sans doute. A votre âge, on a besoin surtout de tranquillité; que feriez-vous d'une couvée de tapageurs qui mettraient votre maison au pillage?

LA BARONNE.

Ce que j'en ferais? Mais je les aimerais, je les gâterais, je les mangerais!... Écoutez bien ceci, général : je n'ai jamais cherché midi à quatorze heures, moi; j'ai demandé à chaque âge de la vie les fruits qu'il porte naturellement, et point d'autres. J'ai commencé par rêver un bon mari; je l'ai eu, Dieu merci! Ensuite j'ai rêvé des enfans, — comme c'était mon droit, — et ma jolie fille m'a menée tout doucement jusqu'au seuil de la vieillesse... Maintenant, que m'arrive-t-il? je chôme, je suis en grève... Vous peut-il entrer dans l'esprit, dites-moi, que Dieu, dans sa bienveillante sagesse, ait voulu déshériter de toute consolation l'âge qui en a le plus grand besoin, et ne pensez-vous pas qu'il a ménagé aux vieillards dans leurs petits-enfans l'occasion de nouvelles tendresses, de chers sacrifices et de suprêmes amours? Quant à moi, privée de ce bien, il me semble que ma vie n'est pas complète, que je n'ai pas assez aimé, ni peut-être assez souffert, — car

c'est tout un, — et qu'enfin je mourrai avec un côté du cœur tout neuf et gonflé de soupirs... Mais je suis bien bonne de conter mes secrets à un vieux bloc de granit comme vous!

LE GÉNÉRAL, s'arrêtant et lui saisissant le bras.

Pas du tout, pas du tout. Personne ne nous écoute, n'est-ce pas?... Eh bien! je suis aussi bête que vous.

LA BARONNE.

Comment dites-vous ça?

LE GÉNÉRAL, avec énergie.

Je vous dis que je suis aussi bête que vous, est-ce clair?

LA BARONNE.

Bah! vous voudriez aussi avoir un petit-fils?

LE GÉNÉRAL.

Non pas! une petite-fille! — Au reste, ça m'est égal; mais j'aimerais mieux une fille, parce que c'est plus gentil... Vous ne pouvez vous imaginer tous les sacrifices dont je me sens capable pour cette enfant-là... D'abord je donnerais un de mes bras tout à l'heure... Qu'est-ce que ça me fait? Je serais manchot!... ça ne m'empêcherait pas de la faire danser sur mes genoux, n'est-ce pas?... Ensuite je l'habillerais en point d'Angleterre; je lui couvrirais son bourrelet de diamans et ses souliers de perles fines. Ma ferme-modèle y passerait. Vous n'allez pas me croire? J'ai deux moutons monstrueux, chimériques, des Dishley perfectionnés par moi, et qui font l'admiration du monde entier, des animaux que j'élève comme des princes, dans du coton... eh bien! je vous donne ma parole d'honneur sacrée que je comptais les atteler à la carriole de ma petite-fille! C'est une pure folie, comme vous voyez; mais je crois, le diable m'emporte, que je m'y serais attelé moi-même! — J'avais encore mille projets du même genre dont je me berçais agréablement depuis dix ans; c'était tout mon avenir, toute la joie de mes vieux jours... Mais ouah!... Tenez, n'en parlons plus... Nous sommes logés à la même enseigne, ma vieille amie; voilà toute l'histoire.

LA BARONNE.

Mais, général, votre garçon?

LE GÉNÉRAL

Eh bien! quoi, mon garçon? Il est comme votre fille.

LA BARONNE.

Et pourquoi ne veut-il pas se marier, lui?

LE GÉNÉRAL, s'animant.

Parce que... parce que ce n'est plus la mode, vous savez bien! parce que chacun, du petit au grand, s'est mis à philosopher et à raffiner sur les choses les plus simples, sur les notions les plus élémentaires et les mieux établies... parce qu'on a découvert, par exemple, depuis trente

ans, que la condition la plus glorieuse pour un homme était celle de bâtard, et l'état le plus honorable pour une femme, celui de gourgandine et de Gothon de théâtre!... Nos pères, qui préféraient les enfans légitimes et les honnêtes femmes, se sont trompés en cela comme en tout; car il paraît, ma chère amie, que depuis cinq mille ans le monde tournait à gauche au lieu de tourner à droite... Ce que c'est que de prendre un mauvais pli! Un de ces jours, on reconnaîtra que nous étions faits pour marcher sur la tête, vous verrez! C'est une peste d'orgueil et de sottise qui court la terre et dont tous les esprits sont infectés plus ou moins. Croyez-vous que votre fille ait échappé à la contagion? Pas plus que mon fils. Tous deux, sans s'en douter, obéissent au vertige commun, au paradoxe régnant, à la haine de la loi et du devoir, à la rébellion générale contre le bon sens, l'évidence et la vieille lumière du soleil!...

LA BARONNE.

Il est possible que ma fille fasse de la prose sans le savoir;... mais c'est avant tout une petite personne délicate comme une hermine, fière comme une infante et sérieuse au fond comme un quaker : elle a la singularité de ne pas trouver charmante la galanterie bottée et luronne que vos mœurs de club ont transportée de l'estaminet dans nos salons;... en un mot, elle nourrit sur les hommes cette idée extraordinaire, que ce sont tous des grossiers.

LE GÉNÉRAL.

Vous voyez bien qu'elle raffine! C'est une petite protestation sociale à sa manière... Est-ce que nos mères s'avisaient de trouver les hommes grossiers? Laissez-moi donc tranquille! C'est comme mon fils! Vous figurez-vous par hasard qu'il ait une haute opinion de votre sexe?

LA BARONNE.

Il serait le seul du sien qui eût ce bon goût-là! — Voyons, qu'est-ce qu'il lui reproche à notre sexe, ce monsieur? De manquer généralement de vertu, n'est-il pas vrai? Et sa pauvre défunte mère, qu'en pense-t-il? Il fait exception pour elle, n'est-ce pas? Ils font tous exception pour leur mère, et ils ne s'aperçoivent pas qu'à ce compte-là l'exception devient la règle. — Ça fait pitié!

LE GÉNÉRAL.

Vous avouerez peut-être bien qu'il y a des femmes qui se conduisent mal par-ci, par-là?

LA BARONNE.

Ça se peut. Vous pouvez ajouter que ce sont celles-là que vos jeunes gens connaissent le mieux, ou plutôt les seules qu'ils connaissent. Ajoutez encore que c'est avec ces espèces qu'on fabrique les héroïnes de roman et de théâtre, et qu'on gâte l'opinion. Une femme de bien ne livre point les secrets de sa pensée et la nudité de son ame à l'anatomie

littéraire, pas plus qu'elle ne va poser dans les ateliers; le scalpel des poëtes, comme ils disent, ne fouille que dans des cœurs pervertis et ne dévoile que des ames malsaines. Il en résulte dans l'imagination publique un certain type fabuleux du sexe féminin qui ressemble, j'y consens, aux demoiselles de ces messieurs, mais pas à moi, j'en réponds. Tenez, j'ai connu un petit jeune homme qui était fort glorieux d'avoir mis à mal deux ou trois servantes d'auberge, mais qui se plaignait toutefois que les femmes eussent en général comme une odeur de torchon; il ne voulait pas se marier à cause de cela. Contez donc cette historiette à monsieur votre fils.

LE GÉNÉRAL, riant.

Je n'y manquerai pas, quoiqu'elle ne soit pas précisément à son adresse; car, pour lui, il admet en principe un assez bon nombre d'honnêtes femmes....

LA BARONNE.

Ah! c'est un original dans ce cas.

LE GÉNÉRAL.

Mais ce qui l'arrête.... je sais par cœur toutes ses sottises, vous comprenez bien... c'est la pensée, l'effroi d'associer sa vie et de confier son honneur à une inconnue, car, selon lui, la femme qu'on épouse est toujours une inconnue à cause de la comédie perpétuelle que les filles jouent dans le monde.... Aussi ne voudrait-il épouser jamais, dit-il, qu'une femme qu'il aurait pu étudier dans une circonstance anormale, dans une de ces crises qui mettent à nu un caractère, le jettent en dehors de la routine mondaine et lui rendent, malgré lui, sa direction authentique... une femme, par exemple, avec laquelle il aurait eu la chance rare de faire naufrage sur un rocher ou de voyager solitairement dans des forêts vierges....

LA BARONNE.

Alors.... qu'il épouse une femme sauvage!

LE GÉNÉRAL.

C'est ce que je lui ai dit. — Épouse Atala! Le diable m'emporte si je ne le lui ai pas dit. — Eh bien! que voulez-vous que je fasse avec un gaillard comme ça, voyons?

LA BARONNE.

Avec un gaillard comme ça, vous aurez de la peine à être grand-père, voilà ce qu'il y a de positif. Néanmoins, vous allez me le présenter : je suis curieuse de le voir. Où est-il pour le quart d'heure?

LE GÉNÉRAL.

Il chasse l'écureuil dans ces bois qui sont par là. Et la belle Hélène, ne peut-on lui présenter son respect?

LA BARONNE.

La belle Hélène dessine sous un sapin tout là-bas. Nous la rejoin-

drons dès que j'aurai terminé l'expédition que je médite. — Venez un peu par ici.

LE GÉNÉRAL.

Au fait, où me menez-vous donc par ces voies détournées?

LA BARONNE.

Qu'est-ce que vous supposez bien que cela puisse être, cette maisonnette à beffroi en face de nous?

LE GÉNÉRAL.

Mais je ne sais. On dirait une chapelle... assez laide, une sorte de marabout.

LA BARONNE.

Marabout vous-même! — Fi! c'est là qu'est enterrée sainte Marcelle.

LE GÉNÉRAL.

Ah! j'en suis bien aise.

LA BARONNE.

Est-ce que vous n'en avez pas entendu parler, vraiment?

LE GÉNÉRAL.

Jamais de ma vie.... Sainte Marcelle!... (Il réfléchit.) Jamais de ma vie. Quelle sainte est-ce là?

LA BARONNE.

C'est une sainte qui fait des miracles.

LE GÉNÉRAL.

Hon! en êtes-vous sûre? — Quelle espèce de miracles fait-elle?

LA BARONNE.

Sainte Marcelle, général, était une bergère d'avant la révolution, qui, par la seule puissance de ses charmes et de sa vertu, devint l'épouse légitime d'un prince normand. Depuis ce temps-là, on invoque cette sainte princesse quand il s'agit de réaliser un mariage qui rencontre, soit du côté des parens, soit de la part des jeunes gens, quelque difficulté considérable.

LE GÉNÉRAL.

Et comment s'y prend-on pour cela?

LA BARONNE.

Autrefois la chapelle était au milieu de la forêt, sur les ruines de la cabane qu'avait habitée cette merveilleuse bergère; on y venait en pèlerinage de cent lieues à la ronde : il y avait des ermites qui desservaient la chapelle et qui avaient tous une belle barbe blanche de père en fils...

LE GÉNÉRAL.

Comment diable! de père en fils! elle est mignonne, votre légende!

LA BARONNE, consternée.

Ah! grand Dieu! quelle atrocité! je suis indigne... je ne sais où j'avais l'esprit... Je voulais dire qu'on ne mettait là que des vieillards

très âgés et très respectables... afin d'éviter les propos, parce qu'il y venait beaucoup de jeunes filles en cachette : on y amenait aussi des enfans qu'on fiançait dès le berceau, et qui plus tard s'aimaient miraculeusement. Depuis la révolution, les reliques ont été transportées dans ce vallon, et tout le pèlerinage consiste maintenant à mettre un cierge au tombeau de la sainte. Seulement l'ancien ermitage a conservé une vertu mystérieuse et sympathique, et jamais une fille et un garçon ne s'y trouvent ensemble impunément : il faut bien vite les marier, ou gare!

LE GÉNÉRAL.

Vous n'êtes pas venue de Paris, je présume, sur ces belles imaginations-là?

LA BARONNE.

Vous m'excuserez. Ma fille ne s'en doute pas, bien entendu. Je l'ai entraînée sous le prétexte de ma santé; mais la vérité est que j'ai lu dernièrement cette légende, et qu'elle a caressé mes tristes yeux d'un rayon d'espoir. Je vais, de ce pas, sournoisement mettre mon cierge à cette chère sainte, et un de ces jours, quand je connaîtrai un peu mieux la société qu'il y a ici, je comploterai une rencontre à l'ermitage entre ma fille et le premier jeune homme qui me conviendra. Nous verrons ensuite comment cela tournera. — Si j'ai un conseil à vous donner, par parenthèse, c'est de faire comme moi.

LE GÉNÉRAL.

Bien obligé! Je ne suis pas pour les remèdes de bonne femme.

LA BARONNE.

Qu'est-ce qu'il vous en coûtera d'essayer?

LE GÉNÉRAL.

Je n'adore pas les fétiches!

LA BARONNE.

Eh! mais, vous qui prêchez si fort contre l'orgueil humain, vous en avez votre petite dose, à ce qu'il paraît?

LE GÉNÉRAL.

Pourquoi cela? parce que je ne crois pas qu'il soit de la dignité de Dieu d'intervenir dans nos petites affaires de famille, — et que je crois encore moins qu'on puisse acheter cette intervention moyennant le maigre cadeau d'un cierge?

LA BARONNE.

Ah! vous philosophez aussi, vous? Vous tranchez comme cela les questions avec votre grand sabre, — en deux coups : *vlan! vlan!* et vous croyez qu'on va vous laisser faire? Dites-moi donc un peu ce que c'est au juste que la dignité de Dieu? Vous l'a-t-il donnée à garder? La dignité de Dieu, mon général, comme sa bonté, est chose très délicate à définir et à limiter : croyez bien qu'il sait maintenir l'une, comme

il exerce l'autre, sans notre concours officieux. — Et puis, qu'appelez-vous « nos petites affaires de famille? » Pensez-vous que Dieu, de sa hauteur, ne voie pas toutes nos affaires humaines sur le même plan, celles que vous jugez grandes et celles que vous appelez petites : le malheur d'un peuple et le chagrin d'une mère? Je n'ai pas, quant à moi, de lumières suffisantes pour établir ces savantes distinctions entre les prières qui sont dignes de l'attention divine et celles qui en sont indignes : j'aime à me persuader que la prière est bonne toujours, et que la plus mesquine offense moins Dieu que vos orgueilleux respects. Voilà pour les petites affaires de famille... Reste le cierge, qui émeut principalement votre bile voltairienne. Or j'avoue que c'est un maigre cadeau, en tant que cierge; mais, si Dieu veut bien le prendre, comme je le lui offre, pour un témoignage de foi, de simplicité d'esprit et d'humilité de cœur, j'espère très sincèrement qu'il en sera touché.

LE GÉNÉRAL.

Je ne dis pas de mal de la prière, madame la baronne, entendez-vous? J'ai prié moi-même dans les batailles, avant de charger. — Tout homme qui ne prie jamais est un gredin ou une huître. — Mais vos saints, vos saintes et vos légendes, ce sont des momeries idolâtres, et rien de plus! Est-ce que je ne connais pas ça?... mon pays en est farci!... Je connais ça parfaitement... peuh!

LA BARONNE.

Vous ne connaissez rien, général : dès que l'on croit à une autre vie, rien n'est plus raisonnable, ni plus doux que de croire à la puissance intermédiaire et au bienveillant patronage des ames justes et heureuses; c'est leur récompense et leur magistrature là-haut. — Quoi qu'il en soit, je ne fais point métier de convertir les gens sous la rosée... Je vais accomplir mon vœu. Vous m'attendrez ici?

LE GÉNÉRAL.

Oui, allez.

LA BARONNE, sous le porche, se retournant au moment d'entrer.

Vos ancêtres, général, avaient le courage du cierge, comme celui de la lance. Vous n'êtes pas aussi carré!

LE GÉNÉRAL.

Carré ou non, je vous dis que j'ai horreur des capucinades.

LA BARONNE.

Capucinades? — Faible argument! — Mais puisque nous en venons aux gros mots, je me sauve.

LE GÉNÉRAL, brusquement.

Ça vous fait-il bien plaisir?

LA BARONNE.

Beaucoup, beaucoup, parce que j'ai mon idée au fond.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien! marchez, je vous suis; mais il est bien entendu que c'est pour vous obliger, car je n'y crois pas. (Ils entrent dans la chapelle. — Cinq minutes s'écoulent. La baronne et le général reparaissent.)

LA BARONNE.

Eh bien! en êtes-vous mort?

LE GÉNÉRAL, sombre.

Je n'en suis pas mort; mais nous verrons si cela réussira.

LA BARONNE.

Nous verrons.

LE GÉNÉRAL.

Et si cela ne réussit pas, vous pouvez bien être sûre que je ne vous pardonnerai de ma vie.

LA BARONNE.

Ah! j'aime bien cela: comme si je pouvais vous répondre de rien!

LE GÉNÉRAL, s'arrêtant, indigné.

Comment! vous ne me répondez de rien!... Vous me faites faire une démarche pareille, et vous ne me répondez de rien!...

LA BARONNE.

Qu'est-ce qui vous prend? Qu'est-ce que cela signifie? Ne faudrait-il pas vous signer un papier timbré comme quoi... Mais ça n'a pas le sens commun! (Elle rit aux éclats.)

LE GÉNÉRAL.

C'est vrai, c'est absurde; mais je suis furieux. — Allons, venez-vous-en.

LA BARONNE, riant plus fort.

Non... laissez-moi rire tout mon soûl... aussi bien on n'a jamais vu de mine si plaisante que la vôtre au moment où vous faisiez... cette démarche, comme vous dites... J'ai pensé involontairement au diable dans le bénitier... (Elle rit.)

LE GÉNÉRAL.

Faites-moi l'amitié de vous taire, ou je vous donne ma parole d'honneur que je rentre et que je retire mon cierge.

LA BARONNE, grave.

Moi vivante, vous n'en viendrez pas à cette extrémité. (Elle l'emmène.)

L'INTÉRIEUR D'UNE FORÊT.

HÉLÈNE, un petit album sous le bras: elle marche rapidement d'un air affairé et inquiet.

C'est exactement l'histoire du Petit-Poucet, — moins l'ogre,... jusqu'à présent du moins. Voilà bien une espèce de chemin, mais où

mène-t-il? Un chemin qui ne dit pas où il mène ne mène à rien... C'est mal organisé, cette forêt... (Elle s'arrête et s'appuie contre un arbre.) Ouf! je suis brisée... J'entends battre mon cœur comme un moulin... Je dois avoir fait cent lieues, tant en long qu'en large... Voyons, tâchons de nous orienter. Premièrement, la forêt est à droite de la maison des bains; donc j'ai d'abord pris à droite. Secondement, j'ai suivi un sentier sur ma gauche, le sentier où j'ai rencontré la couleuvre, — après quoi j'ai fait un crochet, à gauche encore, en traversant le taillis. Ensuite... ensuite j'ai tournoyé en rêvassant, c'est ce qui m'a perdue... Rêvasser ne vaut rien... Ça m'apprendra! — Je ne sais plus du tout quelle heure il peut être... Si la nuit allait me surprendre ici... Allons, il ne s'agit pas de perdre la tête... Cette forêt d'ailleurs paraît être assez bonne personne. Le pis qui puisse m'y arriver, c'est de retourner à l'état sauvage... N'importe, c'est triste, et si je ne bavardais constamment comme une pie, il me semble que je me trouverais mal. (Elle tressaille tout à coup.) Eh! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça qui respire si fort! (Elle écarte avec précaution les branches d'un buisson qui cache une clairière, puis recule rapidement en poussant un cri étouffé.) C'est un homme!... Seigneur Dieu! que j'ai eu peur! (Elle rit.) Eh bien! c'est un homme, voilà tout! Est-ce que je croyais n'en plus revoir!... Il y a mieux, c'est que je vais l'utiliser, celui-là... (Elle écarte de nouveau les branches.) Il dort; c'est un chasseur, voilà son fusil près de lui... Il dort en toute innocence... J'en suis assurément bien fâchée, mais... (Elle entre résolûment dans la clairière, puis s'arrête avec hésitation.) Le réveillerai-je? car enfin ce jeune homme, est-ce que je sais, moi? — Hon! il a le nez grec et les mains blanches... Bah! tant pis! je le réveille! (Elle tousse.) Hem! hem!... Rien. Est-ce qu'il est enchanté? Flattons-le. (Elle courbe une branche dont l'extrémité vient caresser le front du dormeur.)

PAUL, s'éveillant et se levant brusquement.

Voilà!... Qu'est-ce que c'est? Hum! hum!... Qu'est-ce qu'il y a donc?.. Ah! madame, je vous demande mille fois pardon!

HÉLÈNE.

Mais c'est moi, monsieur, qui vous prie d'agréer toutes mes excuses; je vous interromps... Vous chassiez, je crois?

PAUL.

Oui, madame, dans le pays des songes... Je crois même y être encore.

HÉLÈNE.

Vous êtes bien heureux. Moi je me trouve dans la plus plate réalité du monde : je me suis lancée étourdiment dans cette forêt sans la connaître, et je m'y suis égarée...

PAUL.

Mon Dieu, madame!

HÉLÈNE.

Mon Dieu, oui. J'ai quitté les bains vers cinq heures...

PAUL.

Vous demeurez aux bains, madame?

HÉLÈNE.

Depuis ce matin, avec ma famille... Voilà donc près de deux heures, je pense, que je fais le manége dans ce labyrinthe, et je vous supplie de vouloir bien m'indiquer le chemin le plus court et le plus direct pour regagner la vallée.

PAUL.

Veuillez accepter mon bras, madame.

HÉLÈNE.

Non, non, je vous remercie. Indiquez-moi le chemin seulement.

PAUL.

Ayez l'obligeance d'accepter mon bras. La route est longue et très compliquée....

HÉLÈNE.

Oh! j'ai fort bonne mémoire... Une simple indication me suffira.

PAUL.

En conscience, madame, ne suis-je pas assez confus déjà de m'être laissé surprendre dans une occupation peu digne d'intérêt, — dans une posture sans gloire, et y a-t-il de l'humanité à m'achever par une méfiance que rien n'autorise?

HÉLÈNE.

Je n'éprouve aucune méfiance, mais je préfère retourner seule, et...

PAUL.

Madame, vous me mortifiez cruellement.... Est-ce mon incognito qui vous inquiète? Souffrez que je reprenne ma responsabilité : je me nomme Paul du Kerdic....

HÉLÈNE.

Ah!

PAUL.

Fils du lieutenant-général de ce nom, oui, madame; voici, madame, mon port d'armes.

HÉLÈNE, riant.

Oh! c'est bien inutile.

PAUL.

Est-ce inutile? Cependant je lis encore un peu d'indécision dans vos regards, et j'ose dire que j'en connais la cause: vous craignez que, chemin faisant, je n'aborde comme malgré moi le genre d'entretien que votre présence est si bien faite pour inspirer? Si, contre ces appréhensions, madame, la parole d'un étranger vous paraît une trop faible garantie, permettez-moi d'y ajouter celle de ma position exception-

nelle : elle est de nature à m'interdire l'ombre même d'une prétention auprès d'une femme; en un mot, je vais me marier. — J'espère, madame, que je brûle mes vaisseaux? Daignerez-vous prendre mon bras?

HÉLÈNE.

Mais si réellement cela ne vous dérange pas trop?...

PAUL, riant.

J'en étais sûr.... C'est par ici, madame, s'il vous plaît.... (Ils se mettent en marche.) Oui, je savais que l'homme publiquement voué à un prochain hyménée revêt immédiatement aux yeux de votre sexe un caractère spécial d'innocence, — ou plutôt d'innocuité : il n'est plus de la terre et n'éveille plus aucune passion mortelle; c'est une créature indifférente, déclassée, neutre....

HÉLÈNE.

Dites sacrée.

PAUL.

Sacrée, soit. La robe du fiancé a effectivement un faux air de soutane; mais on sait que la plus honnête jeune femme fait peu de cas d'un prêtre dans un salon.

HÉLÈNE.

Et pourquoi cela?

PAUL.

Eh! mon Dieu! madame, c'est que l'amour....

HÉLÈNE.

Oh! l'amour!

PAUL.

Je l'ai nommé.... C'est que l'amour, visible ou caché, alimente seul les légers commerces du monde et seul leur donne le mouvement et la vie. Il forme, entre vous et nous autres, la trame subtile et inaperçue des dialogues les plus irréprochables : supprimez-le, tout intérêt s'affaisse et toute conversation tombe. On cause de tout autre chose; on le croit bien loin : il est là cependant, et si, par exception, il n'y est pas et ne peut y être, on meurt d'ennui.

HÉLÈNE.

On ne saurait dire plus discrètement que nous sommes toutes des coquettes déterminées.

PAUL.

On n'est point coquette pour cela, madame. On aime la vertu, mais on veut en avoir le mérite, et cela est très juste : il n'y a pas plus d'honneur que de plaisir à se sauver, s'il n'existe aucune chance de se perdre. On ne veut assurément ni faillir soi-même ni mettre à mal son interlocuteur, mais il est insupportable que cela soit impossible.

HÉLÈNE.

Vanité des vanités! Il ne vous entre pas dans l'esprit qu'une femme

puisse s'occuper avec plaisir, si elle ne s'occupe de vous! C'est une erreur, monsieur du Kerdic, je vous assure. Je suis mondaine au premier chef, et je vous certifie que le monde nous offre une variété infinie de divertissemens auxquels l'amour demeure parfaitement étranger.

PAUL.

Je vous serai obligé, madame, de me dire lesquels.

HÉLÈNE.

Par exemple, moi, je passe mes jours à me faire belle pour le soir... Pensez-vous que ce ne soit pas une fête continuelle, je ne dis pas d'être belle, mais d'y travailler?... Vous froncez le sourcil, monsieur du Kerdic? Je devine sur vos lèvres un mot que votre courtoisie retient à grand'peine.... un mot terrible où les hommes résument tout ce qu'ils peuvent concevoir pour notre sexe de mépris, d'indignation et de pitié.... Chiffons! disent-ils, et tout est dit sur notre compte. Pauvres gens!... Savent-ils seulement ce que c'est qu'un chiffon? Ils savent ce que cela coûte, et voilà tout! Mais ce que c'est en réalité, je vais vous le dire à vous, monsieur, qui me paraissez être un homme sérieux et réfléchi... C'est la dentelle qui frissonne, le velours qui miroite, le satin qui craque sous le doigt; ce sont mille tissus légers comme l'air, gracieux comme les fleurs, brillans comme les astres, que notre main tourmente, ploie et assouplit à sa fantaisie. Dites tant que vous voudrez que cela est frivole, mais avouez que cela est charmant. (Elle rit.)

PAUL.

C'est une source d'émotions qui m'était inconnue, mais que vous faites jaillir à mes yeux d'une façon éblouissante et irrésistible..... Je demeure dès ce moment convaincu que toute la destinée d'une femme est écrite dans ce joli mot : — Chiffons! — et que l'esprit et le cœur n'ont rien à voir au-delà.

HÉLÈNE.

Ah! voilà un homme raisonnable à la fin!... Je pars de là pour prédire une félicité sans bornes à la jeune personne que vous allez épouser.... Puis-je vous demander si elle est de ce pays?

PAUL.

Il est possible qu'elle en soit, madame, mais je ne puis vous l'affirmer, n'ayant pas encore l'avantage de la connaître.

HÉLÈNE.

Comment! votre choix n'est donc pas arrêté?

PAUL.

Pas encore, madame. C'est le seul obstacle qui s'oppose à mon bonheur.

HÉLÈNE.

Mais, s'il en est ainsi, vous avez surpris ma confiance? (Elle s'arrête.)

PAUL.

Permettez, madame, mon choix n'importe point à votre sécurité. Il doit vous suffire que je me marie, que ce soit mon dessein irrévocable et que je vous l'aie déclaré. En déployant ce drapeau inoffensif, j'ai abjuré, ce me semble, tous les droits des belligérans, et vous ne sauriez désirer de meilleure sauvegarde pour les courtes relations que le hasard vous impose et dont il me favorise.

HÉLÈNE, se remettant gaiement en marche.

A la bonne heure, si toutefois ce mariage est un projet sérieux, et non une plaisanterie de circonstance.

PAUL.

Ce projet est tellement sérieux, madame, et il absorbe à tel point toutes mes facultés, que je ne saurais vous parler d'autre chose, quand même je le voudrais. Déterminé à le réaliser d'ici à fort peu de temps, j'en rêve tout haut, j'en subis sans relâche et j'en fais subir sans pitié aux personnes obligeantes les fiévreuses préoccupations.

HÉLÈNE.

Parlez-m'en donc, monsieur du Kerdic, et ne me parlez que de cela : j'en serai bien aise tout-à-fait. C'est un terrain sur lequel vous ne pouvez vous égarer.

PAUL.

Quoi! madame!... et si j'osais invoquer, pour guider ma vue dans l'abîme qui m'attire, l'assistance de vos lumières...

HÉLÈNE.

Des conseils? encore mieux! Supposez que je suis votre grand'tante. C'est ce que je demande. Je ne suis pas fière. Ainsi, allez!

PAUL.

Eh bien! madame, je commence.

HÉLÈNE.

C'est ça, commencez.

PAUL.

Je suis, madame, dans une perplexité extraordinaire : je veux me marier...

HÉLÈNE.

C'est convenu!

PAUL.

Je le veux, un peu parce que c'est ma propre inclination d'en venir là, et beaucoup parce que c'est celle de mon père de m'y voir venir.

HÉLÈNE.

Cela est d'un bon fils.

PAUL.

Or, madame, je m'étais donné trois ou quatre ans pour méditer à fond cette résolution suprême : me voici arrivé à la limite d'âge que

je m'étais posée, et toutes mes méditations n'auront abouti qu'à un mariage de désespoir.

HÉLÈNE.

Vous me faites frémir.

PAUL, s'échappant avec énergie.

J'épouserai une laideron abominable et stupide, — et elle me trompera, encore : vous verrez ça!

HÉLÈNE.

Je ne verrai rien, mais vous le mériterez. Pourquoi faire de propos délibéré un mauvais choix?

PAUL, avec brusquerie.

Et le moyen d'en faire un bon, madame?

HÉLÈNE.

Ne vous fâchez pas, je vous en conjure. Je ne suis pas cause de ce qui vous arrive, moi, monsieur du Kerdic. Voyons, raisonnons tranquillement. Puisque vous jouissez encore de toute votre liberté, qu'est-ce qu'il vous en coûtera de prendre une femme agréable au lieu d'un monstre?

PAUL.

Madame, dans ma première jeunesse, quand j'étais au bal, j'invitais à danser de préférence ces fagots abandonnés qui semblent fixés à demeure sur les banquettes : ce n'était pas que j'eusse naturellement le goût des objets hideux; non : mais ma timide courtoisie appréhendait mortellement les dédains, ou seulement la glaciale indifférence des beautés trop sûres d'elles-mêmes. Je voulais qu'on me sût gré de mon choix, et je prétendais faire des heureuses. C'est un sentiment analogue qui me pousse aujourd'hui à rechercher la main de quelque fille de campagne disgraciée. Il me semble qu'à défaut d'autre vertu, je pourrai compter sur sa reconnaissance.

HÉLÈNE.

Mais pas du tout. Pour apprécier le mérite de votre abnégation, il faudrait d'abord que votre fille de campagne eût conscience de ses disgraces, et vous n'en rencontrerez aucune de ce caractère, pas plus à la campagne qu'à la ville; c'est moi qui vous le dis.

PAUL.

Vous conviendrez au moins, madame, qu'en épousant une femme sans attraits d'aucune sorte, je m'assure une sorte de garantie matérielle contre ces soucis vulgaires, ces inquiétudes, ces soupçons, pour ne pas dire ces catastrophes risibles, qui empoisonnent l'existence de la plupart des maris.

HÉLÈNE.

Bon, soit! supposons que les choses tournent à votre gré de ce côté-là, que vous ayez, monsieur du Kerdic, cet avantage, si flatteur pour une ame délicate, de voir votre femme suivre le droit chemin, non

point par attachement à votre personne ni à ses devoirs, mais par l'impossibilité d'en sortir et de trouver votre égal en courage... croyez-vous qu'en moins de six mois vous ne serez pas mort de honte, d'ennui et de haine comprimée, au bras de votre affreuse et fidèle compagne?

PAUL.

Eh! madame, je ne demanderais pas mieux que de guider mon choix par des raisons plus spirituelles; mais, au nom du bon Dieu, comment pénétrer ce voile naturel de dissimulation que la pratique du monde épaissit encore sur le front des jeunes filles? Les plus belles années de ma jeunesse se sont consumées à tenter la conquête de cette terre promise,... et vous le voyez, madame, quelques cheveux argentés, une vieillesse précoce, voilà les seuls fruits de mon opiniâtre labeur.

HÉLÈNE, gravement.

Ils sont amers! — Mais, monsieur du Kerdic, si vous avez tant de peur des jeunes filles, que n'en prenez-vous une vieille?... Les vieilles sont plus communicatives.

PAUL, d'un ton bourru.

Elles le sont trop!

HÉLÈNE.

J'ai une grande idée... Si vous preniez une veuve?

PAUL, vivement.

Oh! pour cela, non!

HÉLÈNE, riant.

Hon!.. Vous ne savez pas ce que vous refusez... (Elle s'arrête brusquement en face d'une clairière qui s'ouvre au détour du sentier.) Qu'est-ce que j'aperçois là!... une ruine!... Une ruine dans les bois... effet de soleil couchant... Oh! que c'est joli!.. Comment appelez-vous cette ruine?

PAUL, avec humeur.

Je l'appelle une vieille cabane de charbonnier.

HÉLÈNE, s'avançant dans la clairière.

Une cabane de charbonnier avec des gargouilles, des colonnettes et des ogives d'un pur gothique flamboyant! c'est curieux et rare... il faut voir cela de près. (Elle rôde à travers les débris, grattant la mousse et soulevant le tapis de lierre qui recouvre les vieux murs. — Une croix en granit, élevée sur deux marches, est restée debout au milieu de l'enceinte. — Hélène appelant Paul tout à coup :) Monsieur du Kerdic, venez donc à mon secours! voici comme des lettres au-dessus de la porte... mais je crains que ce ne soit du sanscrit...

PAUL, qui s'est approché.

Il me semble que c'est tout bonnement un nom... en latin.

HÉLÈNE.

Le nom du charbonnier probablement. Pouvez-vous lire?

PAUL, grimpant sur un pan de muraille.

Permettez... ça fait comme *Sara*... je ne sais trop.

HÉLÈNE.

Mais savez-vous le latin d'abord? car si vous ne le savez pas, il est inutile de vous donner une entorse.

PAUL, toujours sur le mur.

Non, ce n'est pas *Sara,* c'est *sancta!*

HÉLÈNE.

En effet, c'est plus plausible... Et ensuite?

PAUL.

Ensuite, il y a... attendez... il y a Ma... Marc... eh! saint Marc, parbleu! (Il saute à terre d'un air satisfait.)

HÉLÈNE.

Saint Marc et la madone! c'est possible... mais moi je croirais plutôt, si ma vue ne me trompe pas, qu'il y a *Marcella,* d'autant plus que ça s'accorderait mieux avec *sancta* qui est féminin... (Elle rit.) Au reste, c'est toujours de la même famille, n'est-ce pas, monsieur du Kerdic?

PAUL.

Ma foi! vous avez raison... *Marcella...* Je voyais bien qu'il y avait encore des lettres après *Marc...* mais je croyais que c'était le paraphe.

HÉLÈNE.

Les antiquaires n'en font jamais d'autres... Serait-ce abuser de votre complaisance que de vous demander cinq minutes de halte dans cette oasis?.. Je serais heureuse de charbonner... cette charbonnerie...

PAUL.

Je suis absolument à vos ordres, madame. (Hélène s'assied sur les marches de la croix, en face des ruines de la chapelle, et se met à dessiner. Paul, assis à quelque distance, remue des feuilles mortes avec son pied. Moment de silence.)

HÉLÈNE.

Dormez-vous, monsieur du Kerdic?

PAUL.

Non, madame.

HÉLÈNE, grossissant sa voix.

Non, madame!.. (De sa voix naturelle.) Ça n'empêche pas que je sais mieux le latin que vous, quoique je ne l'aie jamais appris que dans les litanies des saints... Je vous avertis que, pour votre mariage, on vous fera dire des prières en latin... Ainsi arrangez-vous de sorte... Mais, à propos de cela, puis-je vous faire une question indiscrète?

PAUL, souriant.

Je vous en prie.

HÉLÈNE.

Quelle espèce d'homme êtes-vous, là, franchement?

PAUL.

Mon Dieu, vous m'embarrassez beaucoup... Je suis un homme comme tous les autres.

HÉLÈNE.

Tant pis.

PAUL.

Je suis un peu brusque, mais point méchant... voilà pour le cœur. Quant à mon esprit... dame! j'ai beaucoup de mémoire... j'ai fait mes études au collége Louis-le-Grand...

HÉLÈNE.

Êtes-vous reçu bachelier?

PAUL.

Oui, oui.

HÉLÈNE.

Eh bien! mais, vous pouvez faire un très beau mariage avec tout cela!

PAUL.

Vous êtes trop bonne. (Il se lève et vient regarder le dessin d'Hélène.) Comment, madame! vous dessinez comme M. Ingres!.. le gothique flamboyant est surtout parfaitement rendu... On dirait le Parthénon!

HÉLÈNE, sérieuse.

N'est-ce pas? (Paul s'incline et fait lentement quelques pas à travers les décombres. Hélène reprend après un intervalle :) Monsieur du Kerdic, comment comptez-vous vous conduire avec votre femme?

PAUL.

Mais, madame, en galant homme.

HÉLÈNE.

Qu'est-ce que c'est que ça, en galant homme?.. L'aimerez-vous?

PAUL.

C'est mon intention. Je n'irai pas, vous pensez bien, prendre une guitare et me planter sous ses fenêtres comme un Espagnol; mais tous les égards d'un cœur mûri par l'expérience lui seront exclusivement consacrés.

HÉLÈNE.

Ça la flattera, soyez-en sûr... C'est assez gentil, tenez, cette petite chose que je mets là?

PAUL, regardant le dessin.

Ravissant... Qu'est-ce que cela représente?

HÉLÈNE, après une pause.

Un éléphant! (Paul s'incline, retourne s'asseoir et paraît se plonger dans de profondes réflexions. Au bout d'un instant, Hélène jette sur lui un regard furtif et se met à rire.)

PAUL.

Peut-on savoir ce qu'il y a, madame?

HÉLÈNE, continuant à dessiner et sans lever les yeux.

Il y a que je ne puis m'empêcher de rire de toute la peine que vous

vous donnez... Je parie que vous pensez encore à votre mariage; mais, mon Dieu, à quoi cela vous sert-il, toutes ces méditations, ces défiances, ces calculs? Je veux bien vous dire, quoique vous soyez très injustement fâché contre moi....

PAUL.

Non, madame, en vérité.

HÉLÈNE.

Si fait. — Quoique vous me boudiez, quoique vous cherchiez à jeter du discrédit sur mes petits talens, et tout cela à propos de saint Marc...

PAUL.

Mais, madame, je vous jure que non.

HÉLÈNE.

Je vous jure que si. Toutefois, je veux bien vous dire que vous perdez complétement votre temps, que vous cherchez le secret de votre avenir dans des élémens qui ne le contiennent pas. C'est de vous-même, de votre conscience, de vos qualités ou de vos défauts que vous pouvez dégager l'inconnu qui vous épouvante si fort et tirer votre horoscope conjugal. J'essayais de le faire tout à l'heure, quand vous m'avez découragée par vos réponses dérisoires.

PAUL.

Mais, madame, quand je serais moi-même un assemblage inoui de perfections, si j'épouse à mon insu les sept péchés capitaux, vous avouerez bien qu'ils m'étoufferont plutôt que je ne les étoufferai.

HÉLÈNE.

Laissez donc. Est-ce qu'on épouse à son insu les sept péchés capitaux? N'exagérez donc rien. Les filles qui font pleurer leur mère et qui battent leur femme de chambre sont rares d'abord, et ensuite on les montre au doigt... ce sont des scandales publics. Quand on les épouse, c'est qu'on le veut bien. A part ces exceptions qui crèvent les yeux et qu'il est facile d'éviter, il y a peu de filles honnêtement nées, bien peu, croyez-moi, quelles que soient les nuances incertaines de leur caractère, qui n'aient au fond de l'ame tout ce qu'il faut pour honorer le nom d'un homme et bénir son foyer.

PAUL.

Sur ma parole, madame, si je le croyais....

HÉLÈNE.

Eh! vous le croyez, vous le savez comme moi, car cela est évident; mais vous savez aussi que ces bons germes ne se développeront pas tout seuls, que la meilleure mère ne peut que vous préparer l'éducation de votre jeune femme... et c'est cette tâche qui effraie votre conscience et qui gêne votre paresse. Oh! je vous comprends très bien... ce que vous voudriez, ce que vous poursuivez, c'est une femme d'une vertu

assez supérieure pour compenser le défaut de la vôtre, une femme si heureusement douée que ses dispositions au bien se soutiennent sans appui et mûrissent sans culture, une femme enfin si solide en ses principes qu'elle accomplisse sa destinée avec l'inflexible précision des astres, caressant de ses rayons ou protégeant de son ombre votre indolente sécurité. Eh bien! cette femme-là, monsieur du Kerdic, cette femme-là, vous ne la trouverez ni ici, ni ailleurs, ni en Chine, car elle n'existe pas..... Ainsi ne cherchez plus... c'est inutile. (Elle ferme son album et se lève; le jour décroît sensiblement.)

PAUL.

Hélas! madame, êtes-vous sûre de faire à la justice, à la vérité toute leur part légitime dans une apologie aussi libérale de votre sexe, dans une condamnation si rigoureuse du nôtre? Je connais le monde : il y a de mauvais maris, il y en a beaucoup; mais il en est de bons aussi. Sont-ils payés suivant leur mérite? en êtes-vous certaine? L'honneur le plus loyal suffit-il toujours, ou même habituellement, à chasser du cœur d'une femme la mobilité, l'astuce, la trahison et tout cet héritage fatal de la première épouse et de la première coupable?

HÉLÈNE.

D'abord, ne me donnez pas pour argumens ces pauvres banalités poétiques, ces profanations pitoyables des choses saintes; ne me parlez pas d'héritage fatal... cela est puéril. Notre sang serait aussi pur que le vôtre, vous ne pouvez l'ignorer, si vous ne le troubliez par vos enseignemens, si vous ne vous attachiez incessamment, dans le commerce du monde, à éveiller en nous au profit de vos passions, de vos plaisirs, ces mauvais instincts qui sont le mélange inévitable, mais non le fond de notre nature; et puis, vous criez anathème, vous parlez de corruption originelle, quand ces vices que vous avez fait naître se retournent contre vous, quand vous êtes victimes de ces flammes que vous avez attisées, quand vous vous blessez à ces tristes jouets qui sont l'œuvre de vos mains! Puisque vous aimez la vérité, la voilà!...

PAUL.

Oh! je ne tiens pas à l'héritage fatal; je tiens à établir qu'un bon mari, tout aussi souvent qu'un mauvais...

HÉLÈNE. (Elle est debout sur les marches de la croix, et parle avec une énergie enthousiaste.)

Qu'appelez-vous un bon mari? Le mariage est donc, à votre avis, une de ces transactions, une de ces affaires purement humaines où il suffit d'apporter le facile honneur, les qualités superficielles qui font un galant homme, comme vous dites? Oui, vous le pensez; mais c'est une profonde méprise, monsieur du Kerdic... et ne cherchez pas ailleurs la cause de vos déceptions et de nos égaremens. Vous vous ma-

riez, comme les prêtres de certaines religions barbares accomplissent les rites de leurs ancêtres, dont le sens est perdu pour eux; vous vous mariez pour obéir à la vague influence de l'exemple, de la tradition, de la routine... Vous enfermez toute la vie d'une femme dans un épisode indifférent de la vôtre, et voilà le mariage! Mais, dites-moi, sur quelle étrange divination, sur quel miracle comptez-vous pour nous apprendre les vertus de notre état nouveau? Votre légèreté d'idées, vos principes flottans, votre insouciant scepticisme, auront-ils le don de nous inspirer le respect, la gravité, la sainteté de l'épouse? Ces sentimens, qui sont au-dessus de l'honneur mondain autant que le mariage est supérieur à une intrigue vulgaire, s'ils ne sont pas dans votre cœur,... et ils n'y sont pas,... pensez-vous que le cœur de votre femme les concevra de lui-même?... Jamais, jamais, entendez-le bien!... Et, tenez, monsieur du Kerdic, le conseil que vous me demandiez, je vais vous le donner avec une franchise qui vous déplaira peut-être... vous devez sentir pourtant que je vous traite en ami plus qu'en étranger... je ne sais pourquoi, et j'ai tort sans doute... n'importe! — eh bien! ne vous mariez pas! Vous avez, je le crois sincèrement, beaucoup de loyauté, et même de bonté... vous seriez un bon mari, à votre compte, — mais pas au mien, pas au nôtre... Je vous le prédis, vous seriez, comme tant d'autres, malheureux, jaloux à bon droit, trompé peut-être,... parce qu'il vous manque, comme aux autres, l'intelligence sérieuse, élevée, morale... et, laissez-moi vous le dire, la main sur cette croix que vous oubliez trop,... la pensée religieuse de ce que vous faites, de l'acte où vous vous engagez, parce que vous formez trop légèrement ces liens que vous voulez si solides, et qui ne tiennent à rien quand ils ne tiennent pas au ciel; parce que vous manquez de foi, comprenez-moi bien, de foi en vous-mêmes, en nous et en Dieu!...

PAUL.

C'est un langage bien sévère, madame, et j'y sens respirer cependant une bienveillance si sérieuse, que j'en suis confus. Chacune de vos paroles, en me pénétrant du respect que je vous dois, me fait sentir amèrement combien peu je vous l'ai témoigné.

HÉLÈNE, qui est descendue près de lui.

Oh! mon Dieu, monsieur du Kerdic, une femme qui commet en plein dix-neuvième siècle la grave inconséquence de s'égarer dans les bois ne doit pas se montrer bien scrupuleuse sur l'étiquette. J'ai même, relativement à la chevalerie moderne, des idées assez exactes pour m'estimer heureuse de vous avoir rencontré plutôt qu'un autre, et, malgré quelques nuances douteuses de votre entretien, je vous sais gré tant de ce que vous m'avez dit que de ce que vous m'avez épargné. Non, je ne me plains pas; je craindrais plutôt, et je vous en demande

pardon, d'avoir laissé trop éclater, dans un sujet si essentiel au cœur d'une femme, l'ardeur de mon âge et de mes convictions.

PAUL.

Madame, je croyais entendre une jeune prophétesse, et je vous aurais écoutée toute la nuit avec un plaisir extrême.

HÉLÈNE.

Toute la nuit, ce serait un peu beaucoup, pour votre agrément et pour mon honneur. Heureusement j'ai fini. Allons-nous-en bien vite.

PAUL.

Allons! (Il va reprendre son fusil sur la pierre où il s'est assis, et revient lentement vers Hélène en promenant attentivement ses regards autour de lui.)

HÉLÈNE.

Que regardez-vous donc?

PAUL.

Je voudrais, madame, imprimer dans ma mémoire chaque détail de ce rêve qui m'échappe, — ce cadre mystérieux des bois, ce beau jour qui s'éteint, votre image délicate et respectée au milieu de ces ruines et de ces ombres, — au pied de cette croix,... les moindres traits d'un tableau qui sera le dernier, le plus précieux souvenir de ma jeunesse, et que vous aurez oublié demain.

HÉLÈNE.

Non, monsieur. Mais venez. (Elle veut s'éloigner.)

PAUL.

Vous l'aurez oublié. Quel attrait y ramènerait votre pensée? Sans la vie enchantée que votre parole, votre bonté, votre ame épanchée tout entière, viennent de prêter à ce coin perdu du monde, que serait-il pour moi-même, sinon un poétique hasard de promenade, qu'on traverse et qui n'est plus? Vous emporterez d'ici, madame, un dessin dans un album : en le revoyant, vous vous souviendrez quelquefois de la vieille chapelle, des arbres, des pierres, mais jamais de moi; car rien de moi ne s'est mêlé à vos impressions, pas un rayon de ma vie, pas une goutte de mon cœur, — rien! Vous avez rencontré un étranger, et c'est un étranger que vous allez quitter.

HÉLÈNE.

Non... pas au point que vous le dites;... mais la nuit nous gagne, et je vous supplie...

PAUL.

Pourquoi ce souci dont je vous importune? Qu'êtes-vous, que pouvez-vous être pour moi? Je ne vous connais pas... Nous sommes séparés sans doute à jamais et de toutes façons... Que m'importe une place dans votre souvenir? Et d'où vient le chagrin que j'éprouve en songeant que je ne l'ai point conquise? Non... je ne puis... je ne puis demeurer sous le coup de ce conseil que vous dictait le mépris... De

grace, madame, n'en croyez pas cet orgueil misérable, cette lâche pudeur du bien qui retient sur mes lèvres, qui pervertit en railleries mes sentimens les plus vrais, les meilleurs, les plus dignes d'être avoués...

HÉLÈNE, à demi-voix.

Oh! que c'est vrai!

PAUL, avec chaleur.

Cet orgueil, ce masque, je le brise à vos pieds. Jamais, je veux vous le confesser, jamais aucun espoir humain, jamais aucun mot d'amour ou d'ambition ne fut caressé dans un cœur, comme l'a été dans le mien ce mot presque ridicule, — ce mot de mariage!... Ma jeunesse, toute ma jeunesse s'était comme ajournée à cette date mystérieuse pour se payer de ses douleurs et réparer ses faiblesses, pour répandre enfin dans une source pure toutes ses vertus, souvent refoulées, jamais taries, jamais souillées! Affection bénie, tendre protection, confiante intimité, chères visions du foyer domestique, que de fois je vous ai invoquées, et avec quelle ferveur, avec quel attendrissement! Dieu m'en est témoin... Et ce Dieu, puisque je l'ai nommé, pouvez-vous croire que je l'oublie au moment même où je tends les mains vers la loi la plus sacrée, la plus douce qu'il nous ait faite? Ma religion, madame, n'est pas sans doute aussi précise, aussi heureuse que la vôtre; mais, telle qu'elle est, elle domine toute mon intelligence; elle n'est absente d'aucune de mes pensées. Comment me laisserait-elle méconnaître le sens austère, le sens divin que Dieu a caché dans chaque loi de notre vie, et qui prolonge au-delà de la terre la chaîne de nos devoirs, de nos tendresses, de nos espérances?... Non, non,... je n'apportais point à l'acte le plus grave, le plus décisif de la destinée d'un homme, cette légèreté, cette insouciance, cette froideur que votre juste colère a flétries, que votre dédaigneux conseil a châtiées!... et cependant ce conseil, je le suivrai, je vous le promets!

HÉLÈNE, d'une voix basse.

Oubliez-le, je vous prie; oubliez-le.

PAUL, très ému.

Je ne le puis maintenant; je ne puis promettre désormais à aucune femme une fidélité exempte de trouble, d'amertume... pure de regret.

HÉLÈNE.

Je ne sais, monsieur du Kerdic, si je vous comprends;... mais ceci n'est qu'une chimère indigne de nous deux... Dans une heure, vous n'y penserez plus... Voici la nuit tout-à-fait... J'ai été bien imprudente... Vous allez me conduire encore quelques pas, et puis vous me laisserez... — Monsieur du Kerdic, croyez-moi, prenez hardiment la main d'une gentille petite femme, qui sera honnête, pieuse et fidèle; en

attendant, prenez la mienne en signe d'adieu, — de bon souvenir, — d'amitié! (Paul saisit la main qu'Hélène lui offre.)

UNE VOIX DE TONNERRE, sortant du bois.

Sur la joue, mon garçon! sur les deux joues! ou tu n'es qu'une poule mouillée!

(Au même instant le général se précipite dans la clairière; la baronne le suit en courant et en criant.)

LA BARONNE.

Non pas, s'il vous plaît!... Méchante fillette, que tu m'as inquiétée!

HÉLÈNE, l'embrassant avec effusion.

Ma mère!

LE GÉNÉRAL, ouvrant les bras.

Et votre père, ma mignonne! Est-ce qu'on n'embrasse pas son vieux père? (Hélène, interdite et hésitante, interroge sa mère du regard.) Je vous dis que je suis le père de ce bavard-là..... Ainsi embrassez-moi, que diable! (Il la serre sur son cœur; Hélène s'échappe tout effarouchée.)

LA BARONNE.

Vous allez tout faire manquer, vous, vous allez voir, avec vos jolies façons!... Pauvre petite, comme elle tremble!... Allons, tu n'es pas raisonnable... Nous avons tout entendu, le général et moi... Vous êtes deux grands enfans, voilà tout!... Venez-vous, messieurs? (Elle prend le bras d'Hélène, et l'emmène en continuant de lui parler.) Je ne puis cependant me dispenser, ma fille, de vous faire remarquer qu'une forêt, surtout à la nuit tombante, n'est pas un séjour convenable pour une jeune personne... (Elles s'éloignent.)

LE GÉNÉRAL, à Paul.

Et toi, te voilà resté là comme un mât de cocagne! Suivons la piste, morbleu! (Il lui prend le bras.) Et ne viens pas me dire que tu ne veux pas l'épouser, après l'avoir compromise indignement... Sinon je répare tes torts, et je l'épouse, moi,... net!

PAUL.

Mais, mon père, dites-moi au moins qui j'épouse... et, avant tout, est-ce une demoiselle, une veuve, quoi?

LE GÉNÉRAL.

Chut! mon garçon! elle est veuve, — mais avec des circonstances... qui te feront plaisir. Je te conterai cela. (Ils disparaissent dans le bois.)

OCTAVE FEUILLET.

REVUE LITTÉRAIRE

DE L'ALLEMAGNE.

DES TRAVAUX RÉCENS DE CRITIQUE ET D'HISTOIRE.

I. *Geschichte der Romantik in dem Zeitalter der Reformation und der Revolution* (*Histoire du Romantisme à l'époque de la Réforme et de la Révolution*), par M. Julien Schmidt. 2 vol.; Leipzig, 1850. — II. *Deutsche Mænner und Frauen* (*Hommes et Femmes de l'Allemagne*), par M. Gustave Kühne. 1 vol.; Leipzig, 1851. — III. *Die deutsche Nationalliteratur der Neuzeit* (*la Littérature allemande contemporaine*), par M. Charles Barthel. 1 vol.; Brunswick, 1851.

Quand une littérature long-temps bouleversée par les passions révolutionnaires semble aspirer à quelque chose de meilleur et se cherche péniblement elle-même, c'est presque toujours par les travaux sérieux, c'est par l'histoire et la critique qu'elle se soustrait peu à peu aux influences perverses. Dans le désarroi général, les critiques et les historiens littéraires se trouvent naturellement chargés d'une mission grave, et pour peu qu'ils en comprennent l'importance et les devoirs, il ne saurait y avoir pour leur esprit de discipline plus féconde. A eux de maintenir les traditions, de garder le culte des souvenirs, de renouer sans prétention les liens rompus; s'il s'agit d'une révolution nécessaire et que la société soit en marche vers de nouveaux rivages, à eux la tâche d'emporter aux bords inconnus la cendre et la mémoire des ancêtres. L'Allemagne est le pays de l'Europe où ce salutaire office de la critique est le plus manifestement indiqué. La vieille Allemagne est morte; qu'une réaction imprudente essaie de la remettre sur ses pieds, que l'esprit féodal et les fantaisies mystiques de certains hommes d'état du Nord prétendent se substituer sans façon aux légitimes exigences du XIXe siècle, tout cela n'y fait rien; l'ancienne Allemagne n'est plus, et il est impossible jusqu'à présent de deviner l'heure où s'organisera l'Allemagne nouvelle. Des difficultés de toute espèce, des pro-

blèmes sans nombre se dressent à chaque pas devant les plus vaillans esprits, et ajournent le résultat espéré. Sans doute, il s'est accompli sur plus d'un point des transformations utiles; la société allemande, quoi qu'on puisse dire, a plus gagné que perdu en 1848. Si la Prusse officielle incline à je ne sais quel illuminisme, l'Autriche, réveillée par des nécessités impérieuses, a opéré d'utiles réformes : la justice rendue indépendante, l'administration réorganisée, l'égalité de l'impôt établie avec force, ce ne sont pas là de médiocres présens. Peut-on nier cependant que la constitution entière de l'Allemagne, que les rapports de la Prusse et de l'Autriche ne soient d'ici à long-temps d'insolubles problèmes, et que tout un pays, un pays plein de lumières et avide des droits de sa raison émancipée, ne souffre dans ce qu'il y a de plus vulnérable au monde? M. de Radowitz n'a pas eu tort de le proclamer récemment : jamais l'Allemagne, même à la veille de son explosion de 1813, ne s'est sentie aussi douloureusement blessée comme nation. Au milieu des ambiguïtés de la situation générale, au milieu de tant d'incertitudes et de ténèbres, on ne saurait se dissimuler qu'il ne règne une morne tristesse partout où ne gronde pas une irritation mal contenue. Or, ce ne sont pas seulement les politiques qu'un tel spectacle doit tenir en éveil; les hommes que le public veut bien admettre comme juges dans les travaux de l'esprit sont tenus d'y apporter une égale sollicitude. La situation présente de l'Allemagne est de celles qui imposent à la critique littéraire une activité plus efficace, qui l'investissent de cette bienfaisante autorité dont je parlais tout à l'heure. Ils sont fugitifs ou errans hors d'eux-mêmes, disait Fénelon à propos de ces vains esprits que les choses extérieures attirent et qui ne savent pas connaître Dieu, parce qu'ils ne savent pas regarder au fond de leur conscience : la même chose peut se dire des peuples allemands. Oui, ils sont fugitifs, ils sont errans hors de leur propre nature; ils se sont donnés en proie au matérialisme, à l'athéisme, à ce qui leur est le plus contraire; ils se sont reniés eux-mêmes. Et dans quelles circonstances a éclaté ce délire? Au moment où ils auraient besoin de toutes leurs forces pour traverser ce détroit semé d'écueils qui conduit de l'ancien régime à une société plus juste. Comment donc se fait-il qu'une critique vigilante et élevée fasse défaut à un pays si riche en écrivains? De quelle façon expliquer cette insouciance extraordinaire? Dans le trouble de la conscience publique, sous la menace des entraînemens redoutables auxquels est exposé le génie allemand, comment aucun esprit ne se lève-t-il, je ne dis pas pour gouverner victorieusement les lettres et les conduire vers des régions plus sûres, je dis seulement pour rattacher le passé à l'avenir, pour empêcher le caractère national de se perdre dans la tourmente, pour sauver le trésor d'un grand peuple?

On a publié depuis quelque temps un assez grand nombre de travaux consacrés à l'étude des traditions intellectuelles du pays de Schiller et de Goethe. C'est là un bon symptôme. Ce retour à un passé rempli d'enseignemens atteste déjà un mouvement sérieux dans les esprits et ouvre une direction qui ne demeurera pas stérile. Nous voudrions seulement que ces travaux fussent accomplis avec plus de suite, qu'ils fussent l'expression d'une pensée plus résolue et plus haute. Le dilettantisme littéraire, très digne d'excuse assurément dans les temps calmes et chez d'insouciantes natures, devient aux heures du péril un intolérable contre-sens. Nous avons espéré un instant trouver cette critique

élevée que nous cherchons. L'Allemagne elle-même semble appeler ardemment un juge dont elle sent que le concours lui serait plus que jamais nécessaire, et, quels que soient les obstacles opposés à une parole indépendante par le nombre et l'organisation des coteries littéraires, le sentiment public, je n'en doute pas, lui rendrait la tâche facile. On a beaucoup parlé depuis un an des travaux critiques de M. Julien Schmidt, des espérances qu'il a données. M. Julien Schmidt a une part considérable dans la direction d'un recueil qui vient de se transformer récemment, et qui aspire à une sérieuse influence. *Le Messager des frontières* (*Die Grenzboten*), c'est l'œuvre dont il est question, a pour but de fonder une école intelligente, sympathique, honnête, tout-à-fait opposée aux coteries exclusives et aux partis violens, une école dont le programme soit conforme à la raison générale du XIXe siècle. Ce recueil n'a pas encore réalisé ses promesses; il a montré jusqu'ici plus de bonne volonté que de force, plus de facilité courante que de résolution et de netteté. Ses doctrines n'ont rien de très précis; il paraît s'en tenir à des principes vagues; il admet maintes choses très opposées avec la plus conciliante largeur, disposition excellente assurément pour ce qui est de simple littérature, funeste dans tout ce qui concerne la vérité morale. Sans doute, à n'en considérer que le programme, à ne lire qu'un certain nombre des travaux publiés, le recueil de M. Julien Schmidt doit satisfaire les esprits sages, modérés, ceux qu'on appelle en tout lieu les honnêtes gens; il repousse le matérialisme, et il aime la liberté. A propos du tour d'imagination propre à M. Victor Hugo, il dénonce en Allemagne et jusqu'en Angleterre les imitateurs du romantisme démagogique, et s'écrie sans hésiter: « C'est à la critique des trois nations de poursuivre ce matérialisme sans cœur, et dans le domaine de l'art et sur le théâtre de la vie. » Voyez cependant combien les idées fausses sont répandues en Allemagne, chez ceux-là même qui se croient le mieux armés pour les combattre! M. Julien Schmidt a écrit un livre où il expose longuement les principes de sa critique; ce livre a été publié il y a deux ans; il a réussi, et la seconde édition vient de paraître. Or, dans ce manifeste accueilli avec faveur et qui doit contenir l'esprit de la nouvelle école, l'auteur est visiblement en proie à tous les maux intellectuels qu'il s'est chargé de guérir. Confusion d'idées, barbarie de style, manie effrénée de systèmes, panthéisme à l'état latent partout où il ne se produit pas le front haut, voilà les vices propagés en Allemagne par les excès d'une philosophie indigne de ce nom. Eh bien! on retrouve avec tristesse quelque chose de tout cela dans l'ouvrage de M. Schmidt. Les bévues mêmes sont d'une nature si étrange, qu'il ne me serait pas venu à la pensée de les relever ici sans la position que l'auteur s'est faite dans la littérature de son pays; mais le silence est impossible : il s'agit d'un critique respecté, d'un esprit sérieux animé d'intentions droites, d'un homme qui ne ménage pas la vérité à ses justiciables; cette vérité, M. Julien Schmidt saura l'entendre pour son propre compte, et peut-être alors deviendra-t-il plus défiant, peut-être sera-t-il plus attentif aux périls d'une situation qui a pu engager dans de telles erreurs une intelligence comme la sienne.

Cet ouvrage est une histoire littéraire des trois derniers siècles, une histoire où l'auteur a essayé de ramener tous les faits sous la loi de l'unité, de les présenter comme les différentes phases d'un seul problème philosophique, comme

les incidens variés d'une même lutte. Quelle est cette lutte? A quel problème de philosophie l'auteur prétend-il rattacher toute l'activité intellectuelle des trois siècles dont nous sommes les fils? A ce qu'il appelle l'opposition du romantisme et des révolutions modernes. Le romantisme est un nom dont on abuse terriblement en Allemagne. Dans son acception la plus ordinaire chez nos voisins, ce mot signifie la résurrection artificielle d'une époque qui a accompli ses destinées, et tout l'ensemble des inspirations bizarres ou des ingénieux tours de force qui s'offrent dans une telle entreprise à une école littéraire. C'est ainsi que le groupe de rêveurs formé vers la fin du XVIII[e] siècle, et qui a porté plus particulièrement le nom de romantique, le groupe des Novalis, des Wackenroeder, des Adam Müller, des Arnim, des Clément de Brentano, cherchait à restaurer par la poésie les croyances les plus enfantines, les plus fantasques hallucinations du moyen-âge; restauration étrange qui a pu renouveler le sentiment de l'art, qui a pu réagir heureusement contre les sèches abstractions de l'analyse moderne, mais qui a introduit une confusion funeste dans la pensée allemande. C'est ainsi encore que les hommes d'état dont la prétention est de détruire l'esprit de 89 pour relever une sorte de régime féodal sont très justement appelés les hommes d'état du romantisme. En appliquant cette idée à toutes les périodes de l'histoire, les Allemands sont arrivés à conclure que le romantisme ne désigne pas seulement les fantaisies inspirées par le regret du moyen-âge; il y a eu des romantiques après chaque grande époque dont la disparition attristait certaines ames obstinément fidèles, il y en a eu aux derniers jours de la Grèce, il y en a eu à Alexandrie au lendemain de la mort du paganisme; M. Strauss a prouvé dans un spirituel pamphlet que Julien l'Apostat était un romantique sur le trône des Césars. Le romantisme, d'après la définition adoptée au-delà du Rhin, est donc toute tentative, politique ou littéraire, philosophique ou religieuse, se proposant pour but de rappeler à la vie les formes tombées en poussière et de les installer à la place de ce qui a vraiment droit à l'existence. La question seulement est de savoir d'une manière exacte ce qu'on a raison de considérer comme mort. Que d'institutions et de croyances dont on se hâte de dresser l'acte mortuaire, lorsqu'elles ont encore de nombreuses phases à parcourir et d'inappréciables services à rendre! Que de gens même, que de risibles Titans affublés de formules, qui appliquent ce procédé cavalier à des lois éternelles, à des dogmes et à des institutions sur lesquels la rouille des siècles n'a point de prise! Aux yeux de M. Feuerbach, le christianisme est une chose morte, l'idée de Dieu a fait son temps; et si vous avez la hardiesse de ne pas penser comme un génie de cette force, aussitôt, punition terrible! vous êtes convaincu de romantisme. Il est vrai que M. Feuerbach est aussi un romantique pour M. Max Stirner, et que M. Stirner, à son tour, s'il conserve dans son système la moindre prescription morale, sera dépassé infailliblement et rangé dans la nécropole qu'il a bâtie. Il fallait expliquer le sens du mot romantisme chez les Allemands, et connaître l'abus qui s'en fait chaque jour, pour apprécier le livre de M. Julien Schmidt; tout son travail, en effet, roule sur cette fausse idée du romantisme, et les incroyables erreurs où il est tombé viennent de la systématique assurance avec laquelle il prononce ses arrêts de mort.

Si j'ai bien compris la *construction* historique de M. Schmidt, si je l'ai dé-

gagée des brouillards d'une pensée confuse et d'un style prétentieusement abstrait, voici en peu de mots sous quel aspect se présentent à lui les trois siècles si diversement glorieux dont nous avons reçu l'héritage. — « La révolution accomplie par Luther, dit l'auteur, a ouvert la voie de l'avenir; tout ce qui n'a pas suivi cette voie est condamné sous le nom de romantisme. Il y avait au moyen-âge un dualisme terrible, une lutte sans trêve et sans issue, la lutte de l'esprit et de la matière, du ciel et de la terre, de la grace et de la nature, de Dieu et du diable. L'homme voyait là deux élémens destinés à rester éternellement ennemis, il maintenait comme invincible cette opposition qui faisait le tourment de son être. Le but de la raison moderne, ajoute M. Schmidt, c'est l'accord de ces deux antithèses, c'est l'union de la matière et de l'esprit, l'hymen de la terre et des cieux. Le protestantisme a ouvert la route au bout de laquelle s'accomplira un jour cette réconciliation suprême. Le catholicisme, au contraire, en s'attachant à l'opposition des deux termes, a créé une sorte de romantisme inconnu jusque-là; il a créé une littérature sceptique, frivole, sans profondeur, une poésie superficielle et fausse. Le protestantisme s'empare de ce monde idéal que le moyen-âge entrevoyait de loin, il en fait don à l'ame, il le place au sein de la conscience : de là la grandeur morale et la vivante beauté des créations de ses poètes. Dans la doctrine catholique, ce monde idéal est toujours relégué sur des hauteurs inaccessibles; c'est pourquoi les écrivains du midi de l'Europe sont toujours forcés de substituer la déclamation à la peinture d'un idéal qu'ils ne sauraient posséder, ou de se passer de cet idéal et de tomber dans une frivole indifférence, ou de le nier tout-à-fait et d'aboutir à l'athéisme, comme le XVIII[e] siècle. » — Voilà, dans un bref et fidèle résumé, la thèse bizarre à laquelle M. Julien Schmidt a consacré deux longs volumes. Cette théorie, réduite ici à son expression la plus simple, se produit, je dois le reconnaître, avec toute sorte de développemens, de subtilités, de *distinguo*, qui peuvent dissimuler au lecteur, qui ont dissimulé sans doute à l'écrivain lui-même la fausseté radicale et l'indigente maigreur de son système. J'ai relu ces pages plusieurs fois pour m'assurer que je ne me trompais pas, pour me convaincre que cette pauvre pensée était la pensée fondamentale de l'ouvrage, et qu'il n'y avait en réalité rien de plus sous le luxe barbare de ses pédantesques formules; mais comment serait-il possible de se méprendre? Quand l'auteur abandonne cette phraséologie scolastique avec laquelle il est si facile de paraître profond et de déguiser ce qu'on pense, quand il arrive aux faits et aux noms propres, cet antagonisme de l'inspiration protestante et de l'inspiration catholique explique pour lui l'histoire entière de la pensée humaine dans les trois derniers siècles et lui dicte tous ses jugemens. Que M. Julien Schmidt signale dans les drames de Shakspeare et dans les poèmes de Milton l'influence de la réforme, on peut souhaiter qu'il le fasse avec plus de simplicité, avec un sentiment plus vif de la beauté poétique, et qu'il renonce à la fastueuse gaucherie de la phrase hégélienne; il faut reconnaître pourtant qu'il est dans le vrai. C'est la seconde partie de son tableau qui nous apporte des résultats vraiment inattendus : une fois arrivé aux littératures de la France, de l'Italie et de l'Espagne, l'auteur accumule les unes sur les autres de surprenantes erreurs; le fil qu'il croyait si sûr s'embrouille, et sa théorie, devenue indéchiffrable, n'en prend que des allures plus impérieuses, comme s'il voulait châtier avec colère la réalité rebelle

qui se soustrait à ses caprices. Certes, il est difficile de défigurer plus intrépidement le caractère des écrivains et les événemens de l'histoire. Savez-vous ce que représente Montaigne pour M. Julien Schmidt? Le supernaturalisme. Montaigne est un romantique placé entre le monde réel qui ne le satisfait pas et le monde idéal auquel il est impatient d'atteindre. C'est pour s'y élever plus sûrement qu'il procède d'abord, par toutes les armes du scepticisme et de l'ironie, à la destruction de la réalité. C'est par amour du ciel qu'il accable l'homme, qu'il souffle sans pitié sur ses dernières illusions, qu'il jette le désenchantement sur sa vie et le laisse nu dans le vide. On est obligé de reconnaître dans cette appréciation une originalité incontestable; personne avant M. Julien Schmidt n'avait eu de telles idées sur l'auteur des *Essais*, personne ne les revendiquera comme siennes. C'est bien mieux quand il s'agit des poètes; Arioste, Cervantes, Molière, les plus charmans et les plus fiers génies ne sont plus que des machines sans vie et sans liberté, pauvres marionnettes qui se meuvent selon les thèses et les antithèses préconçues de l'historien. Arioste est *le romantique joyeux, léger, type parfait de l'insouciance de l'église;* Cervantes est un romantique plus grave, plus profond, qui représente une sorte de renaissance du catholicisme. Si vous comprenez ce rapport d'*Orlando furioso* et du noble chevalier de la Manche avec les destinées du catholicisme au XVIe et au XVIIe siècle, vous comprendrez aussi pourquoi Molière est une imagination lugubre et pourquoi ses créations comiques sont *de celles qui doivent charmer le bourreau*. Ce que M. Schmidt préfère dans le théâtre de notre grand poète, ce sont les ballets, les cérémonies, les masques italiens, les Matassins et les Scaramouches, tout le peuple joyeux des intermèdes. Puis viennent *George Dandin*, *l'École des Femmes*, *le Mariage forcé*, très inférieurs déjà aux ballets. Des comédies imitées de Plaute et de Térence, on ne peut rien dire en vérité, sinon qu'elles restent bien loin de leurs modèles. *C'est une gaieté factice, c'est un amas d'incidens bizarres, c'est un mouvement de scènes faussement passionnées, d'où résulte pour le spectateur une excitation nerveuse, suivie d'une prostration complète.* Parmi les pièces de ce genre-là, *l'Avare* est *la mieux combinée, partant la plus pénible à voir*. Quant aux grands ouvrages consacrés à la peinture de la société où vivait le poète, ils n'ont aucune valeur esthétique; n'y cherchez pas autre chose que des renseignemens sur la moralité du siècle, sur la moralité de l'auteur lui-même. Le seul intérêt de *Tartufe*, par exemple, est dans ces vers que prononce l'exempt au cinquième acte :

Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude,
Un prince dont les yeux se font jour dans les cœurs
Et que ne peut tromper tout l'art des imposteurs.
D'un fin discernement sa grande ame pourvue
Sur les choses toujours jette une droite vue;
Chez elle jamais rien ne surprend trop d'accès,
Et sa ferme raison ne tombe en nul excès.
Il donne aux gens de bien une gloire immortelle, etc.

Tout ce morceau, *sans lequel le Tartufe ne serait qu'une œuvre vide*, a une importance capitale aux yeux de M. Julien Schmidt; il lui prouve combien *le catholicisme avait dégradé le génie de Molière*. Le protestant, selon M. Schmidt,

a toujours Dieu au fond de son cœur; le catholique, au contraire, plaçant Dieu on ne sait où, dans un paradis qui n'existe pas, dans un monde transcendantal dont nous n'avons pas de nouvelles, est sans cesse exposé à le perdre. Le premier objet majestueux qui frappera ses regards lui donnera le change. Au XVIIe siècle, c'est le roi, c'est Louis XIV qui occupe la place du Tout-Puissant; c'est lui qu'on adore, lui qui tient les cœurs dans sa main et sous son autorité suprême, lui qui rétablit l'ordre dans la maison d'Orgon! Nous pensions que le catholicisme n'était pas responsable des flatteries consacrées alors par la doctrine du droit divin; il nous semblait que Bossuet, le plus grand théoricien de cette doctrine, s'était soustrait plus d'une fois à cette fâcheuse influence pour faire entendre au monarque infatué le redoutable langage d'un évêque; M. Schmidt veut bien nous avertir de notre erreur. Si Molière a flatté Louis XIV, ce n'était pas le comédien tant de fois menacé qui cherchait par là un appui auprès du souverain absolu, c'était le romantisme catholique qui, à son insu ou non, s'exprimait par la bouche du poète. Le romantisme n'éclate-t-il pas aussi dans *le Misanthrope?* La pièce est *ridicule et maussade;* comme le *Tartufe*, elle n'offre d'intérêt que par les révélations dont elle abonde *sur l'exégèse et l'histoire des religions*. M. Schmidt y a fait cette découverte inattendue : Alceste est protestant, Philinte est catholique. La morale de la pièce est à peu près celle-ci : Fais ce que fait tout le monde sous peine d'être raillé, — et tel est aussi, à en croire M. Schmidt, l'enseignement fondamental du catholicisme. Apprenez, Français légers, que la philosophie de l'histoire nous donne seule l'explication des œuvres étourdiment applaudies par la foule; apprenez, s'il se peut, à déchiffrer vos poètes!

Après de si curieuses révélations, on devrait s'attendre à tout. Le second volume cependant ne ressemble pas au premier; on est surpris d'y trouver de la science et quelques chapitres de bonne critique. Est-ce parce qu'il y est question de l'Allemagne, parce que l'auteur connaît mieux son sujet, parce que ses formules scolastiques, appliquées aux philosophes et même aux poètes de son pays, nous paraissent moins barbares que tout à l'heure? C'est surtout, je crois, parce que l'auteur y abandonne un peu son système, et qu'il renonce aux opinions toutes faites d'avance. Il laisse Kant et Herder, Schiller et Goethe, se mouvoir avec plus de liberté dans son tableau; il fait preuve de connaissances variées et rencontre parfois des rapprochemens heureux. On peut recommander surtout, comme un travail assez distingué, bien que discutable en maints endroits, la peinture de l'école spécialement appelée *romantique*. Si M. Julien Schmidt s'était borné à ce sujet qu'il connaît dans ses intimes détails, si, développant les pages que je signale, il se fût attaché à reproduire complétement le singulier mouvement d'idées qui enivra des poètes comme Novalis, des théologiens comme Schleiermacher, il eût produit une œuvre vivante au lieu d'une philosophie de l'histoire toute remplie de formules creuses et de portraits estropiés.

La philosophie de l'histoire! voilà l'ambition qui égare tant d'esprits en Allemagne. C'est à qui gouvernera le passé à sa guise, à qui prononcera le jugement de Dieu sur le travail des siècles. Depuis Hegel jusqu'au plus humble des *literats*, il n'est pas un écrivain qui n'ait résolu d'une façon ou d'une autre l'insoluble problème de la destinée du genre humain sur la terre et proclamé

la souveraine loi d'après laquelle les événemens se déroulent. La manie politique n'y fait rien; cela n'empêche pas d'imaginer des constitutions sociales; n'est-on pas tout glorieux, au contraire, dans ce temps de réformes si fièrement annoncées, d'avoir trouvé la constitution, non d'un peuple, mais de l'humanité même? Au milieu de toutes ces philosophies artificielles, le premier devoir de la critique est de ne pas se laisser prendre à ces rêves de cerveaux malsains. Si vous voulez agir, si vous voulez apparaître comme un esprit droit et ferme au milieu d'intelligences qui trébuchent, si vous voulez juger ceux qui pèchent et redresser ceux qui tombent, commencez par prouver aux autres que vous jouissez vous-même de toute la liberté de votre esprit. Cette philosophie de l'histoire, que chacun se construit à tort et à travers, et où ni l'histoire ni la philosophie ne se reconnaissent, est précisément un des fléaux de l'Allemagne. C'est elle qui entretient et propage le panthéisme; elle le fait passer des spéculations abstraites dans la pratique de la vie; elle accoutume l'esprit à ne considérer dans les plus grands hommes que les agens d'une force occulte; elle efface des œuvres de la pensée le signe sacré de la liberté morale. Je prétends qu'un critique, quels que puissent être son talent et l'honnêteté de ses intentions, est incapable aujourd'hui d'exercer aucune influence salutaire sur l'Allemagne, s'il conserve dans ses théories le moindre mélange de panthéisme. C'est le panthéisme, en effet, le panthéisme éthéré des rêveurs comme le panthéisme abject des démagogues, qu'il faut combattre partout, dans la philosophie et dans l'histoire, dans la poésie et dans la prose. M. Julien Schmidt a la meilleure volonté du monde; il appartient à l'école libérale, au parti intelligent et sensé qui repousse tous les excès; dans ses études sur les travaux contemporains, il a montré souvent une sévérité courageuse, il a fait entendre un accent mâle et décidé dont la critique allemande avait perdu l'habitude; toutes ces bonnes dispositions resteraient infructueuses, si M. Schmidt ne se débarrassait au plus vite des faux principes et des prétentions malheureuses que nous avons signalées dans son ouvrage. Avec un homme d'un talent actif, avec un critique sans complaisance et sur qui l'Allemagne a les yeux, nous avons cru que notre droit était de parler avec franchise. Nous n'avons pas craint de mettre en lumière les inconcevables erreurs où la manie des systèmes, où l'ambition de construire l'histoire *à priori* peuvent entraîner une intelligence qui n'est pas sans valeur. Pour qu'un homme d'esprit fasse subir à l'Arioste et à Cervantes de si bizarres métamorphoses, pour qu'il en vienne à travestir Molière d'une si grotesque façon, il faut que ces brouillards d'une détestable philosophie de l'histoire lui troublent étrangement la vue. L'avertissement n'eût pas été complet, si, dans notre déférence pour un écrivain estimable, nous avions dissimulé des contre-sens de cette nature. Que M. Julien Schmidt renonce aux vaines prétentions métaphysiques, qu'il se défie des subtilités abstruses et des formules qui ne représentent rien à l'esprit; qu'il se préoccupe sans cesse de la vérité des faits, de la précision du style, de cette clarté enfin que Vauvenargues appelle admirablement la bonne foi des philosophes. Cette bonne foi lui donnera une autorité dont il ne soupçonne pas le secret. J'ai dit que M. Schmidt était un cœur résolu et que de généreuses intentions dirigeaient sa critique; c'est à lui maintenant d'armer son intelligence pour les luttes qu'il a l'ambition de soutenir. Quand Virgile peint son héros

dans les enfers, il le montre, l'épée à la main, écartant sans pitié toutes les ombres qui arrêteraient sa marche; ainsi doit faire la critique au milieu des folles erreurs, au milieu des utopies et des billevesées qui nous obsèdent. Pour accomplir une telle tâche, vouloir ne suffit pas; il faut aussi voir clair. La clarté de l'esprit, voilà l'épée redoutable qui disperse les fantômes.

S'il est des critiques pleins de résolution et de courage qui n'ont pas su se débrouiller encore, il en est d'autres à qui ce n'est pas la netteté qui fait défaut, mais la ferme volonté d'employer efficacement cette faculté précieuse. M. Gustave Kühne n'a pas de prétentions fausses; c'est un esprit fin, délié, pénétrant. Bien loin de se guinder avec effort pour ajouter une nouvelle métaphysique à toutes celles qu'a fabriquées l'Allemagne, il s'attache à la réalité; il aime les biographies, les portraits bien dessinés, les lignes précises et qui se gravent dans l'esprit. M. Henri Heine disait à propos de je ne sais quel écrivain de son pays : « C'est en habitant la France qu'il a appris l'allemand. » Ce mot n'est pas une de ces boutades anti-germaniques comme il en échappe tant à la verve intarissable du brillant poète; il y a là-dessous une observation très sérieuse. Les plus grands écrivains de l'Allemagne, ceux qui ont le plus heureusement modifié son idiome, ont puisé dans leurs communications avec nous un singulier amour de la clarté. Ce que la Grèce a fait dans ses rapports avec l'ancienne Égypte, la France l'a fait plus d'une fois avec l'Allemagne. C'est la Grèce, dit Olympiodore, qui a délié les pieds des statues égyptiennes; c'est l'étude de nos grands prosateurs qui a formé la langue de Goethe. Quand on passe de M. Julien Schmidt à M. Gustave Kühne, on va d'Égypte en Grèce; on quitte la confusion naturelle des langues germaniques pour un idiome pur et limpide. Prenons garde toutefois; depuis que l'Allemagne semble se renier elle-même, il y a une école qui est venue nous emprunter, non plus ce *vernis des maîtres* qu'on appelle la netteté, mais la fausse désinvolture, la légèreté de mauvais aloi, particulière aux littératures en décadence. M. Gustave Kühne est aussi éloigné de cette élégance menteuse que de l'emphase embrouillée des pédans. Comme peintre de portraits, il rappelle çà et là M. Sainte-Beuve; il poursuit avidement la vérité, et il a une aversion d'instinct pour les exagérations des partis. Voilà des dispositions parfaites; que manque-t-il donc à M. Gustave Kühne pour qu'il puisse donner à l'Allemagne ce vigilant gardien littéraire dont je viens de déplorer l'absence? Ce qui manque à M. Gustave Kühne, c'est la constance, l'inspiration de tous les jours, la foi dans une mission ardemment acceptée et courageusement poursuivie; c'est tout ce qui sépare le vrai critique du littérateur amusé et curieux, ce qui donne, en un mot, cette chose si difficile à acquérir et qu'il faut sans cesse défendre, l'autorité.

Il y a cependant une inspiration plus forte et plus suivie que d'ordinaire dans le nouveau volume de M. Gustave Kühne. En dessinant les derniers portraits qu'il vient de livrer au public, il a été soutenu par une pensée morale : tantôt il a voulu défendre certaines natures graves et modestes contre un dénigrement injuste, tantôt il a eu le désir d'opposer aux utopies désordonnées de ce temps-ci le tableau d'une ame d'élite, qui en est comme la réfutation vivante. Cette bonne pensée assure au travail de M. Kühne une valeur réelle, et nous permet d'être désormais plus exigeant avec lui. Une période nouvelle commence peut-être pour le critique; nous voudrions ne pas nous

tromper, et que nos paroles pussent l'engager plus décidément dans cette voie. Le livre de M. Kühne, intitulé *Hommes et Femmes de l'Allemagne,* renferme douze biographies, douze portraits, toute une galerie combinée avec art où la variété des personnages ne nuit pas à l'unité de l'ensemble. Cette galerie s'ouvre par l'empereur d'Autriche Joseph II, et finit par le tableau d'un vieux maître d'école de village, Frédéric Froebel, occupé depuis trente ans à la réforme de l'éducation, et dont les plans, les études, les songes, nous reportent avec bonheur au fond d'un monde perdu, tant ils sont pleins des cordiales qualités de la nature allemande! Entre l'empereur du XVIIIe siècle et l'humble instituteur du XIXe, entre le réformateur couronné et le naïf rêveur qui poursuit ses chimères dans l'ombre, il y a place pour bien des figures diverses, pour des figures sévères ou gracieuses qu'un même rayon décore.

Le portrait de Joseph II est très ingénieusement composé. Depuis plus d'un demi-siècle, cette physionomie originale a été l'objet de bien des études; il y a sur les entreprises et les échecs du fils de Marie-Thérèse toute une littérature spéciale qui ne s'arrête pas. Récemment encore, un estimable écrivain qui a joué un rôle honnête dans les révolutions de l'Autriche, M. Franz Schuselka, a publié des lettres inédites de Joseph II, qui ne forment pas moins de trois volumes. M. Gustave Kühne a lu toutes ces publications, il sait tout ce qui a été écrit pour ou contre le réformateur, et, au milieu des louanges passionnées des uns, au milieu des rancunes implacables des autres, sa vivante étude me paraît une sûre et fidèle image de la réalité. Les généreuses intentions de Joseph II, sa candeur vraiment inouie, la tranquille inexpérience avec laquelle il attaquait des difficultés invincibles, ce mélange de hardiesse novatrice et de despotisme intraitable, ce réformateur qui se propose de substituer du jour au lendemain une nation nouvelle, une nation sortie de son cerveau comme une Minerve, à celle qu'il a reçu la charge de transformer peu à peu, ce socialiste naïf, qui veut construire l'humanité d'après ses rêves, qui supprime le temps par ordonnances, qui décrète impérieusement ce que l'avenir seul peut donner par une série de transformations insensibles, — tout cela est rendu avec une sûreté de touche et une justesse de nuances qui fait le plus grand honneur au peintre. Le parallèle de Frédéric et de Joseph, du maître et de l'élève, du politique consommé et du rêveur candide, témoigne aussi d'une sagacité parfaite. La fin seulement est trop écourtée. « Frédéric, dit l'auteur en terminant, Frédéric méprisait l'homme, ses projets ont réussi; Joseph avait une trop haute idée de l'espèce humaine, son œuvre a croulé. » La conclusion est spirituelle, elle est même vraie dans une certaine mesure; était-ce pourtant par une morale de ce genre qu'il convenait de clore cette étude? Les réflexions se pressent dans l'esprit, quand on voit le socialisme, — c'est le mot propre, je le répète, — quand on voit, dis-je, le socialisme de Joseph II bouleverser inutilement l'Autriche. Que de leçons pour nous dans ce tableau! que de rapprochemens avec la situation présente de l'Europe! Joseph II réunissait en lui les deux penchans les plus dangereux en sens contraire : la passion des réformes prématurées, le recours au despotisme violent. Entre ce double péril qui nous menace sans cesse, il n'y a qu'une voie : l'intelligence de ce qui est possible, la connaissance sans illusion, mais aussi le respect de l'humanité. Pourquoi M. Kühne s'est-il arrêté à l'endroit le plus sérieux de sa tâche? pour-

quoi son timide esprit, trop pressé de conclure, n'a-t-il pas tiré de son étude tous les enseignemens qu'elle renferme?

Après Joseph II viennent les portraits philosophiques et littéraires, celui de Mendelssohn d'abord, dont les réformes, plus intelligentes et plus humainement accomplies que celles de l'audacieux empereur, ont eu des résultats plus durables. M. Kühne fait connaître dans sa vie intime ce noble réformateur du judaïsme; il raconte avec charme toutes les difficultés qu'il eut à vaincre et les triomphes qui couronnèrent sa patience. Pour être compté en dehors de sa communion et de sa race, pour prendre seulement pied en Allemagne, pour atteindre, en un mot, à ce qui était le point de départ des autres écrivains de son siècle, il fallut à Mendelssohn des efforts extraordinaires. Après la publication du *Phédon* en 1767, Mendelssohn était avec Lessing le nom le plus fêté de la littérature. Oui, ce fut comme une fête, et M. Kühne en exprime bien les nobles joies, une fête philosophique et morale; la démonstration de l'immortalité de l'ame, telle qu'elle est exposée dans le *Phédon* de Mendelssohn, a été, on peut le dire, une sorte d'événement et d'enchantement pour l'Allemagne. D'autres écrivains qui ont trouvé place à côté de Mendelssohn dans la galerie de M. Kühne, Maximilien Klinger et George Forster, Hoelderlin et Henri de Kleist n'appartiennent pas au même mouvement d'idées; le caractère impétueux de leurs travaux et la tristesse de leur sort fait mieux apparaître dans sa sérénité l'image de celui qu'on a appelé le Platon israélite. Mendelssohn avait réfuté Jean-Jacques Rousseau; c'est dans les paradoxes enflammés de l'auteur d'*Émile* que Klinger puisait son enthousiasme. Romancier, dramaturge, il inventait avec une emphase sincère des personnages froidement exaltés, des héros déclamatoires en lutte avec le ciel et la terre : espèce de Schiller, dit M. Kühne, mais un Schiller moins le génie poétique, moins le sentiment de l'art et la science de la forme, l'ébauche d'un Schiller qui n'est pas venue à bien. Ce que M. Gustave Kühne cherche et retrouve au milieu des œuvres manquées de Klinger, c'est une ame forte, stoïque, inébranlable, une ame supérieure au talent, tandis que si souvent, chez le peuple des lettrés, c'est le talent qui vaut mieux que l'ame. *Hommes de l'Allemagne*, a écrit M. Kühne à la première page de son livre, — et, fidèle à sa promesse, ce sont des caractères qu'il étudie, caractères incomplets parfois comme celui de Joseph II, mais passionnés pour une idée, attachés à une croyance, et marqués du sceau de la noblesse morale. Tel est encore George Forster : né à Dantzig en 1755, il parcourt la Russie avec son père à l'âge de huit ans, est élevé en Angleterre jusqu'à sa dix-septième année, et accompagne le capitaine Cook, de 1772 à 1775, dans son second voyage autour du monde. Revenu en Allemagne, il se mêle avec ardeur au mouvement littéraire et devient bientôt un des premiers écrivains politiques de son pays. Allemand par le cœur, cosmopolite par les impressions de sa jeunesse et la prompte ouverture de son esprit, il éveille chez ses compatriotes le sentiment de la vie active en les initiant aux travaux de l'Angleterre et aux révolutions de la France. 89 éclate, Forster sera notre interprète auprès de l'Allemagne. Son enthousiasme n'est pas de longue durée; il passe à Paris la première année de la république, et les lettres qu'il adresse à sa femme sont un des plus curieux documens qu'on puisse consulter sur les impressions de cette sanglante période. Voici ce qu'il lui écrit en mars 1793 : « Je devrais faire, dis-tu, l'his-

toire de cet effroyable temps; c'est impossible : depuis que je sais qu'il n'y a nulle vertu dans cette révolution, elle me dégoûte. Je pourrais bien, sans aucune illusion idéale, marcher vers un but avec des hommes imparfaits, tomber, me relever, marcher encore; mais, avec des démons sans cœur comme ceux que je vois ici, ce serait un outrage à l'humanité, un outrage à notre sainte mère la terre et à la lumière du soleil. Fouiller les souterrains, les égouts où se vautrent ces brutes immondes, non, ce n'est pas la tâche de l'historien. » Il mourut à Paris le 12 janvier 1794. M. Kühne caractérise d'une manière intéressante les écrits peu connus de ce mâle penseur, surtout ses écrits politiques, et parmi ceux-là, en première ligne, les *Souvenirs de l'année* 1790, où les figures les plus diverses, Franklin et Joseph II qui venaient de mourir, Catherine II, Gustave III, William Pitt, Mirabeau, sont jugés avec la gravité du publiciste et l'émotion du témoin. Le poète Hoelderlin tient bien sa place à côté de George Forster. Forster est mort, emportant le deuil des sublimes espérances de 89; Hoelderlin est devenu fou pour avoir désiré, avec une passion effrénée, la régénération de son pays. Personne n'a plus aimé, personne n'a plus insulté l'Allemagne que ce tendre et indomptable poète. Écoutez-le : « Barbares des temps primitifs, de barbares devenus baroques à force de zèle, de science, de religion même, profondément incapables de tout sentiment divin, ne rendant que des bruits sourds et rauques, comme un vieux tonneau défoncé : voilà mes Allemands. Je ne saurais me représenter un peuple plus morcelé que celui-là. Tu vois des ouvriers, point d'hommes; des penseurs, point d'hommes; des prêtres, point d'hommes; des maîtres et des valets, des jeunes gens et des gens d'un âge mûr, point d'hommes, jamais d'hommes : ne dirait-on pas un champ de bataille où les bras, les mains, tous les membres, gisent coupés les uns auprès des autres, tandis que le sang tout chaud coule et se perd dans le sable? » L'Allemagne a pardonné au poète d'*Hyperion*, à celui qui l'insultait avec cette douleur furieuse et que cette douleur a tué. Il faut demander aux pages senties de M. Gustave Kühne tout ce qui concerne cette catastrophe. M. Kühne a visité Hoelderlin, il y a quelques années, dans le solitaire asile où il est mort; il a recueilli bien des renseignemens d'un intérêt tout dramatique sur la longue folie du poète, et les a consignés avec art dans un récit qu'anime une sincère émotion. C'est aussi à l'aide de documens nouveaux, à l'aide de lettres inédites publiées récemment par M. Édouard de Bulow, que le biographe a peint la tragique destinée d'Henri de Kleist. Il y a comme une ombre mystérieuse sur la destinée de cet écrivain. Quelle passion inconnue, quel désespoir l'a poussé à se donner la mort? Les documens que nous venons d'indiquer permettent de pénétrer un peu plus avant dans cette sombre histoire. M. Kühne nous montre chez Henri de Kleist un singulier mélange de force stoïque et de fiévreuse aspiration vers une science impossible. Imaginez la curiosité de Faust dans l'ame d'un disciple de Kant; que de luttes et quel supplice ! ce fut le supplice d'Henri de Kleist. Ses lettres à sa fiancée Wilhelmine nous exposent sans voile le déchirement de son ame et expliquent toute sa misérable existence. Celui qui avait écrit de telles pages devait succomber tôt ou tard au mal qui le dévorait : il devait se détruire chaque jour lui-même, — si bien que le coup de poignard dont il se frappe ne paraît plus un acte soudain, mais le dernier acte, la conclusion inévitable d'un long suicide. Bizarres maladies, dont la vieille Allemagne

a offert plus d'un exemple! Goethe, dans sa robuste et égoïste santé, éprouvait une horreur profonde pour ces infirmités de l'ame. *Odiosa sunt restringenda*, c'était là, on le sait, la pratique de sa vie : Hoelderlin et Henri de Kleist lui faisaient peur. Le devoir de la critique est exactement le contraire de cette morale impie; *homo sum*, voilà sa devise, et rien de ce qui concerne l'esprit et l'ame ne doit lui être étranger. S'il est bien cependant de s'associer à ces infortunes douloureuses et de les décrire avec émotion, il ne faut pas oublier non plus d'en dégager les leçons qu'elles contiennent : c'est là le vrai but, c'est là le profit sérieux de pareilles études, et M. Gustave Kühne devrait y songer plus souvent.

Le groupe de portraits qui suit n'offre plus que de sereines images. Aux souffrances morales succède le spectacle de la vertu paisible, aux combats des facultés mal conduites la gracieuse harmonie de l'intelligence et du cœur. Je recommande la toile discrète où l'auteur nous peint Élisabeth de Stägemann. *Taceat mulier in ecclesia*, disait l'antique maxime; *le génie n'a point de sexe*, a répondu l'orgueilleux désordre de notre temps, et nous avons vu se lever, en effet, toute une phalange de génies équivoques, révoltés contre la mère nature. Le meilleur moyen de décréditer ce qu'une école grotesque a appelé l'émancipation de la femme, c'est d'opposer aux héroïnes de l'émancipation les nobles personnes qui ont su maîtriser et faire tourner à l'accomplissement du devoir des facultés supérieures. Parmi celles-là, il y a une bien charmante place pour cette Élisabeth Graun, si aimée de Frédéric de Gentz et du duc Louis d'Holstein, qui devint la femme du poète Auguste de Stägemann. Ses *Souvenirs* contiennent toute une philosophie morale où la grace exquise s'unit toujours à la solidité de la raison. A côté de l'audacieuse imagination de Rahel, à côté de la fantaisie capricieuse de Bettina, le caractère élevé, la force contenue d'Élisabeth forme, dans l'histoire de la société allemande, une apparition originale; M. Gustave Kühne ne craint pas de la célébrer comme l'institutrice de la femme. Ce sont aussi des instituteurs et des maîtres qui terminent la galerie, les instituteurs du peuple des campagnes. Zschokke, Pestalozzi, Frédéric Froebel, sont trois physionomies excellentes que le peintre a bien placées dans le jour qui leur convient. Les écrits populaires de Zschokke, ses nouvelles, ses histoires, ses journaux, ses prédications sous toutes les formes, ont exercé et exercent encore une influence singulière en Suisse et en Allemagne. Zschokke offre le rare exemple d'une fortune littéraire qui s'est constituée toute seule. Cet écrivain, l'un des plus répandus qu'il y ait, l'un de ceux qui sont entrés le plus profondément dans le peuple, n'a presque jamais attiré l'attention de la critique. Lui-même ne s'en croyait pas digne : « Je ne sais pas écrire, » disait-il, et, pendant près d'un demi-siècle, cet ignorant, soutenu par une inspiration saine et mâle qui vaut toujours mieux que la science, a charmé, éclairé, transformé les classes ouvrières de son pays. Il est vrai qu'il ne faut pas prendre trop à la lettre cet aveu d'ignorance échappé à Zschokke; comme artiste, comme historien, comme publiciste même, il savait tout ce qu'il lui était nécessaire de savoir; la droiture de son esprit lui faisait rejeter tout le reste, et ce fut là le secret de sa force. L'étude sur Pestalozzi est un peu maigre; l'auteur, en regardant les choses de plus près, aurait pu y trouver une matière plus ample et de curieux sujets d'instruction. J'en dirai autant du portrait de Frédéric

Froebel; M. Kühne nous fait connaître et aimer un excellent homme, un réformateur naïf, convaincu, obstiné, une ame très originale, à coup sûr, comme celle de Pestalozzi lui-même; il évite seulement toutes les questions que soulèvent ses projets de réforme, il oublie de juger ceux qu'il vient de peindre.

Nous avons insisté sur ce volume de portraits, heureux d'y apprécier le mérite du peintre, heureux surtout de signaler une nouveauté féconde dans la littérature allemande. Plus d'un écrivain, sans doute, a composé des biographies avec talent, et personne n'ignore combien le digne Varnhagen d'Ense a donné de modèles en ce genre de travail. Il est certain pourtant que, dans la littérature proprement dite, chez les hommes occupés de critique générale, chez les historiens des choses de la pensée, cette fausse philosophie de l'histoire dont je signalais tout à l'heure le péril a substitué des formules au sentiment du vrai et fait disparaître l'homme du théâtre de la vie. S'attacher à ce théâtre et y replacer l'homme avec sa liberté, n'est pas assurément une entreprise inutile. A force de mouvoir par grandes masses les acteurs de l'histoire, on altère peu à peu et on finit par ruiner tout-à-fait le principe de la responsabilité morale. C'est en ce sens que les portraits et les biographies sont le contraire de la philosophie de l'histoire et peuvent rendre de précieux services. Ce correctif, à l'heure qu'il est, est devenu indispensable. Quand on a abusé des généralités vagues, il est urgent de s'attacher aux détails; quand on a réduit l'histoire en abstractions, il importe de rentrer au plus tôt dans le mouvement de la vie. M. Gustave Kühne a compris ainsi son travail; ses héros sont bien des personnages réels, et non des êtres de fantaisie, créés tout d'une pièce pour le besoin d'un système. On sent battre leurs cœurs, on est ému de leurs passions généreuses ou folles, on suit avec anxiété leurs efforts, soit pour les plaindre, soit pour en désirer le triomphe. M. Kühne fera bien de persévérer. Il a l'intention de donner, dans une suite de biographies, le tableau de l'Allemagne depuis la révolution : c'est là une veine excellente qu'on doit l'encourager à poursuivre. Je lui dirai seulement de se décider une bonne fois à serrer son sujet de plus près, je lui conseillerai de ne jamais reculer devant la partie morale de ses portraits. Les obligations de la critique se transforment selon les nécessités des temps. Le critique qui n'oserait aujourd'hui rompre en visière à tout ce qui est faux et funeste ne mériterait que le nom de dilettante. Préparé par ces solides études, M. Kühne osera peut-être alors abandonner la critique rétrospective pour la vraie critique militante et hardie qui aspire à repousser chaque jour les invasions du mal. A quoi lui servirait cette lutte avec les morts, s'il ne devait bientôt se mesurer avec les vivans?

C'est aux vivans, aux poètes, aux conteurs, à ceux qui reflètent le mieux les idées et les sentimens de tous, que s'adresse avec une certaine audace un manifeste dont l'Allemagne littéraire s'est émue. Ce livre, intitulé *la Littérature allemande contemporaine*, ne mériterait pas le nom de manifeste, à coup sûr, s'il eût été publié à une autre époque et dans un autre pays. L'auteur, M. Charles Barthel, est une ame tendre et miséricordieuse; ce n'est pas lui qui prendrait le fouet sacré pour chasser les vendeurs; il déteste le mal, il a une aversion décidée pour le matérialisme, il regrette avec larmes les généreuses inspirations de l'ancienne Allemagne; mais il adore la poésie, et, partout où il en rencontre la trace, il oublie ce mal qu'il avait l'intention de châtier. Où donc

est son audace? où donc est la nouveauté de cette critique qui s'est attiré tout à coup des sympathies si empressées et des inimitiés si rudes? La nouveauté, c'est que M. Barthel annonce le désir de juger toute la littérature moderne au nom du christianisme, c'est que le christianisme à ses yeux, et il le dit très haut, le christianisme seul peut renouveler la poésie en Allemagne. Dans un pays où presque toute la partie active et lettrée de la nation, depuis le disciple des docteurs athées jusqu'au simple rationaliste, depuis le métaphysicien en délire jusqu'au rimeur de sonnets, abjure chaque jour le sentiment chrétien, il y avait quelque hardiesse à s'exprimer de la sorte. Je ne dis pas, certes, que l'esprit chrétien soit proscrit de l'Allemagne entière, je dis qu'il est à peu près absent des lettres, et que la philosophie, l'histoire, la poésie, le rejettent sans cesse avec injure. Or, écoutez avec quelle franchise, avec quelle ouverture de cœur, M. Barthel proclame sa croyance et abaisse devant elle cette littérature infatuée : « Ce que l'avenir de notre littérature cache dans son sein, personne ne le sait. Une chose au moins est certaine, c'est que ni dans l'ordre intellectuel ni dans l'ordre social notre situation ne deviendra meilleure, avant que la passion fiévreuse de ce temps-ci ne s'apaise, avant que le mensonge de ce siècle ne soit sous nos pieds, avant que nous n'ayons reconnu tous ensemble que le salut n'est ni dans telle ou telle forme de gouvernement, ni dans telle ou telle constitution de l'église, ni dans tel ou tel grand génie dominateur de l'art, mais dans celui-là seul qui est la source de toute vérité et de toute beauté, dans Jésus-Christ! » Déjà, il y a quelques années, un esprit d'élite, M. Henri Gelzer, avait jugé au même point de vue la littérature allemande depuis Lessing jusqu'à l'école romantique; un historien littéraire très distingué, M. Wilmar, avait porté aussi un véritable enthousiasme chrétien dans l'étude du moyen-âge; mais appliquer ce criterium aux vivans, jeter le nom du Christ au milieu des esprits frivoles et des intelligences révoltées, le jeter avec un si sincère, avec un si naïf accent de prosélytisme, voilà, je le répète, l'audace et l'originalité du manifeste de M. Barthel.

Si le criterium religieux et la noblesse morale de M. Charles Barthel ne méritent que des encouragemens, il faut bien reconnaître néanmoins que toute la partie esthétique de son travail aurait pu être plus largement conçue. La mesure en toute chose est le point essentiel. « Vous me reprocherez mes exigences, s'écrie-t-il quelque part; vous trouverez que je considère trop l'Allemagne nouvelle au point de vue exclusivement théologique: il se peut bien que cela soit; mais, quand on est théologien, il n'est vraiment pas facile d'abdiquer. » M. Barthel a senti lui-même l'inconvénient de sa manière, et il s'en accuse, — ou s'en défend, comme on voudra, — avec une bonhomie qui ne manque pas de charme. Allons toutefois au fond des choses, et ne nous payons pas d'une justification banale. Que veut M. Barthel? quel but poursuit-il? Il veut agir à la fois et sur les écrivains et sur le public, dont le suffrage ou le dédain les redresse ou les égare. L'éducation du public, et par là une influence indirecte sur les poètes, sur les artistes que l'avenir nous garde, voilà le résultat que M. Barthel espère atteindre. Or, ce n'est pas à un public de théologiens qu'il s'adresse; la théologie ne doit pas tenir la première place dans ses appréciations, elle ne doit pas surtout rejeter dans l'ombre les conseils, les reproches, les indications fécondes du critique. Que le théologien prête un utile

appui au juge littéraire, rien de mieux; qu'il ait bien soin seulement de ne jamais se substituer à lui. Dans la ferveur de son zèle, M. Barthel semble avoir plusieurs fois confondu les deux rôles. Ce n'est pas encore un reproche que je lui adresse, c'est un avertissement pour ses travaux futurs. M. Barthel vient de prendre une place trop élevée dans la critique pour que nous ne souhaitions pas à ses écrits toute l'influence qu'il est digne d'exercer. Il ne faudrait pas que ses justiciables pussent décliner sa compétence, et c'est ce qui ne manquerait pas d'arriver bientôt, si un tribunal littéraire était transformé insensiblement en tribunal théologique. Ne mettons pas d'enseigne, Pascal l'a dit. C'est d'après les lois éternelles de l'art, c'est à la splendide lumière du beau qu'il faut juger les œuvres de l'imagination. Soyez sûr que la pensée religieuse, sans qu'il y ait besoin de s'en prévaloir sans cesse, viendra naturellement fortifier vos paroles. Prononcez au nom de la raison, et le christianisme, qui est la raison suprême, confirmera vos arrêts sans avoir paru les imposer. Pour ramener les esprits au vrai, pour triompher des systèmes désastreux dans cette Allemagne troublée, les argumens théologiques ne seront jamais bien efficaces; c'est la philosophie qui a fait le mal, c'est à la philosophie de le guérir.

La philosophie, dans l'ouvrage de M. Barthel, aurait pu se montrer en effet plus exigeante et plus sévère. Moins théologien et plus pénétré de la vraie philosophie de l'art, il aurait pu demander davantage aux écrivains qu'il juge et condamner plus rigoureusement ceux qui n'ont pas satisfait à leur tâche. La poésie allemande de ces quinze dernières années, malgré de brillantes qualités qu'on ne saurait méconnaître, n'a pas su conserver ce qui est la première condition de l'art, l'indépendance de l'inspiration. Maintes choses étrangères ont réussi à s'y introduire par fraude. Les systèmes des philosophes ou de ceux qui usurpaient ce nom, les utopies des rêveurs, les rancunes mêmes et les ambitions des politiques ont envahi tour à tour les domaines de l'art, et la poésie, aliénant sa liberté dans l'espoir de plaire à la foule, s'est résignée trop souvent à n'être que l'humble servante des passions de chaque jour. Ainsi, pour ne citer qu'un seul exemple, la part que la philosophie hégélienne occupe dans les compositions poétiques de l'Allemagne est vraiment extraordinaire. Je ne parle pas seulement des écrivains qui se sont donné la tâche expresse de traduire en strophes ou en hymnes la doctrine des jeunes hégéliens; je ne parle pas de l'*Évangile des Laïques* de M. Frédéric de Sallet, ni des *Vigiles* de M. Léopold Schefer; les chanteurs les plus insoucians en apparence ont été dans maintes occasions, qu'ils le sachent ou qu'ils l'ignorent, les interprètes de ce panthéisme, ou plutôt, puisqu'on ne craint pas d'avouer les choses plus crûment, de cette *religion de l'homme* qui, sous mille formes, s'est insinuée partout. Un penseur clairvoyant n'aurait pas dû négliger un tel sujet, et M. Barthel était digne de poursuivre dans ses détours mystérieux ce subtil ennemi qu'il connaît mieux que moi. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait? Est-ce sa pénétration qui est en défaut? ou bien est-il tellement ému des charmes de la poésie, que l'émotion dissimule à ses yeux ce qu'il est si capable de bien voir? Cette disposition serait fâcheuse; mais non, la vérité est que M. Barthel n'ose pas assez. Au lieu d'attaquer de front son adversaire, il semble mettre tout son art à tourner les obstacles. Je ne dirai pas qu'en cela encore il est trop théologien; il est du moins trop bienveillant, et cette bienveillance, dangereuse

partout où elle n'est pas de mise, a causé, selon moi, les plus graves imperfections de son manifeste.

L'erreur engendre l'erreur; timide sur un point, on sera exagéré sur un autre. Si M. Barthel n'ose censurer le mal aussi résolûment qu'il le faudrait, il se dédommage en célébrant outre mesure les écrivains qui appartiennent à une meilleure direction morale, mais dont le talent et la bonne volonté ne marchent pas toujours du même pas. M. Auguste Kopisch et M. Robert Reinick sont assurément des écrivains qui se recommandent par la grace honnête, par une vraie cordialité allemande; méritent-ils des éloges enthousiastes? ont-ils droit à une place glorieuse, à la place que M. Barthel leur assigne dans l'histoire de la poésie au XIX[e] siècle? Sans la moindre amertume, on peut répondre que non. Ce qui explique l'empressement de cette admiration inattendue, c'est le parfum moral que le critique a respiré dans leurs œuvres. Telle est sa manière de protester : au lieu de condamner tout haut ce qu'il condamne au fond de son cœur, il cherche un idéal, il se crée une espérance dans l'avenir, et, réalisant aussitôt cette espérance, il s'enthousiasme pour ce qui n'est pas encore. C'est ainsi qu'il place au-dessus de tous les poètes de l'Allemagne un jeune et mélodieux écrivain, M. Oscar de Redwitz, dont le nom, à peine connu hier, vient d'acquérir une célébrité soudaine, trop soudaine à coup sûr pour que la mode ne s'en mêle pas un peu. M. de Redwitz, — nous aurons occasion de l'étudier, — n'est certainement pas un écrivain vulgaire : quelque chose de la grace du moyen-âge refleurit dans son joli poème d'*Amaranthe*. Il a lu Gottfried de Strasbourg, il a lu les mystiques chants de Wolfram d'Eschembach, et il s'est approprié très habilement l'inspiration à la fois naïve et printanière des vieux maîtres. Cette naïveté, quoique apprise, a tout à coup charmé l'Allemagne; ce souffle de printemps a rafraîchi les intelligences obsédées par les hallucinations des sophistes. Le succès du poème de M. de Redwitz est un des plus brillans succès littéraires qu'on ait eu à enregistrer depuis long-temps chez nos voisins. Est-ce à dire qu'il n'y ait rien là de factice? ou du moins les circonstances extérieures ne doivent-elles pas compter pour beaucoup dans les applaudissemens recueillis par le poète? La tâche du critique est double : il doit juger le fait et le droit, il doit signaler dans le succès d'une œuvre d'art la tendance générale que ce succès révèle au sein de la société; mais c'est aussi son devoir, et un devoir impérieux, de prononcer sur la valeur de l'œuvre, sans se laisser prendre aux influences du moment. Dans la première appréciation, il juge surtout le public; dans la seconde, le poète. En lisant les suaves récits de M. de Redwitz, M. Barthel y a vu surtout un rassurant symptôme, il a été frappé d'une certaine transformation de la conscience publique, et il a poussé un cri de joie. Rien de plus légitime, à la condition toutefois pour le critique de ne pas rester en chemin, de ne pas se borner à la première moitié de son étude. Que M. Barthel poursuive donc, qu'il conseille à la fois et les écrivains et le public, qu'il envisage enfin sous tous ses aspects le devoir de la critique au XIX[e] siècle. Par l'accent général de son livre, il a ému l'Allemagne, il a gagné bien des cœurs et s'est attiré de violentes attaques : ce n'est là qu'une préparation à ce qu'il peut accomplir. S'il développe maintenant ses qualités, s'il acquiert autant de force pour condamner le mal qu'il en a déjà pour célébrer le bien, s'il affranchit sa critique de tout élément étranger et maintient par là

son autorité tout entière, il a certes une belle place à prendre : il obtiendra mieux que des suffrages passionnés, il obtiendra ce qu'il doit chercher avant tout, une action efficace et durable.

On voit par ces divers travaux que la critique allemande commence à soupçonner la gravité de sa tâche. Si elle n'est pas encore assez vigoureusement armée pour faire une rude guerre à l'anarchie de l'intelligence, elle s'aperçoit du moins que le silence ne lui est plus permis; elle s'accoutume à élever la voix. Il était temps qu'elle sortît de son repos pour réclamer sa place dans le combat des idées. Depuis Lessing, on peut le dire, l'inspiration originale, la force créatrice l'avait abandonnée; elle était devenue un dilettantisme, plein d'éclat et d'érudition souvent, souvent diffus et vulgaire, presque toujours désintéressé dans les questions qui font de la littérature un instrument de salut ou de ruine. Au milieu du siècle dernier, la critique avait travaillé noblement à ressusciter une nation, elle avait repoussé les influences étrangères qui empêchaient le développement du génie germanique; la révolution devenue nécessaire aujourd'hui est une révolution du même genre, quoique tout autrement sérieuse et liée à des intérêts bien plus sacrés. Il s'agit encore de retrouver l'esprit de l'Allemagne, mais ce n'est plus seulement dans le domaine de l'art, c'est dans l'ordre moral et social, dans tout ce qui touche au caractère, à l'ame, au fond même de la vie. Au XVIII[e] siècle, Lessing détrôna les influences contraires aux traditions de la patrie et remit l'imagination germanique en possession d'elle-même; où est le Lessing de la critique nouvelle, celui qui fera pour le caractère et l'ame de l'Allemagne ce que le premier a fait pour la poésie et le théâtre? Ce Lessing, si nous ne savons quand il viendra, nous savons du moins à quels signes on pourra le reconnaître. Il ne sera pas dupe des faux systèmes, car il viendra précisément pour dissiper les brouillards où se dérobe l'ennemi; il cherchera dans le passé les physionomies qui représentent le généreux spiritualisme de l'Allemagne, et il montrera souvent aux fils égarés ces nobles images de leurs ancêtres : le passé toutefois ne l'occupera pas seul; c'est sur le présent qu'il doit agir, c'est aux vivans que s'adresseront ses paroles, et la franchise de son langage ne le cédera pas à l'élévation de sa pensée. En voyant ce qu'il y a de diversement estimable dans les travaux de M. Julien Schmidt, de M. Gustave Kühne, de M. Charles Barthel, en voyant aussi ce qui leur manque, j'ai mieux compris ce que l'Allemagne exigerait du juge impartial qu'elle attend. Le jour où ces qualités éparses, devenues plus fortes et plus sûres, se réuniront dans un seul esprit, le Lessing dont nous parlons s'emparera de l'autorité, et le spiritualisme, que l'on croit vaincu à jamais, se réveillera à sa voix, comme s'est réveillé il y a un siècle, à la voix de l'auteur de *Nathan*, le sentiment à demi perdu de la poésie nationale.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 septembre 1851.

La question d'avenir dont la solution si douteuse tient la France entière en émoi se transforme de plus en plus, sous l'action infatigable de la presse, en une question de noms propres. Ce n'est pas seulement, selon nous, une hâte prématurée que de vouloir ainsi enlever aux circonstances la place et la parole pour les donner avant le temps aux personnes; c'est aller au rebours du pays, dont la disposition la plus évidente est d'attendre au contraire les circonstances pour former et arrêter son jugement quand besoin sera. Étudiez le sens d'ailleurs si clair du pétitionnement révisionniste, interrogez les vœux des conseils d'arrondissement, les vœux encore plus caractéristiques des conseils-généraux : qu'est-ce que le pays demande, sinon qu'on lui laisse, qu'on lui fasse le champ le plus large possible, afin d'y exercer dans toute sa plénitude l'initiative qui lui appartient, et d'y débattre à l'aise sa propre cause? Qu'est-ce que lui enjoignent cependant les sages de tant de couleurs dont les avis pleuvent sur lui de droite et de gauche, sans qu'il ait à beaucoup près pour les solliciter l'ardeur qu'on met à les offrir? Qu'est-ce qu'on lui prêche sous peine de périr, s'il n'obéit pas? Ni plus ni moins que de renoncer à cette faculté de délibérer et de choisir qui doit être le fondement de la vie publique dans un pays libre, que de se prescrire d'avance tel ou tel sauveur, et de le proclamer sans même savoir si, dans la rencontre où l'on sera, le salut pourra venir par lui. C'est le penchant des animosités particulières, lorsqu'elles sont exaspérées par la lutte, de concentrer leur rage et de se chercher, pour ainsi dire, un champ-clos très étroit, dans lequel il n'y ait pas de milieu entre la joie insolente d'un triomphe et l'extermination d'une défaite. La France en masse n'a plus le goût d'en venir à ces extrémités; elle n'a plus de ces humeurs violentes qui ôtent la possession de soi-même : elle aspire à se gouverner plus commodément, et l'on ne distingue en elle, à travers les obscurités du temps présent, ni de telles antipathies, ni de telles préférences, que pour les unes ou pour les autres elle se privât d'une partie quelconque des ressources dont elle pourrait user en un moment de

péril. La France, disons tout, est un peu lasse d'aimer et lasse de haïr : on serait quelquefois tenté de croire que c'est épuisement, et l'on n'aperçoit pas sans une certaine amertume ce vide qui se fait dans le cœur d'un grand pays; c'est pourtant signe de maturité virile et non pas de décrépitude. La société est trop considérable et les fortunes individuelles sont trop petites à côté de la sienne, pour qu'elle puisse encore facilement jouer sa destinée sur la tête d'un individu.

Voyez cependant le mouvement de la presse. Il est vrai qu'il y a là des figures excentriques qui, trop habituées à s'adorer elles-mêmes et à poser en idoles pour charmer leur cénacle, perdent la conscience du monde réel, qui ne tirent plus alors que de leur sein, que de leurs caprices, de leurs vanités, de leurs rancunes, de leurs songeries, les oracles qu'elles débitent. Singulier effet de la manie d'importance, dès qu'elle prolonge outre mesure les satisfactions qu'elle s'octroie! Ces diseurs d'oracles, qui n'ont pas tous commencé sans rire, finissent par devenir leurs propres dupes; on devine qu'ils sont fascinés les premiers à l'aspect des trésors de science politique et sociale qu'ils se découvrent tous les jours. D'honneur, ils ne se croyaient pas si forts! Ils s'enchantent à loisir de leur éloquence, de leurs doctrines, de leurs recettes, et ce n'est plus par l'effet produit sur le public qu'ils jugent de leur mérite, c'est par l'effet qu'ils se produisent à eux-mêmes. Le mérite va donc toujours croissant, et toujours aussi s'augmente cet écart malheureux du public et de ses prétendus organes. La presse, sauf de rares et saines exceptions, ne s'occupe guère de tâter le pouls du public et de s'instruire à le diriger en s'instruisant à le connaître. Elle ne pense qu'à le ravir, qu'à le surprendre, ou plutôt les héros de la presse, se surprenant et se ravissant eux-mêmes en tête-à-tête avec leur écritoire, multiplient les coups de théâtre pour le plus grand plaisir de leur imagination et pour le bénéfice de leur renommée, sans pouvoir désormais comprendre que le bruit qu'ils font n'est que du bruit. Les coups de théâtre s'exécutent plus aisément avec des questions de personnes qu'avec d'autres; on conçoit maintenant le rôle exagéré qu'on leur attribue dans la presse, tandis qu'elles sont si réduites dans le pays. Joignez seulement à ces vanités colossales des écrivains en scène les intérêts égoïstes et les mesquines intrigues qui soufflent de la coulisse, et vous aurez le secret de la contradiction.

En fut-il jamais de plus frappante? Sur quatre-vingt-cinq conseils-généraux qui représentent, comme nous l'expliquions la dernière fois, l'esprit le plus positif, le plus pratique, le plus intime de la France, trois seulement rejettent la révision par un vote formel, — deux autres s'abstenant par des motifs spéciaux pour ne point troubler leur session. La révision, qui est ainsi l'objet de vœux presque unanimes, n'est pourtant pas en soi une question de personnes. On dirait plutôt avec raison que c'est une question abstraite. Il s'agit de modifier un ordre de choses, une organisation générale des pouvoirs dont on éprouve les vices sans être à même de s'en venger sur quelqu'un. Il ne s'agit pas du moins, dans l'état actuel de l'opinion, dans le premier stage où elle s'arrête, de prendre parti pour celui-ci, parti contre celui-là. Celui-ci et celui-là, si pressés qu'ils soient, attendront peut-être bien, pour planter leur bannière, qu'on leur ait un peu raffermi le terrain. Si persuadés même qu'ils puissent être l'un et l'autre des bons services dont ils sont capables, le

meilleur service qu'il y ait à rendre au pays, c'est de changer sa constitution, et il faut que le pays se le rende tout seul, ou ce sera toujours à recommencer. Analysons de plus près les votes des conseils-généraux; nous verrons que c'est vraiment là leur pensée dominante, la pensée d'une majorité incontestable Sur les 80 qui ont voté la révision de la constitution, il en est 51 qui l'ont demandée en conformité avec l'article 3, — 5 dans le plus bref délai possible, — 15 purement et simplement, sans mentionner un article plutôt que l'autre. Un ou deux ont signifié qu'ils voulaient la révision pour amener le retour de la monarchie traditionnelle, héréditaire et légitime; un seul, celui de Vaucluse, placé sous les influences extrêmes qui oppriment et déchirent ce département, a déclaré qu'il ne voulait qu'une révision partielle qui maintînt la république. Sept enfin ont motivé principalement leur vœu par le désir d'abroger l'article 45 et d'arriver à la prorogation des pouvoirs présidentiels. Ainsi, sur ces 80 conseils, 71 persistent à réclamer la révision pour elle-même, 9 seulement en font une question de personnes, car nous tenons aussi pour une question de personne le maintien de la république spécifiée par l'un d'eux.

Écoutez maintenant les rumeurs de la presse dans ces derniers jours, recueillez ce qui surnage au-dessus de l'abîme où vont si rapidement s'engloutir toutes ses œuvres : des noms propres, rien que des noms propres! —d'abord ceux des hommes politiques d'autrefois, des hommes du vieux système parlementaire, dont ils ont trop souvent compliqué l'histoire par leurs funestes rivalités. On jurerait qu'il n'y a point eu de tempête en 1848, ou que la tempête n'a pas monté cette fois aussi haut que leurs dédains, ou qu'elle a mis leur barque à flot, au lieu de la briser sur le promontoire auquel ils l'avaient attachée. Ce n'est pas nous qui méconnaîtrons jamais leurs talens et leurs titres; nous saurons toujours contenir dans de justes bornes les impatiences qui gagneraient l'ame la plus froide à les voir dépenser, comme ils les dépensent trop souvent, les dons de leur esprit; nous ferons toujours la part de leur grandeur, il faut bien pourtant faire aussi la part de leur humanité! Ce n'est pas leur grandeur, c'est leur humanité qui les précipite à l'envi les uns des autres dans cette agitation stérile dont on aurait pu les croire dégoûtés par la rude leçon des événemens. De bonne foi, n'avons-nous donc pas dépassé 1848? s'agit-il encore du droit de visite, de Pritchard ou de la Plata? Voici les mêmes adversaires, la même tactique, les mêmes coteries; nous ne sommes pas sortis des couloirs de la chambre des députés. Ce dont il s'agit pourtant, ce n'est pas de discuter en pleine paix, au milieu des douceurs d'un état régulier, sur les délicatesses du régime constitutionnel : c'est d'empêcher que la France ne sombre.

Écoutez encore, on va vous enseigner la magie qui la préservera : des noms propres plus haut placés, soit, mais toujours des noms propres, des solutions qui ne sont que des candidatures ! Le travail de la presse est enfin parvenu à poser deux candidatures contradictoires. La presse leur donne tant qu'elle peut plus de corps et de réalité qu'elles n'en sauraient maintenant avoir; elle les manœuvre, elle les promène, elle leur crée des rôles, elle en amuse la galerie, comme si la galerie n'avait qu'à parier sur les candidats, et non pas à soigner elle-même ses affaires. Le candidat de la république pure est encore dans l'ombre qui enveloppe toutes les menées de ce parti, et d'où s'échappent par intervalles des lueurs trop sinistres; le candidat de la légitimité,

c'est le roi, comme dit M. Berryer, le premier des Français par le droit de sa race, et, à ce titre, il ne peut rien de plus qu'attendre. Sincèrement et pensant comme nous pensons, nous ne craignons pas de l'avouer, c'est un grand rôle, et nous sommes plus d'une fois au moment de le souhaiter à nos amis. Restent donc ceux qui n'attendent pas, ou, pour parler plus vrai, ceux au nom desquels on déclare, sans les consulter, que l'on n'attendra pas. Êtes-vous pour la candidature du prince de Joinville, exilé par les lois de la république? Êtes-vous pour la candidature du prince Louis Bonaparte, président actuel de la république française? Tel est le dilemme dans lequel d'excitations en excitations la presse est arrivée à s'enfermer elle-même en y voulant enfermer la France avec elle. La réponse est pourtant bien simple et bien péremptoire; à l'heure qu'il est, nous ne savons qu'une chose : — D'une part, la candidature du président actuel de la république est encore inconstitutionnelle, et nous désirons précisément que la constitution soit changée pour que le pays, s'il lui convient de le choisir, ne soit pas gêné dans son choix; — d'autre part, la candidature, probablement légale, du prince de Joinville n'est pas encore une candidature avouée, bien au contraire, il est même très incertain qu'elle doive l'être, et nous désirons précisément que la constitution soit changée pour que la France puisse, s'il lui plaît, épargner à l'oncle du comte de Paris l'embarras de cet aveu. Toute notre politique est là : changeons d'abord la constitution, puis tout viendra par surcroît. On remarquera peut-être, et rien de plus facile, que c'est bel et bon, mais que la constitution ne sera pas changée, qu'il faut s'y résigner et se comporter en conséquence. A quoi nous n'avons plus qu'une réponse, c'est qu'il faudra voir ceux qui, muets ou non, voteront jusqu'au bout contre le pays; c'est que la constitution ne sera jamais plus près d'être changée que lorsqu'on aura, par ces expériences répétées, reconnu et déterminé les motifs de ceux qui s'opposent à ce qu'on la change; c'est que le changement qui se fera de la sorte se fera nécessairement aux dépens de ceux qui l'auront refusé.

Nous tenons beaucoup, pour notre part, à constater nettement la situation respective des promoteurs les plus ardens de ces deux candidatures, écloses avant le jour où elles pouvaient éclore. M. le président de la république et M. le prince de Joinville n'ont l'un et l'autre exprimé sous leur responsabilité personnelle qu'une seule et même déclaration, à savoir qu'ils étaient l'un et l'autre aux ordres de la France, si la France avait envie de recourir à eux. Laissez-la donc publier en toute liberté ce qu'elle veut et ce qu'elle ne veut pas! Le président s'est suffisamment expliqué sur lui-même dans plus d'une occasion importante, il a dit son mot; on peut être convaincu qu'il pratiquera, selon l'esprit du moment et selon le penchant du pays, ou la politique de l'abnégation ou la politique de la persévérance. Le mot du prince Louis Bonaparte, ce n'est pas autre chose, en somme, que la formule de la conduite du prince de Joinville. Ce qui résulte de plus précis des conversations de Claremont telles qu'on les a divulguées, c'est que jusqu'à plus ample informé le prince ne désavouera pas ceux de ses amis qui ont pris les devans pour appeler sur son nom les suffrages de la France, mais il se défend encore davantage et bien raisonnablement de vouloir les avouer. Il ne les avouera pas, voici le côté de l'abnégation; il ne les désavouera pas, voilà le côté de la persévérance! On a réciproquement beaucoup blâmé des deux parts la sagesse avisée qui s'ac-

commodait d'une alternative si prudente : ce n'est pas là sans doute la fougue irréfléchie de l'héroïsme chevaleresque; c'est mieux que cela pour le temps où nous vivons : c'est un sentiment très clair, très juste, très positif des éventualités et des nécessités de l'époque. Nous n'y trouvons, quant à nous, rien à reprendre, et nous n'avons déjà pas tant de ressources contre les dangers qui nous assiégent, pour ne point accueillir ces auxiliaires qui se tiennent à notre service en disponibilité permanente. Le mal n'est pas de déclarer cette disponibilité, qui se déclare en quelque sorte d'elle-même; le mal serait d'en tirer une compétition violente qui se produisît sans à-propos et sans réserve, pour devenir un fléau de plus au milieu de nos troubles. Ce mal, qui s'est déjà montré, n'est du moins jusqu'à présent que l'œuvre des entourages. Espérons qu'il restera toujours uniquement à leur charge, et prouvons jusqu'à l'évidence la folie des procédés qu'ils emploient pour le succès de leur cause respective. La façon dont ils soutiennent les candidatures de leur chef serait bien plutôt le moyen d'en détacher la France.

Que font en effet, dans les deux camps, les champions ou les pourfendeurs de ces deux candidatures? Ils font d'abord assaut d'outrages à l'adresse des candidats, comme s'il n'y avait pas dans notre pays assez de réputations ruinées et de personnages démolis. Ceux qui ont élevé de leurs mains le prince Louis Bonaparte à la présidence de la république, sur la seule garantie de ses antécédens politiques, devraient, matin et soir, remercier le ciel d'avoir rencontré sans le savoir l'homme qu'il est devenu, quand ils ne connaissaient de lui que l'homme de sa jeunesse. Ou ils l'avaient installé à l'Élysée pour y commettre les fautes qu'il n'a point commises, et c'est cela qui les fâche, ou ils lui sont infiniment redevables d'avoir oublié Strasbourg et Boulogne dans une position qui, s'il avait trop hardiment évoqué ces souvenirs dangereux, lui permettait de dire : C'est vous qui l'avez voulu! Il en est cependant parmi ceux-là qui lui prodiguent aujourd'hui leurs dénigremens, et qui lui reprochent, soit par leur bouche, soit par celle d'autrui, de ne pas prêter à l'enthousiasme. S'il s'était mis en tête de faire des enthousiastes, seriez-vous donc plus avancés, et serait-il plus glorieux? Ce n'est pas non plus une témérité plus heureuse et de meilleur goût d'aller à tout hasard jeter la pierre au jeune prince exilé qui a si noblement combattu pour la France tant que la France l'a voulu compter au nombre de ses capitaines. Si ce n'étaient point les services qu'il a rendus à notre pavillon, c'était son infortune qui devait le préserver contre des injures ainsi lancées de loin et du sol même de la patrie, dont les rivages lui sont fermés. Ces injures ne sont point dans le cœur du pays; elles le révoltent, et c'est méconnaître son inclination la plus naturelle que de ne s'en point abstenir. Il y a certainement une portion notable de la France qui ne verrait pas sans anxiété l'avénement officiel de la candidature du prince de Joinville; c'est cette grande masse qui a besoin, très justement besoin de sa quiétude, et la croirait compromise parce qu'il lui faudrait refaire à nouveau le lit qu'à part soi l'on avait à peu près déjà fait. Le tort de cette candidature est là, et tout de bon ce n'est pas le moins sérieux, et elle n'a guère d'obstacle plus opiniâtre que cette inertie qui ne voudra pas se déranger; mais ce tort de la candidature n'est pas à beaucoup près un grief contre le candidat; mais c'est lui rallier bien des sympathies que de chercher à noircir son caractère dans le style ac-

coutumé des pamphlets, et d'accuser misérablement son courage; mais c'est trahir la pauvreté des ambitions qu'on nourrit pour soi-même en termes dignes de les exprimer que de lui dire, comme on l'a fait : « Vous n'étiez ni au défrichement, ni aux semailles; vous n'avez eu l'envie de paraître qu'à la moisson! » (Soyez tranquilles, par parenthèse, vous que la moisson intéresse si fort, la moisson n'est pas prête!) Autant vaudrait, en vérité, s'associer aux sottes grossièretés des journaux anglais, s'en prendre aussi à la pieuse reine Marie-Amélie, et la rendre personnellement responsable de cette campagne électorale. En parcourant du regard ces insolences que vont ramasser on ne sait où pour les glisser dans une feuille étrangère des plumes tenues par on ne sait qui, — en lisant que l'auguste veuve avait joué la comédie sous ces habits de deuil et pendant la messe mortuaire célébrée pour le repos de l'ame du roi son mari, un souvenir nous est revenu que nous ne pouvons encore et que nous ne voulons point écarter. Nous nous sommes rappelé une de ces lettres intimes, un morceau de cette correspondance de la famille royale que le pillage des Tuileries avait jeté à tous les vents; celle-ci était tombée dans des mains respectueuses, c'était une lettre de la reine à l'occasion de l'anniversaire de la mort du duc d'Orléans. Tous ses enfans étaient loin d'elle, et elle écrivait à l'un d'eux : « Pour moi, disait-elle à peu près avec une grandeur et une tristesse incomparables, je reste seule, loin de mes chers enfans, pleurant ceux qui ne sont plus et priant Dieu qu'il protége les autres sur terre et sur mer. » L'ame qui a connu de pareilles douleurs et de pareilles consolations ne saurait plus guère être sensible à d'autres maux et à d'autres biens; les vicissitudes politiques doivent la laisser assez froide; elle met son espoir plus haut, et c'est de plus haut aussi qu'en récompense lui vient sa sagesse. Nous désirons ardemment pour la maison d'Orléans la longue assistance de cette vertu maternelle; nous désirons qu'elle lui soit une sauvegarde contre les trames et les séductions des habiles de toutes les nuances.

Retournons encore une fois à ces habiletés des hommes de parti que nous prétendons caractériser en détail pour qu'on soit mieux à même de les juger. Il y a maintenant deux habiletés en lutte dans ces deux partis rivaux que nous inspectons et sur lesquels nous tâchons d'édifier le public. Chacune de ces deux candidatures qu'ils arborent est supportée par une tactique différente; des deux côtés, on a son procédé. Les inventeurs de la candidature du prince de Joinville combattent la révision; les avocats trop pressés de la candidature du prince Louis Bonaparte combattent la loi du 31 mai : c'est à cette préoccupation respective que l'on peut discerner les uns et les autres, c'est en cela qu'ils sont des hommes de parti avant d'être les hommes de la France. Ils ne s'estiment pas assez sûrs de l'opinion pour lui remettre leur cause, et ils sont beaucoup plus soucieux de la rendre à tout prix victorieuse que de la subordonner sincèrement au jugement du pays. Pourquoi les premiers ne veulent-ils pas de la révision? pourquoi la repousseront-ils avec l'hypocrisie de leurs précautions oratoires? pourquoi, selon toute apparence, tenteront-ils aussi d'empêcher qu'on avance les élections, ce qui serait une révision comme une autre? C'est qu'ils aimeraient fort éluder cet indispensable jugement du pays, et arranger une sorte de révolution sans émeute comme une simple combinaison parlementaire. Pourquoi les seconds se sont-ils repris d'une passion si étrange

pour le suffrage universel après en avoir dit tant de mal? Ce n'est pas seulement parce qu'ils ont peur, quoiqu'ils développent sur tous les tons ce pitoyable argument de la peur; c'est parce qu'ils sont assez insensés pour espérer mieux, en faveur de la candidature du prince Louis Bonaparte, des aveugles entraînemens d'une masse turbulente que du véritable jugement de la nation, comme les autres espèrent mieux de la candidature du prince de Joinville, s'ils réussissent à la transporter dans la sphère plus étroite et plus factice des assemblées. Le pays ne doit pourtant plus se laisser ni supplanter ni écraser, ou ce sera sa dernière démission. Quant à la loi du 31 mai en particulier, nous n'en sommes pas à faire notre profession de foi; nous n'avons pas assez d'étonnement lorsque nous voyons prôner comme un moyen d'ordre et de conservation la restitution pure et simple d'un instrument de désordre et d'anarchie. Le suffrage illimité n'a jamais été pour nous quelque chose de vénérable; nous pouvons nous rendre ce témoignage, que nous l'avons constamment apprécié dans de pareils termes, du temps même où des esprits plus faciles à gagner lui demandaient naïvement le salut d'une société qu'il n'était bon qu'à bouleverser.

Mais enfin, nous crie-t-on encore, donnez la loi du 31 mai, on vous donnera la révision! Nous répondons d'ordinaire avec M. de Falloux : Donnez la révision, et nous vous donnerons la loi du 31 mai! Nous répondrons cette fois par une citation de date encore plus fraîche, et d'une franchise après laquelle il n'y a plus, comme on dit, qu'à tirer l'échelle. C'est un tournoi quasi-oratoire qui s'est passé dans le sein du conseil-général du Puy-de-Dôme, en pleine Auvergne, entre gens qui ne marchandent pas les mots. Ce héros de sincérité radicale, dont nous recommandons l'exemple à tous les frères et amis, s'appelle M. Duchassaint. « Si vous voulez la révision, interrompt-il, commencez par demander l'abrogation de la loi du 31 mai! » Suivez le dialogue.

« *M. Chassaigne-Goyon.* — Si vous obteniez cette abrogation, voteriez-vous cette révision qui vous épouvante?

« *M. Duchassaint.* — Non, car si l'on veut la révision, c'est pour tuer la république.

« *M. Chassaigne-Goyon.* — Vous le voyez, messieurs, ce n'est pas seulement le retrait de la loi du 31 mai que l'opposition désire. A peine aurait-elle obtenu l'annulation de cette loi, qu'elle détruirait une à une les digues que nous avons élevées contre l'envahissement de la démagogie, et nous conduirait à un bouleversement général! »

Nous répétons littéralement cette scène de famille, et nous prions qu'on nous dise lequel parle d'or, ou de l'humble et modeste représentant du Puy-de-Dôme qui provoque ces aveux dont la faction radicale est plus ménagère à Paris, ou de ces illustres publicistes parisiens qui se bouchent les oreilles et les yeux pour ne pas voir un danger, sous prétexte d'en éloigner un autre. Le danger qu'ils ne veulent pas voir, c'est le sérieux, le perpétuel, c'est le déchaînement de ces passions démagogiques qui, dans tous les temps, comme la bête de la fable, pour un pied qu'on leur cédait, en ont bientôt pris quatre. Ces passions ne sont pas près de se ralentir. Nous observons nous-mêmes que nous terminons souvent ces esquisses de notre situation intérieure par un aperçu des progrès ou des tentatives de la république rouge. Ce n'est pas nous qui retombons exprès dans cette monotonie d'un même tableau final; c'est le tableau

qui chaque fois se trace en quelque sorte tout seul, parce que chaque fois des faits nouveaux s'y ajoutent. Il y a quinze jours, un mois, c'était le procès de Lyon; aujourd'hui, c'est ce complot franco-allemand dont les gros bonnets récusent la solidarité jusqu'à ce que leurs dénégations audacieuses reçoivent devant la justice quelque terrible démenti. En attendant, les ignorans et les fous se font prendre à la place des malins et des savans. Le gouvernement, obligé de pourvoir avant tout à la sécurité publique, renvoie les étrangers dépourvus de moyens avoués d'existence, et les innocens pourront ainsi pâtir pour les coupables. Les chefs de la propagande européenne, qui tiennent les fils de toute cette agitation, se soucient bien des minces infortunes dont ils sont les auteurs! De quoi se soucient, hélas! tous ces grands démocrates, excepté d'eux-mêmes, de leur orgueil et de leurs jouissances? Nous avons rapporté les tristes témoignages du procès de Lyon; ceux du procès d'Agen ne sont pas moins instructifs. On voit encore là comment se jugent entre eux certains républicains de la veille; ce sont leurs journaux, leurs lettres qui déposent. « Pourquoi iraient-ils, écrivent ceux d'en bas en parlant de ceux d'en haut, pourquoi iraient-ils compromettre leur position et leurs intérêts de fortune? Ils se résignent, au prix de 25 fr. par jour, à recevoir tous les soufflets de la réaction. » Et comme ceux d'en bas ne sont pas après tout des anges de douceur et de vertu, ils appellent leurs frères privilégiés des gredins, des jésuites, des *burgraves rouges*, et se promettent bien « d'en faire bonne justice au jour décisif, dans ce jour pour lequel ils tiennent les masses prêtes. » Que sera-ce donc des burgraves blancs? Nous citons avec intention ces fragmens épars de la langue démagogique. Vis-à-vis de ces niaises fureurs, tous les honnêtes gens trouvent naturellement au fond d'eux-mêmes une telle décision de conscience, qu'ils se sentent aussitôt d'un seul et même parti contre celui-là. Il n'y a plus de chicanes ni de subtilités qui tiennent; il n'est plus permis de rester indifférent, comme on peut l'être en présence des misères dont nous ne parvenons pas à dépouiller le train ordinaire de notre vie politique. Dans les questions de personnes et de stratégie, nous sommes presque malgré nous des sceptiques; nous avons tant vu de masques et de fausses routes! — Mais lorsqu'il y va de la société même qui nous a nourris, que nous devons, à tout prix, défendre, nous n'avons jamais été, nous ne serons jamais que des soldats

Nous voudrions qu'au milieu des combinaisons que les partis méditent pour résoudre, chacun à son avantage, la crise intérieure de 1852, tous cependant gardassent également la pensée salutaire des mesures qu'on prépare aussi du dehors pour faire face aux éventualités de cette date menaçante. La situation que prennent à nos portes les puissances étrangères est un des avertissemens les plus sérieux qu'un peuple puisse recevoir de ses voisins, et cette perspective extérieure, qui devient chaque jour plus distincte, devrait nous rendre plus sages. Il est facile d'en appeler aux susceptibilités du patriotisme national, de jeter le gant à l'Europe, de la défier, de lui déclarer qu'on ne s'inquiète ni de ses alarmes, ni de ses précautions, et qu'on brave les unes aussi bien que les autres. Quand on s'est donné corps et ame aux espérances de la révolution démagogique, il est tout naturel de prétendre qu'on aura le loisir d'allumer dans sa propre maison autant d'incendies qu'on voudra et le droit même de les porter dans la maison d'autrui; mais pour peu qu'on soit resté un

homme vraiment politique, pour peu qu'on ait son rang parmi les hommes d'état, fût-on cent fois absorbé par ces intrigues et ces passions qui rapetissent tout à la mesure d'un moment et d'une coterie, fût-on l'aveugle esclave de sa vanité ou de sa rancune, on est obligé de compter avec les grands états européens et de réfléchir sur leur attitude. Ou bien il faut se dire qu'on ira jusqu'au bout, qu'on engagera la guerre de propagande et qu'on déchaînera partout l'insurrection sociale en consentant à la subir d'abord soi-même, ou bien il ne faut pas, en troublant à plaisir l'apaisement intérieur, soulever au-delà de nos frontières des appréhensions contre lesquelles il serait ensuite trop malaisé de se défendre.

On voit en effet se resserrer de plus en plus le cercle de méfiance qui nous entoure; il est de plus en plus incontestable que la vieille Europe se reforme contre nous. Les gouvernemens reviennent sans scrupule et sans feinte à leurs traditions de monarchie pure : hier, c'était la Prusse qui restaurait tout l'appareil arriéré de ses diètes provinciales en dépit de sa charte constitutionnelle de 1850; aujourd'hui, c'est l'Autriche qui paraît rompre décidément avec sa constitution du 4 mars 1849. Derrière l'Autriche et la Prusse apparaît, dans une ombre plus ou moins transparente, la haute direction du cabinet de Saint-Pétersbourg, qui pousse et qui surveille. La Russie s'accoutume au rôle que nos malheurs lui ont permis de s'attribuer; elle s'est instituée gardienne suprême de la paix générale, comme nous en sommes pour ainsi dire les perturbateurs désignés; elle exerce ainsi un protectorat auquel nous fournissons nous-mêmes son meilleur prétexte, et qui n'aurait plus de raison d'être avouable, s'il n'était pas contre nous. — Contre l'anarchie et non pas contre la France, répondent ces cours jalouses, qui ne se sont pas crues assez vengées en 1815; mais ne nous y trompons pas, on ne demanderait pas mieux que de confondre les deux ensemble : c'est à nous de faire en sorte qu'on les distingue. De même aussi l'on proteste que l'on n'a pas la prétention d'intervenir par les armes dans nos mouvemens révolutionnaires et de recommencer en 1852 la guerre de 1792 : il n'y aura plus de manifeste de Brunswick; on nous laissera nous dévorer. On veut seulement se préserver de la contagion en exterminant d'avance chez soi tous les élémens auxquels elle pourrait se communiquer, en fermant tous les accès par où notre esprit, ce qu'il a de bon et ce qu'il a de mauvais, pourrait gagner du terrain, en supprimant les institutions de liberté pour supprimer les occasions de désordre. On veut nous enfermer dans un blocus hermétique et s'adjuger des garanties matérielles de sécurité en se fortifiant de son mieux, en se retranchant devant nous sur toute la ligne du Rhin et des Alpes, en ayant bien à soi l'Allemagne secondaire, la Suisse et l'Italie. Encore une fois ne nous y trompons pas, l'étouffement nous serait peut-être plus funeste que l'invasion!

Ce qu'il y a de sûr, c'est que les princes se concertent, et que les entrevues succèdent aux entrevues. Les visites qu'on a faites à Varsovie semblent avoir inauguré une ère de relations plus fréquentes et plus intimes. Pendant qu'à Francfort et à Copenhague les ministres prussiens se conforment toujours davantage aux instructions des ministres d'Autriche, le roi Frédéric-Guillaume et l'empereur François-Joseph échangent publiquement les sentimens les plus affectueux. Ils se sont trouvés au rendez-vous d'Ischl, et, selon les vieilles règles de courtoisie qui sont d'usage entre souverains, chacun des deux a récipro-

quement endossé l'uniforme de l'autre, comme si ces uniformes n'avaient pas failli se rencontrer face à face en bataille il y a moins d'un an. Tous deux aussi venaient de rendre le même hommage au conseiller le plus autorisé de l'ancien ordre de choses, au prince de Metternich. Le roi de Prusse était allé passer deux heures avec lui à son château du Johannisberg; l'empereur l'a presque solennellement invité à choisir de nouveau pour sa résidence ordinaire la capitale d'où la révolution l'avait chassé. Il est trop clair qu'il ne s'agit pas là d'une réparation purement honorifique. Ce n'est ni plus ni moins que le symptôme avéré, le signe affiché d'une réaction nouvelle. L'Autriche promet, il est vrai, dans ses journaux ou dans d'autres documens, que la contre-révolution ne sera point un caprice aussi fantasque, aussi peu pratique à Vienne qu'à Berlin; elle n'a d'autre but, à l'entendre, que de substituer chez elle ce qui est possible à ce qui ne l'est pas, et de fait nous avons dit dans le temps et nous devons encore dire aujourd'hui plus exactement les difficultés d'application qui, au moins autant que les répugnances politiques, ont comme annulé de prime abord la charte autrichienne du 4 mars; c'est la suite qu'il faudra voir. En attendant, d'autres conférences se préparent entre les princes secondaires de l'Allemagne que la récente décision de l'Autriche mettra bientôt dans une position si pénible, et l'empereur, qui a quitté Ischl, est sans doute à Vérone, où tout annonce l'ouverture d'un grand congrès. Les projets se multiplient, les bruits circulent. L'Autriche aurait accepté le patronage des réclamations élevées par la Prusse au sujet de Neufchâtel, la Suisse entière serait sous le coup des résolutions qui s'apprêtent; le cordon des troupes impériales en Lombardie se rapprocherait de plus en plus des cantons méridionaux. D'un autre côté, il serait question de comprendre tous les états italiens dans une même union douanière, et de reléguer ainsi le Piémont comme en dehors de l'Italie. L'Autriche couronnerait par cette dernière conquête le laborieux établissement de sa suprématie politique au-delà des Alpes, et s'assurerait des débouchés que la Prusse, malgré toutes ses concessions, ne se lasse pas de lui disputer en Allemagne. En Allemagne même, l'Autriche n'en continue pas moins, sous une forme ou sous l'autre, à se porter en avant. Elle prolonge ses chemins de fer; elle s'ouvre à travers la Bavière une route d'étapes pour le passage des troupes et le ravitaillement de la garnison de Mayence, tandis que, nonobstant toutes les négociations, elle conserve son armée dans le nord, et, sous prétexte de maintenir ou la paix des duchés ou les ambitions du Danemark, prend ainsi la Prusse à revers. Et tout cela s'accomplit au nom de ce jeune césar qui entre à la fois dans le gouvernement et dans la vie avec un éclat d'autorité que l'empire n'avait pas vu depuis bien long-temps; reste à savoir sur quelles bases définitives et durables établir maintenant cette autorité qu'on a refaite : — les ordonnances du 20 août dernier renversent celles qu'elle semblait avoir dans la constitution du 4 mars.

Il est indispensable d'examiner de près ces lettres de cabinet signées par l'empereur, comme si elles émanaient de sa seule initiative, et adressées par lui au président du conseil de l'empire, le baron de Kübeck, au président du conseil des ministres, le prince de Schwarzenberg. Il est d'un grand intérêt d'avoir au juste le sens de ce coup d'état, car c'en est un, pour suivre les conséquences qui peuvent en découler. C'est un coup d'état, disons-nous, et la

façon en est plus tranchante, le ton plus impérieux que celui des coups d'état berlinois. La Prusse a risqué le sien par voie détournée, quand elle a rappelé les diètes provinciales. Ces diètes sont maintenant assemblées; elles sont composées de membres élus par des minorités dérisoires. Les électeurs en masse ont protesté à la mode allemande, si nous avons encore le droit de la nommer ainsi, maintenant que nos radicaux l'ont empruntée à l'Allemagne : la majorité n'est point allée aux élections, elle s'est abstenue; mais, dans ces diètes ainsi ressuscitées par une fiction arbitraire, on soutient à présent que la charte, qui veut un parlement véritable, n'a pas néanmoins cessé d'exister; on se vante d'aimer le régime représentatif à la condition de le bien entendre, et M. de Gerlach lui-même et la *Gazette de la Croix* ne sont pas fâchés de revendiquer au profit de la Prusse une certaine supériorité de puissance constitutionnelle qui la relève à ce point de vue-là par-dessus l'Autriche. Il y a là plus d'un trait curieux pour l'étude comparée des deux politiques. Le roi Frédéric-Guillaume, en convoquant les diètes de son chef, s'est, au fond, arrogé le pouvoir législatif à lui seul aussi pleinement que l'empereur François-Joseph en interprétant à sa guise, dans les lettres du 20 août, le principe de la responsabilité des ministres; mais, tandis que la restauration prussienne s'opérait par de simples circulaires ministérielles, et proclamait toujours son respect pour la charte du 31 janvier, qu'elle minait en dessous, on inscrivait le nom de l'empereur au bas des ordonnances autrichiennes, et l'on y déclarait, sans tergiverser, que la charte du 4 mars était mise à néant. Aussi voyez ce qui arrive, et admirez cette nouvelle péripétie des habiletés prussiennes. L'Autriche, en reprenant les gages qu'elle avait donnés dans ces derniers temps à l'esprit constitutionnel, n'a pas dû supposer qu'elle recueillerait pour récompense les applaudissemens de l'Allemagne libérale. Les feuilles de Vienne se sont vainement efforcées de démontrer qu'on ne pensait point à revenir aux anciens abus; le prince de Schwarzenberg a lui-même enjoint par une circulaire spéciale à ses agens diplomatiques de représenter aux gouvernemens étrangers que l'on garderait tout ce qu'il y avait à garder dans les réformes accomplies, et qu'il n'y avait point sous jeu quelque velléité de pur despotisme. L'opinion allemande n'en a pas moins été très émue, et les ordonnances ont produit non-seulement à Vienne et dans la partie germanique de l'empire, mais à Munich, à Dresde, à Stuttgart, une sensation très douloureuse. La Prusse ne serait pas éloignée d'exploiter à son bénéfice le tort qu'a pu se faire ainsi la cause autrichienne. Elle userait volontiers de la situation équivoque qu'elle s'est réservée, par rapport à sa propre constitution, pour persuader encore à l'Allemagne qu'elle est le seul refuge du régime constitutionnel. Les organes des différens partis prussiens ne cachent pas la joie que leur inspire ce revirement décisif du cabinet de Vienne; ils insistent avec malignité sur les lois immuables auxquelles l'Autriche est asservie tant qu'elle sera l'Autriche; ils prouvent qu'elle devait retourner à l'absolutisme parce qu'elle n'est pas, comme la Prusse, le pays de l'*intelligence*. Les plus entêtés fanatiques du droit divin en sont à complimenter la Prusse d'avoir une constitution. Ils déclarent, et ils ont quelque droit de se porter garans, que cette constitution ne sera point abolie et qu'elle est, à leur sens, presque parfaite et complète. Il est certain qu'en la complétant encore avec

quelques ordonnances comme celles de M. de Westphalen, il serait bien inutile de l'abolir avec la rudesse du prince de Schwarzenberg.

Nous enregistrons exprès ces témoignages de la pensée prussienne relativement aux lettres de cabinet du 20 août pour éclairer le premier côté par lequel nous veuillions les envisager. Elles sont d'abord en effet une rupture bruyante avec les tendances constitutionnelles dans lesquelles une grande partie de l'Allemagne marchait depuis 1815, dans lesquelles l'Autriche elle-même semblait engagée depuis 1848. Bien ou mal appliquées, les institutions libérales du système représentatif étaient devenues le droit commun de l'Allemagne. L'Autriche avait reconnu ce droit, et l'avait promulgué comme le sien, tout en s'arrangeant chez elle pour en ajourner la pratique. Les nécessités de la guerre intérieure et de l'état de siége lui servaient de réponse aux instances des impatiens; puis c'était la difficulté de réunir les états nationaux des peuples divers incorporés dans l'empire, la difficulté plus grave encore d'avoir une diète impériale et centrale. Jusque-là, les ministres agissaient sous leur responsabilité, et, grace à cette garantie qu'ils devaient offrir à la plus prochaine diète, ils ont agi comme les ministres d'un pouvoir sans contrôle. La garde nationale a disparu, la presse a été sévèrement réglementée; le contrôle et le contre-poids ont été retranchés de toutes parts. Et pourtant ceux qui considéraient les réformes civiles introduites au sein de la monarchie, l'abolition des corvées et des droits seigneuriaux, l'institution du jury, l'organisation administrative des communes, ceux-là ne pouvaient refuser d'admettre que le gouvernement de Vienne n'était point un gouvernement rétrograde, et ils s'obstinaient dans l'espérance de le voir devenir réellement constitutionnel. La *Gazette d'Augsbourg* était remplie de correspondances qui promettaient à l'Autriche le plus vaste développement politique, et annonçaient sans se rebuter une émancipation progressive. M. de Schmerling, M. de Brück, M. Bach, des personnages nouveaux qui dataient de la révolution, n'avaient pas quitté le pouvoir; leur présence encourageait des illusions opiniâtres; on cherchait un essai de parlement impérial dans le comité d'hommes spéciaux, industriels et fabricans, que le ministre du commerce, M. de Brück, avait réuni sous sa présidence pour débattre des questions de tarifs. Malheureusement M. de Schmerling, M. de Brück ont été tour à tour écartés; leurs projets coûtaient trop cher quand on était déjà si fort à court d'argent. Il n'est plus demeuré que M. Bach, tout entier possédé par ces idées de centralisation unitaire dont il est, dit-on, l'inspirateur, et que le prince de Schwarzenberg a si passionnément adoptées. Ces idées sont, à coup sûr, d'un esprit de ce temps-ci; mais on leur a sacrifié beaucoup, et nous allons voir jusqu'à quel point elles avaient chance de s'appliquer, jusqu'à quel point elles sont capables de tenir contre les conseils du prince de Metternich.

Ces idées néanmoins, à tort ou à raison, impliquaient encore pour les gens de bonne volonté la conservation de certains principes libéraux, de certaines formes libérales. Ce qui était, comme nous le montrerons, le vice de cette centralisation autrichienne, son origine, son caractère trop moderne, c'en était aussi le mérite, la signification la plus précieuse aux yeux des constitutionnels qui ne voulaient pas se décourager. Les ordonnances du 20 août ont rejeté l'Autriche sur un terrain tout opposé : voici en quoi elles consistent. Le mi-

nistère n'est plus, selon leur teneur, que « l'organe exécutif suprême des volontés impériales; — il est exclusivement responsable au monarque et au trône; — il est affranchi de toute responsabilité vis-à-vis de toute autre autorité politique; — le conseil de l'empire n'est plus que le conseil de la couronne. » L'empereur devient ainsi la source de tout pouvoir, et la signature impériale suffit à la sanction de tous les actes publics. Le premier acte de de ce pouvoir unique, c'est de commander que la charte du 4 mars soit revisée de manière à comporter le plein exercice du droit monarchique et le plein affermissement *de l'unité politique dans l'empire.* A part cette phrase de consolation à l'adresse des unitaires autrichiens, dont les rêves moins bavards n'auront peut-être pas été beaucoup moins singuliers que ceux des unitaires prussiens, les ordonnances du 20 août ont ainsi effacé les dernières traces du régime constitutionnel en Autriche. Le cabinet de Vienne s'oblige par là, soit à s'isoler moralement de ses anciens alliés de Munich, de Dresde et de Stuttgart, qui ne peuvent guère sortir du terrain qu'il a délaissé, soit à les presser désormais dans le sens où il s'est déclaré lui-même, à exercer sur eux une influence anti-parlementaire qui aura bientôt placé les gouvernemens de second ordre dans la situation la plus fausse et la plus contradictoire aux yeux de leurs peuples. C'est cette situation dont la Prusse pourrait bien faire son profit, et dont la perspective soudaine a durement frappé l'Allemagne.

Les ordonnances du 20 mars ont encore blessé les Allemands par un autre côté, quoique par ce côté-là elles semblent d'abord concerner plus particulièrement l'administration intérieure de l'empire. Jusqu'ici, le cabinet impérial, sous la haute direction du prince de Schwarzenberg, a constamment poursuivi, comme nous l'indiquions tout à l'heure, un but éminent; il s'est proposé de reconstruire la monarchie autrichienne en soumettant ses élémens si hétérogènes à des règles d'unité absolue. Avec ces populations de races, de langues, de mœurs et de religions diverses, il a cru pouvoir faire une Autriche presque pareille à la France. Nous avons plus d'une fois expliqué tout ce qu'il y avait d'impraticable dans cette audacieuse entreprise qui se sentait encore du vertige révolutionnaire, quoiqu'on la tentât par esprit de conservation. L'un des obstacles contre lesquels elle devait inévitablement échouer, c'est que les agens de cette unité seraient tous des Allemands, c'est qu'il n'y avait que des fonctionnaires allemands qu'on pût sûrement employer pour courber sous un régime uniforme ces millions d'Italiens, de Hongrois, de Polonais, de Slaves réfractaires; c'est que Vienne, la cité allemande, devenant une capitale absorbante à l'instar de Paris, tout l'empire était livré comme une proie au pur génie germanique; c'est qu'en un mot, pour emprunter à l'Allemagne son jargon politique, l'œuvre d'*unification*, en Autriche, ne pouvait être qu'une œuvre de *germanisation.* Tel était le vrai fondement, la cause la plus sérieuse de la charte du 4 mars, puisqu'on y préconisait en propres termes « la grande œuvre de la renaissance d'une Autriche unitaire; » tel était le plan qu'on voulait servir en instituant à Vienne même ce parlement impossible où l'on eût discuté dans cinq ou six langues à la fois. Quoi qu'il en fût de cette impossibilité, ce n'était pas seulement cet avenir constitutionnel de l'Autriche qui réjouissait la candeur allemande, c'était surtout peut-être la pensée de cette propagande forcée qui allait assujettir à la civilisation germanique les barbares du Danube et plier

au régime de l'Allemagne les Slaves, ses éternels ennemis. On ne sait pas tout ce que tiennent de place dans un cœur allemand ces songes perpétuels d'extension et de conquêtes nationales. Les ordonnances du 20 août brisent irrévocablement cette chimère favorite, puisque le motif pour lequel la constitution du 4 mars y est annulée n'est autre que l'impuissance avouée de gouverner avec ces formes unitaires en même temps que parlementaires. On l'a bien compris de la sorte dans les pays non-allemands de la domination autrichienne, à Prague et principalement à Pesth. Les ordonnances qui ont été si sensibles à l'Allemagne n'ont pas été accueillies en Hongrie et en Bohême avec autant de déplaisir. La charte du 4 mars, ou ne pouvait pas être du tout appliquée, parce qu'elle eût provoqué tout de suite trop de déchiremens, ou, si elle l'eût été, compromettait, usait à la longue les nationalités dissidentes. L'abolition de ce système du 4 mars, avant même qu'il ait été sérieusement mis en vigueur, a pu paraître aux peuples groupés, sinon fondus dans tout l'empire, le commencement d'une restitution de leur indépendance administrative. Que le prince de Schwarzenberg l'ait ou non voulu, c'est là le résultat immédiat des lettres de cabinet du 20 août. Il abandonne ou il a l'air d'abandonner le principe de l'unité autrichienne : il se dédommage sans doute en renforçant du même coup le principe de l'autorité impériale; mais, sauf le dédommagement, il effectue presque une retraite analogue à celle du cabinet prussien, lorsque celui-ci déserta la cause de l'unité allemande.

Ce n'est pas tout : la conséquence directe de cette unité de l'empire, c'était pour le prince de Schwarzenberg l'incorporation totale de l'empire lui-même, pays allemands et non allemands, dans la confédération germanique. Cette prétention extraordinaire ne choquait pas trop l'Allemagne, parce qu'elle lui assurait un pied en Italie, et le cabinet de Potsdam avait dû s'y convertir; mais l'Europe ne pouvait la tolérer : la France et l'Angleterre avaient aussitôt opposé les protestations les plus formelles; la Russie, après des variations dont nous avons parlé, insistait encore pour sa part avec plus d'énergie. Or, du moment où les ordonnances du 20 août dissolvent le lien factice qui attachait entre eux les peuples de la monarchie pour ne plus conserver que leurs liens antiques et naturels, du moment où l'on renonce plus ou moins implicitement à la centralisation pour rendre à eux-mêmes les peuples sur lesquels elle eût pesé, comment soutenir que l'Autriche aura droit de faire compter dans la confédération et de représenter à Francfort des Italiens, des Hongrois ou des Polonais qui ne seront plus Autrichiens que par leur juxtaposition dans les armées et à l'ombre du drapeau? Le prince de Schwarzenberg aurait donc ainsi laissé tomber sa pensée d'incorporation aussi bien que sa pensée de centralisation. Certes, le cabinet de Vienne n'en est pas encore à confesser tous ces désistemens; il s'obstine souvent à garder dans le silence les desseins qu'il ne peut plus avouer, il les lâche et les reprend selon les circonstances, et, cédant le plus qu'il peut sans en avoir l'air, il se trouve toujours à portée de reconquérir ce qu'il n'a pas eu l'air de céder. En rompant si fièrement avec la révolution de 1848, en affectant de restaurer la majesté du trône des Habsbourg, le prince de Schwarzenberg se serait donc, au demeurant, ménagé le moyen de sortir, à son avantage, de l'impasse où l'avaient acculé ses idées exagérées d'agrandissement autrichien. Ce pur gouvernement monarchique qu'il

annonce n'étant plus compatible ni avec une Autriche unitaire, ni avec une Autriche germanisée et incorporée dans la Germanie, il n'y a plus de puissance qui ait sujet de s'offenser. La dignité du jeune empereur François-Joseph est sauve et même rehaussée; le tzar est satisfait! — car il est peut-être permis de douter du crédit qu'ont eu les observations de l'Angleterre et de la France auprès du cabinet de Vienne dans cette grave question; mais il est impossible de ne pas voir le poids dont a pesé sur lui le cabinet de Saint-Pétersbourg, et, pour s'en mieux convaincre, il n'y a qu'à lire une brochure très curieuse que nous croyons devoir signaler à nos lecteurs, parce qu'elle les mettra tout-à-fait au courant des influences russes dans ces étranges complications de la politique autrichienne. On ne saurait jeter trop de lumière sur des faits aussi considérables pour l'avenir de l'Europe.

Les ordonnances du 20 août ne sont donc pas à nos yeux ce qu'elles ont été généralement aux yeux de la presse française, un simple coup d'état de la réaction absolutiste, elles sont aussi l'abandon des deux idées capitales sur lesquelles avait roulé depuis 1849 toute la politique de l'Autriche dans ses rapports avec l'Allemagne et avec l'Europe, l'idée de la centralisation, l'idée de l'incorporation. Quelques jours seulement avant que ces lettres de cabinet eussent été promulguées, il avait paru à Bruxelles une brochure anonyme dont le titre même posait nettement la question en litige, et patronait d'avance la solution qui allait intervenir. Voici ce titre significatif : *Quelques mots sur le système de centralisation autrichienne et sur l'incorporation de cet empire dans la confédération germanique, par un étranger ami de l'Autriche qui a long-temps habité ce pays.* On voit que c'est toute l'affaire pendante; on saisira mieux les argumens qui l'ont décidée, quand on saura que cet *ami de l'Autriche* est, comme nous le tenons de bonne source, un haut fonctionnaire du gouvernement russe, très bien placé pour en connaître les inclinations. Ces inclinations, à juger d'après la brochure, étaient notoirement défavorables au régime que l'Autriche a maintenant presque aboli. L'auteur explique avec talent les impossibilités matérielles et morales qui devaient arrêter l'œuvre de centralisation et d'incorporation. « Ce projet, dit-il, était pour l'Autriche ce qu'étaient pour la Prusse ces mots sacramentels prononcés en 1848 : *Preussen muss in Deutschland aufgehen!* — *La Prusse doit se fondre en Allemagne!* ces mots vides de sens, qui ont mis la confusion dans toutes les têtes et embrouillé toutes les idées politiques! » L'auteur est naturellement au point de vue moscovite. Il impute trop à la centralisation en général les torts qu'elle aurait en particulier dans l'Autriche. On aperçoit aisément qu'il ne sera point fâché pour le compte du tzarisme que les Slaves autrichiens restent Slaves au lieu d'être faits Allemands : il se prononce enfin très catégoriquement pour les idées de monarchie pure réhabilitées dans les ordonnances du 20 août, et en même temps il voudrait retirer cette monarchie ainsi restaurée du contact de l'Allemagne révolutionnaire. Le prince de Schwarzenberg aura donc servi à souhait le publiciste russe. Il faudra plus d'un sacrifice de ce genre dans la nouvelle sainte-alliance qui se prépare.

La Prusse a même tout récemment pris une revanche assez effective sur le cabinet de Vienne. Les positions que l'Autriche gardait dans le nord de l'Allemagne inquiétaient beaucoup la cour de Potsdam. L'Autriche semblait vouloir mettre là des pierres d'attente pour l'exécution de ces grands projets d'u-

nion douanière avec lesquels elle menaçait déjà le Zollverein prussien. On sait qu'en dehors du Zollverein il existe une autre union douanière, le Steuerverein, composé des états du nord, qu'on a nommés jadis les états séparatistes, le Hanovre, l'Oldenbourg, etc. Le principal de ces états secondaires, le Hanovre, vient d'entrer dans l'association prussienne, et il a promis d'inviter ses alliés à le suivre. Cette soudaine accession contrarie certainement les plans que l'Autriche avait pu former dans sa naissante ambition commerciale; elle fortifie le Zollverein, qui avait été en danger, et qui la paie au reste assez chèrement. Un *præcipuum* de trois quarts par tête d'habitant est accordé au Hanovre, c'est-à-dire que si, dans la répartition des revenus de l'union douanière, il échoit aux états de l'ancien Zollverein un thaler par tête d'habitant, les états de l'ancien Steuerverein recevront un thaler trois quarts. Le traité sera exécutoire à partir du 1er janvier 1854, les conventions du Zollverein n'expirant qu'à la fin de 1853.

En Belgique, la crise est décidément pendante; le sénat a rejeté, comme nous l'avions prévu, l'impôt sur les successions; le ministère, soutenu par la couronne, en a tout de suite appelé au pays. La Belgique se prépare à nommer de nouveaux sénateurs, et ces élections ont cela de curieux dans un pays si profondément démocratique, que le choix des candidats est très borné par l'élévation même du cens auquel ils sont astreints. On s'explique difficilement la résolution que le sénat a cru devoir prendre. La chambre des représentans s'était aussi cabrée contre le projet du ministère; il y avait dans ce projet une formule de serment dont elle ne voulait pas; le cabinet avait été renversé, et il était revenu faute d'un autre qui le remplaçât. Il avait rapporté son projet modifié; l'impôt fut ainsi admis par la seconde chambre et sur les successions en ligne directe comme en ligne indirecte. On ne comprend guère que le sénat se soit mis de gaieté de cœur dans une espèce d'antagonisme vis-à-vis des représentans, ni qu'il ait ainsi tenté de culbuter un cabinet auquel on venait de chercher en vain des suppléans : c'est un peu jouer à la crise pour le plaisir de la crise. Nous avons abusé de ce jeu-là chez nous : que nos voisins n'en n'abusent pas à leur tour. Quelques membres libéraux ont eu des scrupules qui les ont effarouchés; d'autres ont pensé que le ministère ne traitait point le sénat avec les égards convenables, et de fait M. Rogier ne ménage peut-être pas assez toutes les susceptibilités personnelles. C'est ainsi que s'est formée la majorité hostile au projet de loi; mais le fond de cette majorité, c'est toujours le parti catholique qui cherche à prendre de biais les avantages qu'il a perdus, ne les pouvant plus reprendre de front. C'est lui qui s'avance déjà sous tous les prétextes dans l'arène électorale. La Belgique s'est résignée depuis long-temps à vivre entre les deux partis qui se la disputent. M. Frère-Orban les a proclamés lui-même à la tribune comme une sorte d'institution nécessaire. On a vainement essayé d'un gouvernement mixte pour les apaiser ou les dissoudre; nous n'avons pas beaucoup plus de confiance dans les idées plus estimables que positives d'un écrivain belge, M. Le Pas, qui rêve à son tour une conciliation générale au moyen d'un gouvernement presque éthéré, qui planerait par la vertu de sa sublimité transcendante au-dessus de tous les partis.

Un autre événement de la quinzaine, c'est l'entreprise avortée des Américains sur Cuba. La riche colonie espagnole est toujours menacée de devenir

la proie de la grande république. Les états méridionaux de l'Union, qui ont des esclaves, qui en font pour ainsi dire l'élève, qui ne savent où les placer, ambitionnent le débouché que leur offrirait un pays de luxe et d'exploitation comme Cuba. Les Américains ont donc inventé que cette belle colonie ne soupirait plus qu'après sa délivrance, et qu'elle voulait absolument s'affranchir du joug odieux de la métropole. Ils ont proclamé leurs *sympathies* pour son affranchissement, le premier pas dans les histoires déjà si nombreuses des annexions. Voici long-temps que les *sympathiseurs* travaillent; ils n'ont encore réussi qu'à solder deux expéditions infructueuses, commandées par l'aventurier Lopez. C'est qu'à part les griefs que les Havanais nourrissent contre les hauts employés que la métropole leur expédie pour faire chez eux des fortunes trop rapides et trop grosse, Cuba n'avait aucun envie d'abandonner le pavillon espagnol, encore moins de passer sous le pavillon étoilé. Ni les créoles, ni les nègres libres ou esclaves n'avaient à gagner au patronage américain : le vieux sang de la race castillane se révolte contre les rudes ambitions de la race anglo-saxonne; les esclaves ne trouveraient point une condition plus douce sous le régime des pays anti-abolitionistes, et les affranchis y trouveraient des affronts trop certains. Toutes ces raisons expliquent assez l'abandon au milieu duquel a deux fois succombé Lopez. Une exécution terrible, mais nécessaire et justifiée par toutes les règles du droit des gens, a tristement terminé ce dernier exploit de piraterie, dont les auteurs avaient été mis d'avance hors la loi par le gouvernement fédéral de l'Union. Les Américains du sud se remuent beaucoup, et déclarent que le sang de leurs frères crie vengeance; pendant que la populace fait du tapage, les politiques cherchent des cas de guerre plus honorables; il est possible qu'à toute force ils les découvrent, car ils ont pour les inspirer la vraie maxime des Yankees : aux Américains, l'Amérique! mais l'Espagne prépare une vigoureuse défense, et l'Europe ne la laisserait pas seule à protéger la liberté de la mer des Antilles.

Les mouvemens révolutionnaires dont nous avons déjà parlé n'ont pas encore cessé d'agiter la Chine. Les troubles du Kwang-si paraissent même avoir pris un nouveau développement. Un des chefs de l'insurrection s'est arrogé le titre de souverain; il date son règne de la première année de la *vertu céleste, Tien-teh*; il fait frapper de la monnaie de cuivre, et il adresse un appel à tous les hommes capables du pays pour les inviter à venir recevoir de ses mains les emplois publics. Ce moyen de séduction, qui n'est pas exclusivement chinois, s'avoue du moins, comme on le voit, plus hautement en Chine qu'ailleurs. On ignore encore si le rebelle ainsi parvenu aura réussi à imposer son autorité aux autres chefs de bandes qui avaient déjà pris le titre de rois (*wangs*). Peut-être aura-t-il rangé sous son pouvoir non-seulement les insurgés du Kwang-si, mais aussi ceux du Hou-nan et du Kwang-toung. Quoi qu'il en soit, on sait positivement par la gazette de Pé-king que tous les efforts de l'empereur pour exterminer ces bandits ont été jusqu'ici infructueux. Le cabinet impérial semble sérieusement alarmé. Un grand nombre de décrets ont été promulgués du 30 avril au 5 mai. Sept de ces décrets ont rapport à l'affaire des rebelles. Le premier proclame avec satisfaction deux avantages partiels obtenus dans le Kwang-si par les troupes impériales. Trois mille huit

cents vétérans, partis de Hou-nan et de Kouei-tcheou, vont renforcer ces troupes victorieuses; mille autres soldats d'élite s'avancent du Kiang-nan. Le second décret annonce que deux cents soldats des huit bannières partent de Pé-king pour les frontières du Kwang-si. Le troisième déplore le mauvais succès des tentatives du dernier semestre et la triste conditions que les troubles ont faite aux classes inférieures. Le généralissime Sai-shan-gah, le capitaine-général des huit bannières, Pat-sing-tels, un général signalé par les services qu'il a rendus à Formose, Ta-hun-gah, sont envoyés sur les frontières du Hou-nan et du Kwang-toung. L'empereur engage en même temps les généraux déjà placés à la tête des troupes, Li-sing-yuen, Chaou-tien-tsioh et Giang-yung à redoubler d'ardeur, leur promettant des récompenses extraordinaires, s'ils peuvent donner à sa majesté la joie d'un triomphe avant que les nouveaux généraux aient rejoint l'armée. Le quatrième décret est un compte-rendu des dépenses occasionnées par cette guerre civile. Li-sing-yuen a déjà reçu environ 6 millions de francs; le ministère des finances doit lui en faire passer 7,500,000, et le trésor privé de la couronne lui expédiera une somme égale. C'est ainsi que l'empereur veut témoigner sa sollicitude pour la tranquillité de ses provinces méridionales. Le cinquième décret accorde à Chaou-tien-tsioh l'inspection des opérations militaires dans le Kwang-si et le gouvernement de cette province à Lau-tsung-kwang. Les deux derniers édits sont consacrés à distribuer des châtimens on des honneurs à ceux qui ont mérité les uns ou les autres sur le champ de bataille. Un mémoire remis à l'empereur, et qui est aussi publié dans la gazette de Pé-king, engage le fils du ciel à ne jamais perdre de vue le double danger auquel est exposé l'empire : d'un côté les progrès des bandits du Kwang-si et du Kwang-toung, d'autre part le voisinage menaçant des barbares anglais qui épient sans cesse l'occasion d'un nouveau conflit.

Nous demandons grace pour ces extraits du *Moniteur* chinois qui ne laissent pas de répandre une certaine lumière sur la situation toujours curieuse de ces pays lointains. Nous ne voulons pas non plus oublier un incident qui nous intéresse d'une façon plus directe, et que nous nous empressons de relever au milieu des dernières nouvelles de l'extrême Orient. Les naufrages sont toujours fréquens dans la mer de Chine. Ainsi le *Reynard* navire anglais à hélice et à voiles, qui depuis deux ans rendait d'immenses services dans cette station, vient d'échouer sur l'écueil des Pratas. La perte d'un baleinier français, *le Narval*, qui s'est brisé sur les côtes de Corée, a fourni au consul que nous avons à Shang-haï, M. de Montigny, l'occasion de montrer encore un dévouement dont il a déjà donné tant de preuves. Aussitôt instruit du naufrage, M. de Montigny s'est embarqué sur un navire de commerce avec l'interprète du consulat, et s'est porté vers les lieux qui avaient été le théâtre du sinistre. Ce ne fut qu'après avoir visité, à travers beaucoup de périls, les différentes îles qui bordent le littoral, qu'on découvrit enfin l'équipage dont on cherchait la trace. Le consul rejoignit ses compatriotes au moment où les Coréens allaient s'emparer de leurs personnes pour les diriger sur la capitale de la presqu'île. Le 1er mai, tous faisaient route pour Shang-haï.

ALEXANDRE THOMAS.

THÉATRES. — *MERCADET*, par M. de Balzac.

Il est des esprits qui rêvent toute leur vie la gloire du théâtre sans jamais pouvoir la posséder complétement. M. de Balzac était de ceux-là. Que lui a-t-il donc manqué pour réussir à la scène comme dans le roman? Esprit original, habitué dès long-temps à l'étude de tous les travers, à l'analyse de tous les vices, pourquoi n'a-t-il pas su produire au théâtre avec avantage, avec éclat, le fruit de ses observations? La pièce qui vient d'être jouée au Gymnase, quoique loin encore de satisfaire à toutes les conditions de l'art dramatique, réunit de nombreux élémens d'intérêt. Il y a des traits pris sur nature, et qui feraient honneur aux poètes de premier ordre. Ce qui a manqué à ces élémens pour former une véritable comédie, c'est l'ordonnance. Tous ceux qui ont lu attentivement les œuvres de M. de Balzac savent à quoi s'en tenir sur la valeur et la portée de son talent. Je ne les étonnerai pas en leur disant que *Mercadet* laisse beaucoup à désirer sous le rapport de la prévoyance, de la composition. Si j'excepte en effet *Eugénie Grandet* et *la Recherche de l'Absolu*, toutes les œuvres de M. de Balzac présentent le même caractère. Il prodigue la vérité, et ne sait pas en tirer parti; il accumule ses souvenirs, et ne prend pas la peine de les trier; il se complaît dans les détails, et ne comprend pas la nécessité de sacrifier, de laisser dans l'ombre la moitié des traits qu'il a rassemblés, pour donner à l'autre moitié plus de valeur et de relief. *Mercadet* nous présente l'étoffe d'une excellente comédie; malheureusement la comédie n'est pas faite.

Le sujet pris en lui-même est loin assurément de mériter les éloges du moraliste. Le principal, je pourrais dire le seul personnage, ne paraît pas posséder une notion très nette du tien et du mien, du juste et de l'injuste. Cependant cette objection ne suffit pas pour condamner le sujet choisi par M. de Balzac. Plaute et Molière, maîtres consommés dans l'art dramatique, ont plus d'une fois mérité le même reproche. On citerait sans peine plus d'un personnage créé par leur génie qui mérite les galères. Regnard et Lesage seraient enveloppés dans la même proscription. La comédie, nous dit un vieil adage, châtie les mœurs en riant. Eh bien! M. de Balzac nous montre le spéculateur à l'œuvre, le spéculateur à bout de ressources, et trouve moyen d'amener le rire sur nos lèvres : il n'a donc pas méconnu la définition consacrée. Je ne crois pas que la représentation de *Mercadet* soit de nature à multiplier les fripons; je crois plutôt qu'elle appellera la haine et le mépris sur les *faiseurs*, sur cette race d'hommes sans foi ni loi, qui n'ont en vue que le succès, et qui sacrifient à leurs rêves de richesse toutes les affections, tous les devoirs que la foule est habituée à respecter. Si le tableau n'est pas fait, nous possédons du moins tous les documens qui peuvent servir à le composer. Le peintre qui voudra l'entreprendre trouvera dans *Mercadet* toutes les couleurs dont il aura besoin. Il n'aura que la peine de les choisir et de les ordonner.

Mercadet, je l'avoue, est un franc coquin, mais un coquin plein de verve et de gaieté. S'il dépensait pour le bien la moitié du génie qu'il prodigue pour le mal, il prendrait rang parmi les hommes les plus intègres et les plus utiles.

Aux prises avec des créanciers qui ne valent pas mieux que lui, et qui spéculent sur ses vices comme il spécule sur leur crédulité, il déploie, pour les combattre et les museler, pour les dompter, pour les endormir, une richesse d'invention, une variété de ressources qui excitent tour à tour notre admiration et notre hilarité. Depuis Figaro, d'heureuse mémoire, je n'ai pas vu au théâtre un personnage doué d'une telle souplesse, aussi habile à déjouer les ruses de ses adversaires, aussi prompt à la réplique, aussi rapide dans ses décisions, aussi adroit à démêler les desseins qu'il n'a pas prévus. Pour créer un tel personnage, il faut avoir vécu dans le monde des usuriers, des escompteurs : c'est un enfer que, pour son malheur, M. de Balzac connaissait à merveille. Aussi les usuriers, les escompteurs lui rendent pleine justice; ils admirent la sagacité avec laquelle il a saisi et retracé leurs habitudes et leur langage. J'avais derrière moi, à la représentation de *Mercadet*, deux hommes du métier, et leur conversation n'a pas été pour moi sans profit. Ces deux auditeurs n'avaient jamais médité sur les devoirs et la mission de la comédie; ils ignoraient sans doute la poétique d'Aristote et la poétique d'Horace, mais ils savaient à fond le monde des affaires. Ils connaissaient les bonnes et les mauvaises valeurs, les hommes *sans surface* et les homme *bons*, comme on dit en style de bourse. A mesure que Mercadet exposait ses principes, son système, ils exprimaient naïvement leur surprise. Ils ne songeaient pas à contester la vérité des faits, seulement ils s'irritaient de cette révélation comme d'une trahison. Pour mieux entendre, je faisais semblant de ne pas écouter, et je n'ai pas perdu une seule de leurs paroles. Si j'en crois ces deux *faiseurs* émérites, car leur langage établissait clairement l'origine de leur fortune, Mercadet n'est pas un personnage imaginaire. Ce qu'il explique, ce qu'il réduit en maximes lorsqu'il est seul, d'autres se chargent de le pratiquer sans se donner la peine de le rédiger en code. Qu'ils réussissent, le monde les applaudit; qu'ils échouent, l'opinion les flétrit sans pitié; et ce n'est pas ici mon avis que j'exprime, c'est l'avis de mes deux professeurs, car Mercadet les avait fascinés, et leur langue, une fois mise en belle humeur, ne s'arrêtait plus. Il paraît donc que le personnage créé par M. de Balzac n'est qu'une fidèle image de la réalité. C'est le type de l'homme habile. Les deux auditeurs si compétens ne trouvaient en lui qu'un excès d'audace : ils faisaient bon marché de ses principes et ne discutaient que l'application; ils admiraient en lui un beau joueur et ne lui reprochaient que de risquer trop légèrement la martingale. Cependant, chaque fois qu'une dupe nouvelle était prise au piége, ils revenaient à l'indulgence, et je serais tenté de croire que Mercadet excitait leur envie. Les coups qu'ils avaient d'abord jugés trop hardis n'étaient plus à leurs yeux que des coups de maître. Seulement, pour apaiser leur conscience, ils s'obstinaient à dire que l'auteur avait trop généralisé; mais pour tout homme éclairé cela veut dire : N'est pas Mercadet qui veut. Pour atteindre à une telle habileté, il faut avoir blanchi dans les affaires. Les deux *faiseurs* déguisaient leur triomphe sous le voile de la modestie.

Le personnage de Mercadet est, d'un bout à l'autre, parfaitement dessiné. Malheureusement ce personnage absorbe tous les autres, ou plutôt c'est le seul personnage vraiment digne de ce nom; car les acteurs qui se trouvent en scène avec lui ne sont là que pour lui donner la réplique. Cependant M. de Balzac a

trouvé moyen de refaire et de rajeunir une scène depuis long-temps célèbre au boulevard, et que Frédérick Lemaître jouait à merveille. Quand Mercadet discute avec son gendre futur, le comte de la Brives, la dot de sa fille et les biens que le comte apporte à la communauté, le spectateur marche de surprise en surprise. Il y a dans le langage des deux interlocuteurs une souplesse, une richesse de supercherie qui appartient vraiment à la haute comédie. Ils mentent si effrontément, et se sentent pénétrés d'un tel respect à mesure qu'ils tâtent le terrain, que l'auditoire recueille avidement toutes les paroles de ces deux maîtres fripons. C'est, à mon avis, la meilleure scène de l'ouvrage. Il y a pourtant un créancier mendiant qui ne manque ni de nouveauté ni d'imprévu. Après avoir pleuré sur sa pauvre famille, réduite aux abois par sa téméraire générosité, il finit par donner tête baissée, comme un enfant, dans un piége grossier, et je dois avouer que l'auteur a tiré de cette donnée un excellent parti. Au moment même où il vient d'obtenir par ses larmes un à-compte de 60 francs, il confie à son débiteur une somme de 6,000 francs. Alléché par l'espoir d'un gain chimérique, il oublie toutes ses doléances et ouvre son portefeuille que tout à l'heure il disait vide. Si le créancier mendiant ne vaut pas la scène du contrat, il mérite du moins les plus grands éloges. Quant à l'action, j'ai regret de le dire, elle est bien loin de pouvoir se comparer au mérite du principal personnage, et cela se comprend sans peine. Il n'y a pas, en effet, d'action dramatique sans lutte, sans résistance, et, dès que Mercadet absorbe tous les personnages, il est facile de prévoir que l'action sera nulle. L'amour de Minard pour Julie, la substitution de La Brives à Godot, qui est parti pour les Indes avec la caisse de Mercadet, le retour de Godot avec une fortune colossale, sont des incidens vulgaires qui nous ramènent à l'enfance de l'art. Il est évident que M. de Balzac ne connaissait pas encore les ruses du métier. Je constate le fait sans vouloir en faire le sujet d'un reproche, car bien des pièces construites selon les préceptes de l'industrie dramatique sont loin d'offrir le même intérêt, la même nouveauté. Le personnage de Mercadet ferait honneur aux plus habiles, et les plus habiles, malgré leur longue expérience, ne l'ont pas trouvé, ou n'ont pas su le mettre en œuvre. Mercadet posait devant eux, et le courage leur a manqué pour le dessiner d'après nature. C'est une preuve ajoutée à tant d'autres pour démontrer que le métier se défie volontiers de la nouveauté et se complaît surtout dans les redites.

M. de Balzac, rompu à toutes les ruses du récit, ignorait les ruses de la scène, et cherchait la vérité à tout prix, sans se préoccuper de la construction. Si le temps ne lui eût pas manqué, il eût compris sans doute la nécessité de préparer, de ménager les effets, et sa persévérance aurait eu raison des obstacles qu'il rencontrait sur sa route. *Mercadet*, malgré l'imprévoyance de la composition, est une étude pleine d'intérêt. Le style de cet ouvrage rappelle en maint endroit le style de Beaumarchais. Malgré le mérite éminent qui recommande *le Mariage de Figaro*, je pense que M. de Balzac aurait pu choisir un meilleur modèle. Il y a en effet dans le style du *Mariage de Figaro* une tension, un parti pris d'être spirituel à tout propos, qui ne tardent pas à fatiguer l'auditoire. Le valet de chambre du comte Almaviva, malgré sa verve inépuisable, n'est pas toujours naturel. Il nous amuse et nous charme d'autant moins qu'il a plus de

plaisir à s'écouter. M. de Balzac, malgré la richesse de son imagination, n'a pas été heureux dans sa lutte avec l'adversaire de Goëzman. Les admirateurs de Beaumarchais auront beau dire, le style du *Mariage de Figaro* est plutôt le style de la satire que le style de la comédie. Le dialogue ainsi conçu ressemble au jeu de paume : les personnages, armés d'une raquette, se renvoient l'épigramme, et l'auditoire, tout en applaudissant à la prestesse de leurs mouvemens, comprend qu'il n'a pas devant les yeux des personnages tirés de la vie commune. Quelle différence entre Beaumarchais et Molière! comme le style du *Bourgeois gentilhomme*, du *Médecin malgré lui*, domine le style du *Mariage de Figaro!* Dans Molière, tout est simple et naturel; tous les personnages parlent une langue que chacun de nous croit pouvoir parler : l'admiration est d'autant plus vive, que rien n'excite notre étonnement. Sganarelle et Jourdain nous charment d'autant plus sûrement, que leur parole n'a jamais rien qui sente le bel esprit : l'auteur s'efface et disparaît tout entier derrière le personnage. Avec Beaumarchais, cette proposition se trouve renversée : le personnage disparaît, et l'auteur se montre seul dans toute la splendeur, dans tout l'orgueil de son ironie. Quoique M. de Balzac ne fût pas animé d'une passion bien vive pour la simplicité, je crois cependant qu'il n'eût pas tardé à comprendre l'intervalle immense qui sépare Molière de Beaumarchais : il avait trop de finesse et de sagacité pour ne pas deviner les conditions du dialogue dramatique. Le lecteur peut se montrer indulgent pour les idées, pour les sentimens qui ne sont pas exprimés avec une parfaite franchise; le spectateur est toujours plus sévère : il oublie, il veut oublier l'auteur, et demande aux personnages qu'il a devant les yeux un langage rapide et naïf; il exige qu'ils parlent comme tout le monde, et tout le monde croit parler comme Molière, parce que Molière, comme La Fontaine, n'affiche jamais la prétention d'être spirituel. M. de Balzac, qui, après avoir écrit plusieurs milliers de pages, n'avait pas encore rencontré la clarté familière aux écrivains du XVIIe siècle, n'eût pas manqué de faire un retour sur lui-même en voyant l'hésitation ou la fatigue de l'auditoire; l'expérience du théâtre pouvait, en ce sens, lui être utile, et l'eût amené peut-être à préférer le style simple et transparent de Molière au style obstinément spirituel de Beaumarchais.

GUSTAVE PLANCHE.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES DU ONZIÈME VOLUME.

NOUVELLE PÉRIODE. — JUILLET. — AOUT. — SEPTEMBRE.

FIN DE LA TABLE.